

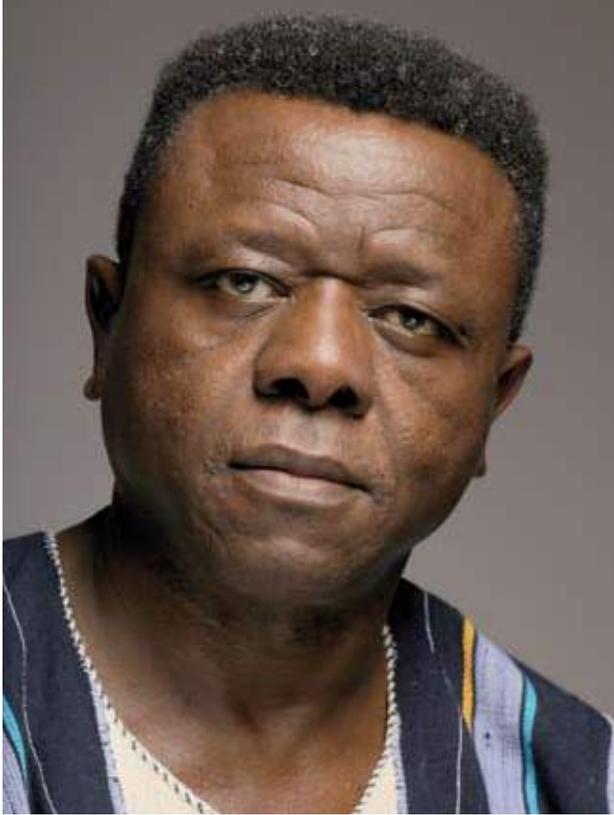
# La Revue Littéraire du Monde Noir

OCTOBRE 2011

WWW.LAREVUELITTERAIREDUMONDENOIR.FR

NUMÉRO 1

## L'INVITÉ DU MOIS



**Nétonon Noël  
Ndjékéry pour  
son nouveau  
roman : *Mosso***

## HOMMAGE

**Léopold  
Sédar  
Senghor  
Du mythe  
à la  
réalité...**



## POINTS DE VUE



**Emmanuel Dongala  
Véronique Tadjo  
Gabriel Mwene Okoundji :**  
Regards croisés sur la  
littérature du monde noir

## LU POUR VOUS



**Lilian Thuram**  
pour son livre :  
*Mes étoiles noires*

**ET AUSSI : Un auteur, une œuvre : Fatou Diome • Premier roman : Jacques Dalodé et Irène Dembé • Entretien avec Liss Kihindou Le coup de coeur de Thierry Sinda : Patera de A. Diamanka-Besland**

M 08332 - 1 H - F - 4,50 € - RD





## UN VOYAGE EN BONNE COMPAGNIE

Pour de nombreuses raisons, voyager en famille n'est pas toujours possible. Après tout, nous vivons à une époque exigeante et pleine de défis. Chez Brussels Airlines, nous nous efforçons de vous faciliter la vie. Nos membres d'équipage bien formés veilleront à ce que vos enfants soient accompagnés dès le début de leur voyage jusqu'au moment où des amis ou parents les récupéreront à leur arrivée. Si votre enfant est âgé de 5 à 12 ans et voyage sans vous, vous avez donc l'assurance qu'il ne se retrouvera jamais seul.

**brussels airlines**  
vivez notre passion

A STAR ALLIANCE MEMBER

**brusselsairlines.com**  
ou votre agence de voyages

**EDITO** Michel de Breteuil

## Refléter la contribution du monde noir à l'universel...

La littérature du monde noir, africaine, caribéenne et de la très importante diaspora africaine est en pleine effervescence. Des « anciens » tels que Hampaté Bâ, Mariama Ba, Césaire, Damas, Senghor, Alioune Diop, Birago Diop, Cheikh Hamidou Kane, Sony Labou Tansi, Carama Laye, Ferdinand Oyono, Rabémananjara, Ousmane Sembène, Fily-Dabo Sissoko, Aminata Sow Fall, Guy Tirolien et Tchicaya U'Tamsi, pour ne citer que ceux-là, ont réalisé des œuvres colossales qui ont enrichi le patrimoine littéraire mondial. Depuis, beaucoup d'autres écrivains sont apparus et aujourd'hui, leur talent fait que leurs textes

sont traduits en plusieurs langues et que leurs œuvres deviennent internationales.

Le monde littéraire a pris conscience de ce développement et s'y intéresse. Pour les auteurs, le climat est propice et leur volonté immense de faire leur entrée sur la scène littéraire mondiale.

*La Revue littéraire du monde noir* veut rendre compte de cette grande et belle activité littéraire qui reflète la contribution du monde noir à l'universel. Aux côtés des auteurs « classiques », dont beaucoup sont encore vivants et à qui nous rendons hommage, notre ambition est de faire connaître les écrivains de la nouvelle génération. La Revue propose également des œuvres d'écrivains afro-américains et africains anglophones.

Cette publication s'adresse donc tout naturellement aux auteurs en leur offrant l'occasion d'être plus largement connus. Elle met en valeur aussi les éditeurs et

parmi eux, ceux qui se lancent avec enthousiasme dans le métier, les libraires, maillon essentiel de la chaîne de l'écrit pour faire partager le goût du livre et conseiller le public dans ses choix, ceux, si nombreux, qui consacrent leur énergie dans les universités, les écoles, les bibliothèques, les médiathèques, les

associations, les villes ou les villages à faire aimer la littérature. En témoignent les très nombreuses initiatives organisées pour faire connaître les livres et en partager la passion : salons, festivals, prix littéraires, lectures, signatures, rencontres, ateliers...

Des rubriques présentent des comptes rendus de livres et des extraits, des points de vue sur la littérature, des entretiens et des témoignages de tous les acteurs du monde littéraire, l'actualité des événements culturels liés à la littérature...

*La Revue littéraire du monde noir* va à la rencontre du large public - anciens, actifs, jeunes, étudiants - qui se sent concerné par la littérature en tant que véhicule de culture et nourriture de l'esprit. **2500 signes**

Michel de Breteuil  
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

*Michel de Breteuil*

Vous pouvez dès maintenant prendre contact avec *La Revue littéraire du monde noir* en nous écrivant sur le mail : [rlmn@orange.fr](mailto:rlmn@orange.fr)

### La Revue Littéraire du Monde Noir

#### Directrice de la rédaction

Valérie Lanctuit  
E-mail : [valerie.rlmn@orange.fr](mailto:valerie.rlmn@orange.fr)

#### Avec la collaboration de

Marie-France Danaho,  
Manel Guendouz, Dominique  
Mobioh Ezoua, Nicolas Lejeune,  
Annie Monia Kabou, Dominique  
Ranaivoson, Thierry Sinda  
et Véronique Bizot  
(relecture)

#### Conception maquette et réalisation

Hervé Ollitrait-Bernard  
Tel : +33 (0) 06 80 14 53 72  
E-mail : [herveob@free.fr](mailto:herveob@free.fr)

#### Publicité

Tel : +33 (0)1 46 33 61 72  
+33 (0)9 52 70 89 56  
E-mail : [rlmn@orange.fr](mailto:rlmn@orange.fr)

#### Abonnement

La Revue littéraire du monde noir  
42 rue Monge - 75005  
Tel : +33 (0)1 46 33 61 72  
+33 (0)9 52 70 89 56  
E-mail : [rlmn@orange.fr](mailto:rlmn@orange.fr)

#### Impression

Corelio printing  
Allée de la Recherche 30 - BP 1070  
Bruxelles - Belgique

#### Dépôt légal

Octobre 2011

Commission paritaire : en cours

#### Edition

La Revue littéraire du monde noir  
42 rue Monge  
75005 Paris - France

#### Gérant

Michel de Breteuil

#### Directeur de la publication

Michel de Breteuil

#### Contact

Tel : +33 (0)1 46 33 61 72  
+33 (0)9 52 70 89 56  
E-mail : [rlmn@orange.fr](mailto:rlmn@orange.fr)  
[www.larevelitterairedumondenoir.fr](http://www.larevelitterairedumondenoir.fr)





Classe Premium Voyageur, 40% d'espace en plus,  
une cabine entre Voyageur et Affaires.

UNE CLASSE OFFRANT PLUS D'ESPACE VERS 19 DESTINATIONS EN AFRIQUE

Dakar, Bamako, Ouagadougou, Niamey, Conakry, Freetown, Monrovia, Abidjan, Cotonou, Lomé,  
Port Harcourt, Libreville, Douala, Yaoundé, Luanda, Kinshasa, Brazzaville, Pointe-Noire et Bangui.

# SOMMAIRE

## OCTOBRE 2011



N°  
**01**

### 6 POINTS DE VUE

Emmanuel Dongala, Véronique Tadjo, Gabriel Mwene Okoundji

### 10 LE COUP DE CŒUR

de Thierry Sinda pour *Patera* d'Aïssatou Diamanka-Besland

### 12 LU POUR VOUS

- Abd al Malik, *La guerre des banlieues n'aura pas lieu*
- Samy Tchak, *Al Capone le Malien*
- William Kamkwamba et Bryan Mealer, *Le garçon qui dompta le vent*
- Sylviane Vayabouyry, *La Crique*
- Wangari Maathai, *Celle qui plante des arbres*

### 16 HOMMAGE À...

Léopold Sédar Senghor

### 24 ENTRETIEN AVEC...

Liss Kihindou : le métissage dans la littérature africaine  
Entretien : Marc Talansi

### 26 L'INVITÉ DU MOIS / EXTRAIT

Nétonon Noël Ndjékéry, *Mosso*

### 31 LU POUR VOUS

- Scholastique Mukasonga, *L'Iguifou*
- Rokhaya Diallo, *Racisme mode d'emploi*
- Sylvie Kandé, *La Quête infinie de l'autre rive*
- Assalama Amoi, *Avion par terre*
- In Koli Jean Bofane, *Mathématiques congolaises*

### 36 PREMIER ROMAN / EXTRAIT

- Jacques Dalodé, *Très bonnes nouvelles du Bénin*

### 42 UN AUTEUR, UNE ŒUVRE / EXTRAITS

Fatou Diome

### 46 RETOUR SUR...

Emmanuel Dongala, prix Kourouma 2010 pour  
*Photo de groupe au bord du fleuve*

### 52 LU POUR VOUS

- Moïse Udino, *Corps noirs, têtes républicaines*
- Bessora, *Cyr@no*
- Marlène G. Zadi, *Le Repaire de l'ange*
- Lilian Thuram, *Mes étoiles noires*

### 56 LE CHOIX DE...

Dominique Ranaivoson pour *Jean-Joseph Rabearivelo, Œuvres complètes, tome 1*

### 57 INDEX DES ŒUVRES CITÉES

### 58 PREMIER ROMAN / EXTRAIT

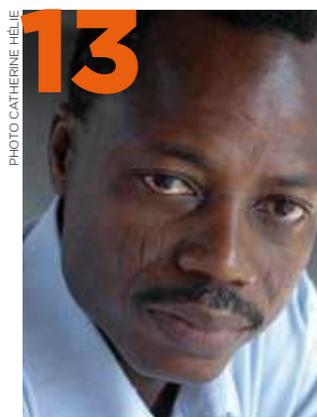
Irène Dembé, *La Femme poison*

### 62 UN MÉTIER, UNE PASSION

- Mathieu Bosunga, librairie du CEDI en RDC
- Chantal Nyabon, librairie des peuples noirs au Cameroun
- Denis Pryn, éditions L'Harmattan

### 65 ACTUALITÉS

Abonnement : La Revue littéraire du monde noir. 42, rue Monge - 75005 Paris



Samy Tchak



Scholastique Mukasonga



Emmanuel Dongala



Lize Kihindou



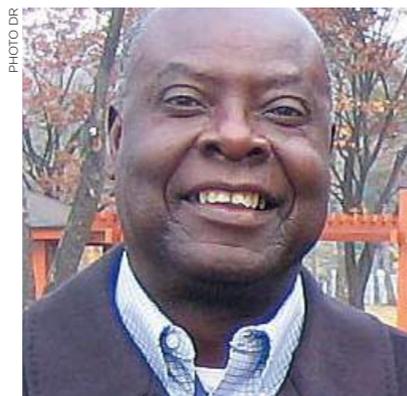
Sylviane Vayabouyry

# La littérature du monde noir : regards croisés

Qu'est-ce qu'être un écrivain noir aujourd'hui ? La littérature du monde noir a-t-elle des thèmes spécifiques ? Y a-t-il une communauté des écrivains noirs ? À toutes ces questions, trois auteurs majeurs, Emmanuel Dongala, Véronique Tadjo et Gabriel Mwene Okoundji, apportent des réponses différentes.

300 signes

## Emmanuel Dongala



Lauréat du prix Kourouma 2010 pour son livre *Photo de groupe au bord du fleuve*, le Congolais Emmanuel Dongala vit maintenant aux États-Unis. Il se définit comme écrivain africain : « C'est juste un point d'ancrage pour regarder le monde. »

239 signes

## Véronique Tadjo



Grand prix d'Afrique noire en 2005, l'Ivoirienne Véronique Tadjo a vécu dans différents pays avant de s'installer en Afrique du Sud. Elle reconnaît son « engagement total envers la Côte d'Ivoire et l'Afrique » et considère « la préservation de la mémoire comme un travail prioritaire. »

## Gabriel Mwene Okoundji



Lauréat du grand prix littéraire d'Afrique noire 2010 pour l'ensemble de son œuvre, Gabriel Okoundji est né au Congo Brazzaville. Il revendique « une poésie d'initiation, de transmission, héritée du fait sociologique africain. »

### Peut-on parler d'une communauté des écrivains noirs ?



**ED** : Il y a une communauté noire parce que nous nous connaissons presque tous, de la jeune génération aux anciens. On se croise souvent dans des colloques. Il y a vraiment une bonne atmosphère entre nous, écrivains francophones en particulier. Je regrette le peu de communication et de perméabilité entre les écrivains francophones et anglophones. Il n'y a pas assez de rencontres où nous nous retrouvons, à part le Festival de littérature en Afrique du Sud qui chaque année invite auteurs francophones et anglophones. Sinon il n'y a pas grand chose.

Au Congo, nous ne parlons pas de communauté mais de « fratrie », pour reprendre le mot merveilleux de mon compatriote Sylvain Bemba. J'aime beaucoup ce mot.



**VJ** : Oui et non. Cela dépend des générations, des affinités et des

lieux d'écriture. Les liens peuvent être plus ou moins forts.

Mais d'une manière générale, on peut dire qu'il existe une communauté. En tant qu'écrivain, on est très conscient d'appartenir au continent noir et de partager ses joies et ses peines. Et cela même lorsqu'on vit dans la diaspora. L'Internet nous aide à rester en contact. Les conférences et colloques viennent renforcer cela.



**GMO** : Comme poète, je rencontre d'autres poètes, d'autres écrivains, d'autres artistes. Avec certains d'entre eux, nous collaborons tout naturellement, parce que nous partageons une même sensibilité. Ce

qui importe, ce n'est pas qu'ils soient africains, antillais... Ce n'est pas une couleur de peau. Ce qui importe, c'est de communier dans la densité de l'expérience partagée, dans l'authenticité reconnue de la quête entre créateurs.

### Y a-t-il des thèmes spécifiques à la littérature du monde noir aujourd'hui ?



**ED** : Il y a 30 ou 40 ans, j'aurais dit oui. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. La littérature noire est devenue majeure. Ce n'est plus une littérature de combat. Chaque

écrivain a ses propres préoccupations, il n'y a plus de thèmes tabous, de thèmes spécifiques, nous écrivons sur tout. Je note toutefois qu'en Afrique subsaharienne, la plupart des intrigues se déroulent en Afrique même si les thèmes restent universels : corruption, amour, guerre, pauvreté, émancipation des femmes... Autant de thèmes que l'on retrouve au Congo comme au Mali ou au Sénégal. Et dans toutes les littératures du monde. Les thèmes des écrivains africains sont universels.

“  
*Au Congo, nous ne parlons pas de communauté mais de « fratrie » pour reprendre le mot merveilleux de mon compatriote Sylvain Bemba.*  
140 signes  
EMMANUEL DONGALA



**VJ** : Je vais me limiter à la sphère francophone. Depuis les indépendances, les thèmes de la désillusion, de l'oppression, des régimes dictatoriaux et des

conflits abondent. Maintenant, en particulier, chez les auteurs qui vivent en Occident, les thèmes de l'immigration, de l'exil et de la recherche de l'identité sont très présents dans les écrits.

L'histoire est toujours un sujet inépuisable. Une chose est certaine, chaque période de la littérature africaine a ses tendances et les périodes précédentes conditionnent les tendances qui suivent. Aujourd'hui on parle d'une « littérature postcoloniale »

qui serait le reflet d'une fusion des cultures plutôt qu'une opposition, comme au temps de la colonisation. Mais les choses sont mouvantes.



**GMO** : Sans doute. Mais l'expérience littéraire doit d'abord conduire l'écrivain dans l'espace subjectif de sa propre liberté d'évocation. On attend de lui les mots de son cœur et la cadence de son souffle, qu'il dise l'enchantement ou le désenchantement de la vie. On attend qu'il transmette la danse et le feu de sa langue.

**Est-on est porteur de quelque chose de différent en tant qu'écrivain noir ?**



**ED** : Encore une fois, c'était vrai il y a 30 ou 40 ans. Mais aujourd'hui, beaucoup de mes collègues ne veulent plus être appelés « écrivains africains », ils veulent être appelés « écrivains » tout court. Pour eux, parler d'écrivain africain, c'est malgré tout une limitation, c'est parfois ressenti comme une humiliation, comme si on vous mettait dans un ghetto.

Je suis l'un des rares à ne pas être gêné d'ajouter « africain » à « écrivain ». Cela veut simplement dire que je suis un écrivain qui vient d'Afrique, cela signale mon origine.

Je pense surtout que si le livre que j'écris est bon, il transcendera mon origine africaine et sera lu dans le monde entier. Mes livres sont traduits dans une quinzaine de langues et pourtant je me considère comme africain. Je ne vois pas pourquoi cela me gênerait, on parle bien « d'écrivains américains ». J'ai même des amis aux Etats-Unis qui se disent « écrivains juifs américains ». Ce n'est nullement une injure. Juste un point d'ancrage pour regarder le monde !

Quant à l'appellation « littérature francophone », si cela veut dire que c'est une œuvre écrite en langue française, il n'y a pas

“  
Selon certaines personnes, il suffit de gratter un peu pour s'apercevoir que nous ne sommes pas différents les uns des autres et qu'en tant qu'écrivains, nous ne faisons que parler de la nature humaine dans un contexte local. Pour d'autres par contre, nos différences sont irréconciliables et le projet multiculturel a échoué lamentablement.

VÉRONIQUE TADJO  
340 signes



*Les Africains ont une immense ignorance d'eux-mêmes et de leurs valeurs culturelles, due aux « saignements de la mémoire » causés par l'histoire et les tumultes de ce continent.*

GABRIEL MWENE OKOUNDJI

190 signes



de problème. Là où le mot « francophone » gêne, c'est quand il évoque un projet politique. Là, ça ne va pas.

Pendant longtemps, les écrivains français ne se considéraient pas comme francophones. Il y avait d'un côté la littérature francophone, de l'autre la littérature française. Cette distinction est absurde. On écrit tous en langue française, chacun avec sa déclinaison propre. Je suis heureux de voir que dans certaines librairies, cette distinction n'existe plus. La revue Lire a élu mon livre, *Photo de groupe au bord du fleuve* « meilleur roman français 2010 », elle ne parlait ni de « roman africain », ni de « roman francophone ». La littérature africaine est vraiment sortie du ghetto. On est publié partout. C'est une excellente chose.



**VJ** : D'abord, on est porteur de sa peau et de ses origines. Ensuite, il faut se demander sur quel plan on se situe. « Différent » par rapport à quoi ? Par rapport à qui ? Selon certaines personnes, il suffit de gratter un peu pour s'apercevoir que nous ne sommes pas différents les uns des autres et qu'en tant qu'écrivains, nous ne faisons que parler de la nature humaine dans un contexte local. Pour d'autres par contre, nos différences sont irréconciliables et le projet multiculturel a échoué lamentablement.



**GMO** : Je ne saisis pas très bien la portée de cette question. Ce que je peux dire, c'est que je suis poète. Le poète est celui qui sans cesse veille aux signes de l'existence

afin que l'homme ne s'oublie pas, ne s'égaré pas. Or les Africains ont une immense ignorance d'eux-mêmes et de leurs valeurs culturelles, due aux « saignements de la mémoire » causés par l'histoire et les tumultes de ce continent. Voilà pourquoi je m'obstine à écrire une poésie d'initiation, de la transmission, héritée du fait sociologique africain.

**Quels conseils donneriez-vous à un jeune écrivain ?**



**ED** : En tout premier lieu, de beaucoup lire. Lire, c'est savoir ce que font les autres. Cela permet de s'améliorer. Je suis devenu écrivain parce que j'étais un grand lecteur. Lire, cela donne une vision du monde, des ouvertures, des idées pour son propre livre.

Il faut aussi beaucoup de travail. Je réécris beaucoup, je corrige beaucoup. A un jeune auteur, je dirais : « N'attends pas l'inspiration, travaille. Dès que tu as une idée, travaille-la. Et travaille ton style. »

Chaque auteur a sa patte mais selon le sujet, on n'écrit pas de la même façon. Il y a malheureusement des tics dont il est difficile de se défaire. J'essaie que ma langue soit limpide, que le lecteur puisse y entrer immédiatement, dès le premier niveau. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas un deuxième ou un troisième niveau. Mais le lecteur doit entrer de plein pied dans mon roman, même s'il ne retient que l'histoire anecdotique. Je tiens à ce que cette histoire soit bien racontée.



**VJ** : Lire beaucoup, s'initier au monde de l'art, si ce n'est pas déjà fait, et avoir des amis qui s'intéressent aussi à la littérature. Se considérer comme un coureur de fond plutôt que comme un sprinter et surtout rester fidèle à soi-même.



**GMO** : Obstination, obstination, obstination ! Dans la fidélité de la quête. Ne pas douter face au labeur. Si le soleil ou la lune doutaient, il y a longtemps qu'ils n'apparaîtraient plus dans le ciel devant la constante menace des intempéries. Chacun doit suivre le sentier qui est le sien, au rythme de ses battements de cœur.



**Que pensez-vous d'une revue consacrée à la littérature du monde noir ?**

**ED** : La question que j'ai envie de poser, c'est : Que veut dire « monde noir » ? Est-ce la littérature « afro-américaine » ? Est-ce la littérature « afro-brésilienne » ? C'est vaste, le monde noir !

En Afrique, il y a une soif de lecture. On n'achète pas beaucoup de livres. Acheter un livre reste cher mais on lit. Un livre circule. Il peut être lu par cinq ou six personnes. Les bibliothèques sont souvent pleines. Les cultures africaines ont longtemps été essentiellement orales. C'est fini. Nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle.



**VJ** : C'est une très bonne initiative car la littérature du monde noir, à

part quelques grands noms, est généralement méconnue. Prenons l'exemple de l'enseignement universitaire. Peu d'œuvres sont étudiées, principalement parce qu'il n'y a pas de matériel pédagogique, c'est-à-dire que les études critiques, les analyses et les guides de lecture manquent. Par ailleurs, se pose le problème de la publication et de la distribution. Les livres produits en Afrique ne sortent souvent pas des frontières nationales. C'est pourquoi si *La Revue* se penchait également sur ce qui s'édite sur le continent africain, ce serait très intéressant.



**GMO** : C'est une initiative heureuse. Elle permettra, je l'espère, de donner une meilleure visibilité et d'offrir un écho représentatif de l'extrême richesse de nos productions. Pourvu seulement que *La Revue* n'enferme pas les créateurs dans un communautarisme stérile ! Je lui souhaite longue vie.

*Propos recueillis par Valérie Lanctuit*

6600 signes



*Les livres produits en Afrique ne sortent souvent pas des frontières nationales. C'est pourquoi si La Revue se penchait également sur ce qui se fait sur le continent africain, ce serait très intéressant.*

VÉRONIQUE TADJO

[La Revue]

*permettra, je l'espère, de donner une meilleure visibilité [...] de l'extrême richesse de nos productions.*

GABRIEL MWENE OKOUNDJI 330 signes



# Le deuxième volet des amours de Sou keyna et Babacar

*Aïssatou Diamanka-Besland est une jeune auteure sénégalaise. Patera est son second roman. Il peut se lire indépendamment de son premier roman Le Pagne léger. Mais y retrouve les mêmes personnages principaux : Soukeyna et son amour de jeunesse Babacar. 250 signes*



PHOTO DR

Français d'origine, congolais de cœur, Thierry Sinda est le fils de Martial Sinda, premier poète de l'Afrique-Équatoriale française. Poète et professeur de lettres, aujourd'hui Thierry Sinda cumule les casquettes : président et fondateur du Printemps des poètes d'Afrique et d'ailleurs, délégué général chargé de la francophonie de la Société des poètes français, critique de cinéma au magazine *Amina* ou encore directeur général des Palabres culturelles internationales. Il est aussi l'auteur d'une thèse de doctorat sur la négritude. Il a publié un drame poétique : *Voyage en Afrique à la recherche de mon moi enivré*, aux éditions Atlantica-Séguier.

650 signes

Dans *Le Pagne léger*, Aïssatou Diamanka-Besland dénonçait le poids de la tradition qui pèse, encore au XXI<sup>e</sup> siècle, sur les épaules frêles et menues des jeunes filles musulmanes du Sénégal en particulier, et de l'Afrique de l'Ouest en général. L'épreuve de l'excision, la virginité jusqu'à la nuit de noces, le mariage forcé sont quelques-uns des ingrédients thématiques qui composent la fiction. Mais celle-ci n'aurait pas de saveur si elle ne s'articulait pas avec la résistance aux traditions, l'hypocrisie des traditionalistes et le viol du cousin. Le terme « pagne léger » renvoie à celui de « fille légère », qui désigne les filles faciles. Dans le premier volet du diptyque, le petit copain de Soukeyna sortait indéniablement vainqueur : il lui fait perdre sa virginité et part, victorieusement, poursuivre ses études en France.

**Patera, le deuxième volet du diptyque, porte en théorie sur l'émigration des Africains en Europe.** Une manière de suivre l'histoire entre Soukeyna et Babacar qui commence par une lettre de rupture envoyée par Babacar à sa dulcinée, restée au pays natal. Soukeyna souffre comme toute personne vivant une séparation sentimentale mais également comme une personne trompée qui a perdu sa virginité dans un pays où l'on

doit, encore, arriver vierge au mariage.

« Patera » est un mot espagnol qui désigne les embarcations de fortune utilisées par les Africains candidats à l'émigration clandestine via les enclaves espagnoles de Mellila et des îles Canaries. A l'instar de Fatou Diome, avec son roman à succès *Le Ventre de l'Atlantique*, Aïssatou Diamanka-Besland va battre en brèche le mythe du « mirage de Paris ». Celui-ci est entretenu par les images surfaites des pays du Nord via le cinéma, la télévision ou Internet tout autant que par les mensonges des émigrés de retour au pays natal qui font étalage de leur argent. En bon iconoclaste, Diamanka-Besland s'acharne à révéler que la majeure partie des Africains vivant en Occident sont déclassés sur le plan familial et sur le plan professionnel. Pire encore, bon nombre d'entre eux se livrent à la prostitution et aux trafics de drogue pour gagner de l'argent facile. De plus, elle décrit le mariage

mixte comme un « exotisme », comme un choc culturel, voué le plus souvent à l'échec. L'auteure fait également un réquisitoire virulent contre les candidats à l'immigration clandestine via les pirogues de fortune.

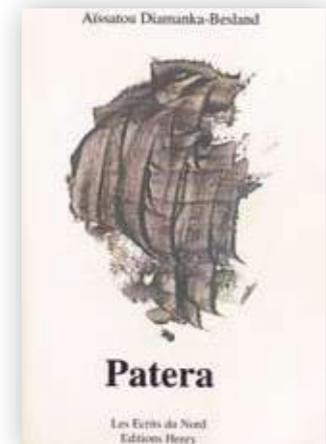
**Le parti-pris de Diamanka-Besland ralentit, surtout vers la fin,** la vitesse de son récit bâti sur de petits chapitres d'une page et demie à trois pages. Chacune de ces parties, situées à Dakar, Paris, Bruxelles, aux Etats-Unis et en Italie, forme une petite histoire qui nourrit la grande histoire. Son récit est éclaté et témoigne d'une réelle dualité entre Aïssatou-la-romancière et Diamanka-Besland-la-chercheuse, auteure d'une thèse de doctorat en sciences politiques sur l'intégration des immigrés africains en région parisienne. Mais à aucun moment Aïssatou ne se départit de sa plume acerbe de romancière engagée aux « élans de poète », comme elle se définit elle-même page 199. Plusieurs de ses chapitres, de

type « monologue intérieur », sont de véritables morceaux d'essais romanesques. La répétition sur la « patera », phénomène qu'elle dénonce avec virulence, peut apparaître comme une maladresse de construction. C'est probablement, pour elle, une manière de dénoncer cette pratique afin de susciter la révolte du lecteur. Ou encore une manière de reproduire, sur le plan stylistique, la longue, angoissante et très périlleuse traversée de clandestins à la recherche des paradis chimériques du Nord.

Le style de *Patera* est moderne - avec des phrases courtes sans verbe -, mais aussi classique - avec l'emploi du passé simple à la première personne du pluriel -. L'auteure utilise un lexique de quatre-vingt-quatre mots essentiellement tirés du wolof, son français reste très proche du « français de France » avec de minimes trouvailles ou sénégalismes du type : les « venant de » pour désigner les immigrés

momentanément de retour au pays natal avec de fortes sommes d'argent pour impressionner les filles au pagne léger, les anciens amis de quartier et leur propre famille, les « semi-célibataires » pour désigner les immigrés qui ont laissé leur femme au pays et qui papillonnent sexuellement en Occident et « tourisme marital » pour désigner ces maris immigrés qui rentrent au pays natal une fois par an pour honorer leur femme qui est pour eux quasiment une étrangère.

**Ce deuxième volet du diptyque de Diamanka-Besland est placé sous le signe, non de la vengeance, mais de la revanche.** Par rapport à l'histoire amoureuse entre Soukeyna et Babacar, on passe du « Pagne léger » au « pagne [qui] n'était pas [plus] léger ». Notons que Soukeyna est l'un des rares personnages immigrés du roman qui s'épanouit en Europe. En Belgique, elle découvre à la fois la liberté : « Je voulais vivre ma vie à moi, ma propre vie sans contrainte » et sa vocation, celle de s'engager pour les sans-voix : « Le temps que j'avais passé en Belgique avait éveillé en moi beaucoup de questionnements. Au fond, je sentais que j'avais des choses à dire (...) Je devais réagir, agir. Faire en sorte que les choses reprennent leurs places respectives. Parler pour les sans-voix ». En France, à Paris, dans la capitale des lettres où elle apprécie George Sand, Rimbaud, Flaubert..., elle prépare une thèse de doctorat dans une grande université parisienne et commence une œuvre d'écrivain engagé : « A l'université d'Assas, mon directeur de thèse m'assistait dans mes recherches. En parallèle, j'écrivais pour crier ma colère. » Paris fera d'elle un



Henry, 2009, 215 pages.

grand écrivain invité sur les plateaux de télé, tenant des conférences et dédicant ses livres dans le prestigieux théâtre du Châtelet. Mieux encore, elle s'épanouira et découvrira sa raison d'être, sa mission sur terre qui la guérira à tout jamais de ses peines de cœur amoureux et brisé : « Et pourtant, il est là ! Je le touche ! Je le sens ! Je l'aime ! Mais cet amour est devenu IMPOSSIBLE ! Je ne suis plus celle qui pleure pour calmer ses douleurs. Je ne demande ni compassion ni passion. Ma passion flambe pour d'autres cœurs en détresse dans ces îles maudites où la recherche d'un ailleurs est latente. Condamnée à vivre pour eux, ma vie est prise dans les labyrinthes touffus de commiseration. Sans eux je ne suis rien ! »

Curieusement, et sans le vouloir, Aïssatou Diamanka-Besland entretient, elle aussi, le mythe du « mirage de Paris » à travers le Paris des lettres et de la culture. A moins que le troisième volet de sa saga – que j'espère vivement en cours d'écriture – ne lève la fâcheuse équivoque !

T. S.



PHOTO DR

## La banlieue sans les clichés

**L**a guerre des banlieues n'aura pas lieu est le récit d'une rencontre entre deux personnes. D'un côté Peggy, un jeune de cité sortant de prison qui se convertissant à l'islam devient alors Suleyman ; de l'autre, Thomas Sidi Aquil, un Gaulois aux yeux bleus converti lui aussi à l'islam et nouveau médecin du quartier. Suleyman cherche à trouver sa voie dans son pays, la France. Sa curiosité et son errance vont l'amener à rencontrer le nouveau médecin. Va naître entre eux une véritable amitié qui leur apportera un enrichissement spirituel et intellectuel.

Si son premier livre *Qu'Allah bénisse la France* offrait tous les critères de la biographie, *La guerre des banlieues n'aura pas lieu* est totalement différent. En effet, Abd al Malik a construit un récit polyphonique et déstructuré.

### RÉCIT

Tantôt Peggy ou Suleyman prend la parole, tantôt le narrateur intervient, tantôt l'auteur lui-même s'intègre au récit. Si au début cette construction quelque peu hétéroclite prête à confusion, par la suite on s'aperçoit que ce choix narratif enrichit l'histoire par l'expression de différentes visions. De plus, il intègre de manière surprenante dans son texte des définitions de certains mots, nous amenant à découvrir ce que l'on croyait déjà connaître.

*La guerre des banlieues n'aura pas lieu* est un livre intéressant parce qu'il est publié après les émeutes de banlieue de 2005. Il apparaît comme une réponse déconstruisant à la fois les clichés propres aux banlieues et à la religion musulmane. L'auteur nous amène à faire la différence entre religion et idéologie. Alors que le débat sur la laïcité défraie régulièrement la chronique et divise les partis politiques, ce livre apporte une base de réflexions sur la vision des cités en particulier et de la France en général.

Si le titre nous renseigne sur le lieu des actions, sans rien pointer du

*Cherche Midi Éditeur, 2010, 175 pages.*

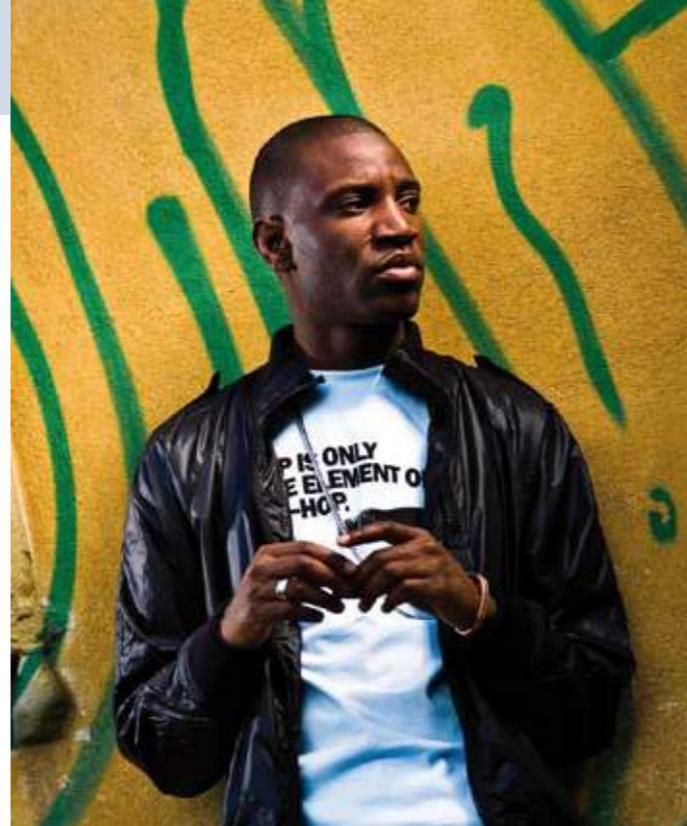


PHOTO BFC

**Abd al Malik** alias Régis Fayette-Mikano est né le 15 mars 1975 à Paris de parents d'origine congolaise. Il se convertit à l'islam soufi et milite pour la paix et pour un « vivre ensemble ». Il devient en 1999 disciple du maître spirituel marocain Sidi Hamza al Qâdiri Boutchichi. Son style musical mélange rap, jazz et slam. En 2008, il est fait chevalier dans l'ordre des Arts et Lettres par la ministre de la Culture Christine Albanel, lors du marché international de l'édition musicale (MIDEM). Il est récompensé de plusieurs prix et victoires de la musique. Son premier livre, *Qu'Allah bénisse la France*, reçoit le prix Laurence Tràn en Belgique, et *La guerre des banlieues n'aura pas lieu* se voit couronné du prix politique Edgar Faure 2010 de littérature.

760 signes

doigt, il renvoie surtout à une France que l'on a le devoir et le droit de construire tous ensemble avec nos différences. Les banlieues ne sont pas que misère sociale, drogue, immigration et délinquance ; elles sont aussi faites d'hommes et de femmes qui ont des idées, de la créativité et une grande dose d'espoir de voir un jour la nation se conjuguer au pluriel. En ce sens, l'auteur à mi-chemin entre le roman et l'essai, allume une bougie dédiée à l'espoir.

Son récit rythmé empêche la lassitude de s'installer et suscite chez le lecteur de réelles émotions. Quand on connaît la discographie d'Abd Al Malik, on ne s'étonne pas que son livre soit écrit dans un style cru, fluide, juste et qui rime avec humanisme.

Annie Monia Kakou

2580 signes

## Aliénation, sexe et corruption

**D**ans *Al Capone le Malien*, Sami Tchak porte un regard sur l'Afrique d'hier et d'aujourd'hui à travers le récit d'un homme blanc. Al Capone, grand bandit américain d'origine italienne qui fit trembler l'Amérique au xx<sup>e</sup> siècle, est ressuscité dans le corps d'un Africain, lequel comme lui, n'a ni

### ROMAN

foi ni loi. Ce subterfuge sert à décrire l'univers de la corruption et de la dépravation sur fond d'intrigue politico-policière à l'africaine. Les personnages ont tous quelque chose qui les rattache à la réalité, ce qui fait que l'on peut facilement soit s'identifier à eux, soit les identifier à des



*Mercurie de France, 2011, 298 pages.*

types de personnes existantes. Parmi ceux-ci : Namane Kouyaté, le conservateur culturel, Binetou Fall, la Française noire, ou encore la princesse, mais surtout on se laisse, comme le narrateur René, entraîner dans l'univers de Son Altesse Edmond VII dit Al Capone. On notera que René, le narrateur blanc déshumanisé, est entraîné dans cet univers sans jamais donner son avis.

Dans des termes crus, Tchak pointe du doigt une réalité faisant référence à l'aliénation du Noir : «

*Ce qui vous rend fier de vous, ce n'est pas le balafon ni les dyeli, ces maîtres incontestés de la parole, ce qui vous rend fiers, ce sont les Noirs qui ont brillé dans les systèmes de valeurs et de pratiques des Blancs, ceux que les Blancs ont reconnus comme étant des références dans leurs domaines...».*

Le sexe est l'un des autres sujets majeurs mis à nu dans ce roman. Dès les premières pages on pénètre dans un univers où la sexualité se vit sans tabou, presque comme un rite initiatique, et où chacun trouve sa place. À l'instar de *Calixte Beyala*, Tchak donne une connotation sexuelle au monde. Le corps devient une véritable arme. On offre son corps comme on offrirait un repas à un visiteur pour le remercier de sa présence. Si l'acte sexuel semble banalisé, on est loin du voyeurisme pornographique. Bien au contraire, la beauté des mots bercés par le chant troublant des balafons aux sonorités sensuelles confère à l'amour un mouvement poétique.

2030 signes

A. M. K.

**Sami Tchak** de son vrai nom Sadamba Tchakoura, est un écrivain togolais né en 1960. Docteur en sociologie, il est l'auteur de six romans et quatre essais. Son style cru et son audace à aborder les thèmes les plus dérangeants en font un auteur quelque peu à part dans la littérature africaine d'aujourd'hui. En 2007, il a été le lauréat du prix littéraire Ahmadou Kourouma pour son livre coup de poing *Le Paradis des chiots*, paru en 2006 aux éditions Mercurie de France. *Al Capone le Malien* est son septième roman.

510 signes



PHOTO CATHERINE HÉLIE

## Histoire vraie d'un jeune malawite

**T**raduit de l'anglais par Alice Delarbre, *Le garçon qui dompta le vent* est le témoignage de William Kamkwamba, un jeune Malawite. Ce fils d'agriculteur avait un rêve fou : amener l'électricité dans la maison familiale. Il voulait ainsi permettre à sa famille de faire autre chose le soir que de dormir à la nuit tombée, dès sept heures. La magie électrique apparaîtra sous la forme d'une éolienne ou... le « vent électrique ».



Editions Presses de la Cité, 2010, 381 pages.

re un rythme « longuement lent ». Pourtant, ce livre-témoignage est agréable à lire et, surtout, un émouvant et vivant témoignage d'un jeune monsieur tout-le-monde qui a décidé un jour de prendre son destin en main.

Pour les bricoleurs et scientifiques, cet ouvrage fourmille de combines, d'astuces et d'explications. Pour les écologistes, il est un vibrant hommage au couple : « inventivité humaine - ressources énergétiques de dame nature. » Et ce, à un moment où la vie humaine sur Terre est menacée et

demande courage, responsabilité individuelle, créativité et initiative. **2600 signes**

Aminata Djegal

### William Kamkwamba et Bryan Mealer

Né en 1987 à Masitala, un hameau dans le district de Kasungu au Malawi, William Kamkwamba a été contraint d'arrêter ses études parce que ses parents ne pouvaient plus payer ses frais de scolarité. A l'adolescence, il construit un moulin à vent avec des objets de récupération puis une éolienne qui attire l'attention sur lui. Bénéficiant d'une bourse, il a intégré la prestigieuse African Leadership Academy à Johannesburg.

456 signes

PHOTO GETTY IMAGE / MATT GRAY



### ROMAN ANGLOPHONE

sa vie. Nous vivons avec lui au rythme du maïs, ingrédient essentiel dans l'assiette du Malawite. Au rythme ensuite des travaux agricoles et des récoltes. Au rythme aussi des présidents, de leur politique et des corruptions. Au rythme encore d'une école en pointillé oscillant entre abandon et reprise. Au rythme enfin de la famine, laquelle sévit durant plusieurs années en laissant derrière elle le fantôme omniprésent de la peur du ventre qui crie.

Nous accompagnons ce héros de vie dans ses pérégrinations d'enfant chassant dans la forêt africaine puis dans sa vie de jeune garçon traînant au marché ( passant son temps à jouer au bawo avec ses amis). Nous le suivons ensuite dans sa vie d'adolescent autodidacte inventif et découvreur des sciences puis dans sa vie de jeune homme réalisant enfin son souhait : étudier. A force d'essayer, le « misala, ce fou qui faisait les poubelles » a réussi.

Le parti-pris des co-auteurs, William Kamkwamba et Bryan Mealer, est de caler le témoignage sur le rythme du quotidien. Ce qui amène un réalisme certain plongeant directement dans la vie du jeune Malawite. Deux bémols toutefois. Dommage sur les chapitres un et deux manquent de fil directeur et ressemblent à une accumulation de souvenirs enfilés les uns après les autres, déposés pêle-mêle à l'image de certaines devantures de boutiques africaines. Dommage, car certains lecteurs pourraient en rester là. La seconde réserve a trait à une insuffisance de coupes à l'écriture qui donne à la lectu-

## Conflits d'intérêt en Guyane

**L**intrigue de *La Crique* se situe dans le quartier populaire et cosmopolite dit de « la Crique » à Cayenne. Y vit une société plurielle, « Caraïbes oui, mais pas seulement ». À la Crique, des hommes et des femmes parmi lesquels des



L'Harmattan, 2009, 153 pages



**Sylviane Vayabouyry** est native de Guyane. Elle va vécu à Paris où elle fut professeur de lettres. Actuellement, elle est retournée vivre en Guyane où elle est chargée de mission au centre régional de documentation pédagogique à Cayenne. Elle fait partie des rares romanciers guyanais. *La Crique* est son second roman.

### ROMAN

autochtones dominicains, brésiliens, surinamiens se mêlent à la population guyanaise, déjà riche en métissage issue de l'esclavage. Tout ce petit monde vit en bonne intelligence. Mais lorsque le quartier devient un enjeu de spéculations immobilières, se crée une lutte entre lui et un groupe de promoteurs immobiliers blancs. Les petites gens de la Crique seront poussés à l'exode.

Ce drame urbain et humain, nous le vivons au travers de Félicia, une jeune femme âgée d'une trentaine d'années. Cette dernière, dotée d'une formi-

dable énergie, sera le porte-parole du mouvement social qui se déclenche. Quête de justice, quête d'amour, tradition et modernité sont les ingrédients de ce roman où évolue une galerie de personnages parmi lesquels Man Flo, la grand-mère croyant à la fois en la religion chrétienne et en la magie du sorcier, Xavier, le terrible agent immobilier, Pablo, l'orpailler clandestin. La Guyane du centre-ville est bien reflétée avec toutes ses « senteurs ethniques ». Un roman bien écrit et prenant.

316 signes

Marie-France Danaho  
1270 signes

## Une heureuse réédition

**L**e célèbre ouvrage autobiographique de Wangari Maathai, *Celle qui plante des arbres*, vient d'être réédité en juin dernier dans la collection de poche J'ai lu. La première version remontait à 2007, chez Héloïse d'Ormesson.

### ESSAI ANGLOPHONE

Née à Ithite au Kenya, Wangari Muta Maathai a poursuivi ses études aux Etats-Unis et en Allemagne. Depuis 1977, elle milite au Kenya pour la protection de l'environnement et le droit des femmes. En 2004, elle devient la première femme africaine à recevoir le prix Nobel de la Paix pour « sa contribution en faveur du développement durable, de la démocratie et de la paix ».

*Celle qui plante des arbres* est un hommage à Mère Nature : « Je crois que le fait d'avoir grandi dans cet environnement merveilleux et pacifique m'a donné des racines qui m'ont fait apprécier la nature et qui



J'ai lu, 2011, 427 pages



### Wangari Maathai

est née en 1940 dans une famille paysanne du nord du Kenya. A 37 ans, abandonnant sa carrière universitaire de biologiste, elle fondera le plus grand projet de reboisement d'Afrique, créant plus de 3 000 pépinières au Kenya et fournisseur du travail à de nombreuses femmes vivant en milieu rural.

m'ont fait comprendre ce que nous avons perdu », explique l'auteure. Dans cet ouvrage, Wangari Maathai retrace trente ans de combat avec les femmes kenyanes contre la déforestation, au sein du mouvement Green Belt Movement, créé en 1977. Une lutte écologique mais aussi démocratique qui l'amènera à s'opposer à plusieurs reprises au régime.

Derrière l'histoire de la petite paysanne devenue prix Nobel de la Paix, un message d'espoir et de militantisme bouleversant.

312 signes

Manel Guendouz  
1284 signes

# ...Léopold Sédar Senghor : du mythe à la réalité, par Thierry Sinda



Léopold Sédar Senghor, et Martial Sinda (à droite).

Qu'il me soit permis, en pré-lude, d'exprimer ma sincère et profonde gratitude à Anne-

Catherine Beye-Senghor (1), la gardienne du « Royaume d'enfance » de l'académicien-poète-président Senghor ; et au protégé du Paris d'antan, du théoricien de la négritude, mon père, le poète-historien Martial Sinda. Lesquels m'ont permis de remonter, patiemment et sûrement, à la source, « comme les lamantins vont boire à la source de Simal » pour écartier le mythe et y saisir l'extrême pureté de la vérité ! Je dédie mon travail à mes premiers pas d'adolescent en terre africaine, à Dakar, sous le président Senghor, avec ma mère, mon frère Joël et mes sœurs Sabine et Nathalie.

Thierry Sinda

676 signes

Nous remercions Thierry Sinda pour ses photos prêtées gracieusement.

## LA FORMATION : DU ROYAUME DE SINE AUX BORDS DE LA SEINE



### l'école de la pensée sérère-peule, sérère-mandingue et wolof au royaume de Sine

Le père de Léopold Sédar, Diogoye Basile Senghor (Diogoye signifie « lion »), est sérère d'origine mandingue et sa mère, Ngnilane Bakhom, est sérère d'origine peule. L'un et l'autre sont de noble lignage. Son père a fait souche à Joal, qui était à l'époque un important comptoir du Sénégal (2). Il y exerçait l'activité de commerçant. Bien que de confession chrétienne, ce dernier était polygame et avait quatre femmes. La famille maternelle de Léopold a fait souche dans le village de Djilor. Quelques bons kilomètres à pied séparant la grande maison de son père à Joal (« la haute demeure » in *Chants d'ombre*) de celle de sa mère à Djilor (« le gynécée de droite » in *Chants d'Ombre*). Contraire-

ment à une idée fausse, fort répandue, Léopold Sédar Senghor (Sédar signifie « celui que l'on ne peut humilier ») n'est pas né à Joal dans le village de son père, mais bien à Djilor dans la concession familiale de sa mère. Il y a vu le jour, dirons-nous (3), le 9 octobre 1906.

Bien qu'ayant épousé l'organisation familiale matrilinéaire des Sérères, faisant de l'oncle maternel le chef du clan, la naissance de Léopold fut enregistrée administrativement à Joal par son père. Ce dernier était un homme d'affaires qui servait d'intermédiaire dans l'achat d'arachides entre les paysans de l'intérieur et la société française Maurel frères représentée à Joal par M. Mourland. Il n'en demeure pas moins que le petit Léopold passera les premières années de sa vie sous la coupe de son oncle maternel Waly Bakhom. Ce dernier, un berger, lui a appris les secrets de la nature et de la société traditionnelle sérère-peule.

Dans son œuvre poétique, L.S Senghor consacre plusieurs moments forts à ces lieux de naissance et d'enfance du Sine Saloum (4) chers à sa vie d'homme, et qu'il nomme lui-même « le Royaume d'enfance ». Les expressions poétiques pour évoquer ses souvenirs liés à ces villages d'Eden sont fort éloquentes.

Dans le poème « Joal » inclus dans son premier recueil *Chants d'ombre*, Senghor évoque des scènes extérieures qu'il érige en images poétiques de la grandeur se rapportant aux signares (riches mulâtres qui bénéficiaient d'un statut privilégié tant à l'époque de la traite négrière qu'à l'époque coloniale), au roi Koumba N'Dofène (5), aux fastes festins, aux rhapsodies des griots, aux arcs de triomphe et aux danses des « jeunes filles nubiles » et des « jeunes hommes » musclés lors des rituels d'initiation.

Dans le poème « A l'appel à la race de Saba » inclus dans son deuxième

recueil, *Hosties noires*, il fait état, en un éclat poétique, d'images intimes relatives à son village de Dylôr : la chaleur de ses frères et sœurs, l'enseignement traditionnel et l'affection que lui prodigue Ngâ, sa nourrice-poétesse, « le jour de son père » à Dylôr, les senteurs fortes et chaudes, et les chants de griots accompagnés par les kôras.

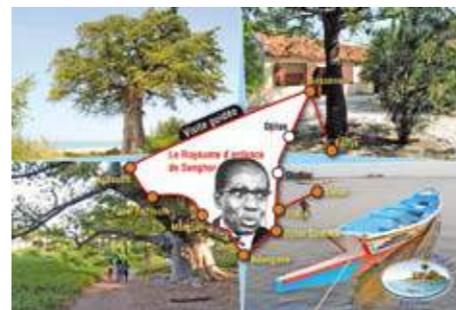
Le poète ira encore plus loin dans le caractère intime et natal de Djilor en composant deux vers que nous interpréterons comme étant la métaphore du ventre natal de la mère voire de la terre nourricière et sacrée où l'on a enterré le placenta : « Cette lumière d'outre-ciel des nuits sur la terre douce au soir/ Je suis sur les marches de la demeure profonde obscurément. » « Les marches de la demeure profonde obscurément » est, à l'évidence, à mettre en parallèle avec le vers suivant, séparé de ce même vers par un autre vers : « Je repose la tête sur

les genoux de ma nourrice Ngâ, Ngâ la poétesse. » Autrement dit, les mots « genoux » et « marches » doivent être mis en parallèle, car ils permettent l'un comme l'autre à l'enfant de grandir

et de se former pour devenir un adulte équilibré, épanoui, respectueux d'autrui et des valeurs culturelles.

Ces poèmes témoignent amplement du fait que le petit Léopold soit allé à l'école de la pensée sérère-peule et mandingue avant même de découvrir l'école française. Cette facture africaine première représente

un élément majeur dans la constitution de son Être. Cet enseignement traditionnel africain le suivra tout au long de sa vie d'homme. D'ailleurs, si l'on se réfère à la définition synthétique de la négritude qu'il a le plus citée, à savoir « l'ensemble des valeurs culturelles du monde noir », on comprendra que Senghor apporte à la négritude la sève sérère-peule, wolof et mandingue tant dans sa forme que dans son contenu. Cela explique aussi le fait que le jeune professeur agrégé de grammaire française qu'il deviendra en 1935, prépare par la suite un DES (diplôme d'études supérieures, l'équivalent de la maîtrise et aujourd'hui du master1) sur « L'exotisme chez Charles Baudelaire », puis une thèse sur la poésie sérère restée inachevée. Dans le poème « Que m'accompagnent koras et balafons », inclus dans son recueil *Chants d'om-*



Circuit touristique du royaume d'enfance du poète Senghor. La maison familiale de son père est aujourd'hui transformée en musée dédié à la culture sérère. 140 signes

*bre*, Senghor affirme, le temps d'un instant, la supériorité des sages africains sur les philosophes gréco-latins : « Fontaines plus tard, à l'ombre étroite des Muses latines que l'on proclamait mes anges protecteurs/ Puits de pierre, Ngas-o-bil ! Vous n'apaisâtes pas mes soifs./ Mais après les pistaches grillées et salées, après l'ivresse des Vêpres et de midi/ Je me réfugiais vers toi, Fontaine-des-Eléphants à la bonne eau balbutiante/ Vers vous, mes anciens, aux yeux graves qui approfondissent toutes choses. »



### l'école des Blancs, de Saint-Joseph de N'Gasobil au cours secondaire public de Dakar

Diogoye Basile Senghor faisait partie de ces Africains ambitieux qui, à l'époque coloniale, ont tout de suite compris que pour égaler les Blancs, il fallait aller à leur école. C'est ainsi qu'il envoya son fils Léopold d'abord à la mission catholique de Joal puis à l'école Saint Joseph de N'Gasobil chez les pères du Saint-Esprit (6). Les missionnaires religieux avaient créé dans toute l'Afrique des écoles pour former des séminaristes africains. Ces écoles dispensaient un solide enseignement à la fois religieux et de culture générale. Elles ont permis à plusieurs générations d'Africains privilégiés de s'éveiller, voire d'acquérir une solide culture de base. Voici ce qu'en dit L.S Senghor : « Le père Dubois (de la mission de Joal) me confia, je l'ai dit, à la mission catholique voisine de N'Nasobil, où il y avait plusieurs missionnaires français, avec des prêtres et des « frères » sénégalais. A Saint-Joseph de N'Gasobil – c'était le nom de la Mission – je restai de 1914 à 1922, c'est-à-dire pendant huit ans. C'est là que j'ai fait mes études primaires et le début de mes études se-

6500 signes

condaires. Nous étions entre cent cinquante et deux cents élèves, y compris les externes. Il y avait, parmi nous, des séminaristes, qui faisaient leurs études primaires, secondaires, et même leurs études supérieures en théologie. Après cela, ils étaient ordonnés prêtres. En face, il y avait la mission des religieuses de l'Immaculée-Conception, qui dirigeaient une école primaire en même temps qu'un noviciat pour les jeunes filles sénégalaises. (7) »



Au collège Libermann de Dakar.

Après la mission de Saint-Joseph de N'Gasobil, Léopold Sédar poursuivra sa scolarité à Dakar, au collège Libermann des pères du Saint-Esprit. Il y fera sa 5<sup>e</sup>, sa 4<sup>e</sup> et sa 3<sup>e</sup>. Pour des raisons disciplinaires, dont nous n'avons pas le détail, il a été renvoyé de l'établissement. A ce sujet Senghor confie à Roland Colin de nombreuses années plus tard : « C'est au collège-séminaire Libermann, entre 1924 et 1926, que s'est produite la crise la plus importante de ma vie. Le père Lalousse (...) croyait en la supériorité de la civilisation occidentale. Il nous menait strictement, sévèrement, et moi, j'avais un caractère difficile. J'avais de très bonnes notes (...) mais, en conduite, j'avais de mauvaises notes parce que j'étais, presque tout le temps, en opposition avec la discipline du séminaire. L'on nous renvoyait très souvent à la vie de nos villages, pauvres et frustes en apparence, et on nous suggérait que nous n'avions pas de civilisation, que nous n'étions que des consommateurs de civilisation. [...] Quand je protestais, je n'avais pas d'arguments scientifiques ; mais j'avais la civilisation négro-africaine, et c'était là l'essentiel. Par exemple, pour moi rien n'était plus beau que les chants de la cour de Sine. C'est à Paris que j'allais trouver les arguments (8) ». C'est ainsi que Senghor termina sa scolarité au cours secondaire public de Dakar (9) où il obtint, le 17 juillet 1928, le brevet de capacité. Ce diplôme colonial était pratiquement l'équivalent du baccalauréat métropolitain.

Entre-temps, grâce à l'intervention

personnelle et acharnée d'Aristide Emile Prat, il put arracher une demi-bourse pour des études de lettres en France. Cet ancien député gauche progressiste de Versailles était son professeur de latin et de grec. A cette époque, l'administration coloniale n'accordait des bourses qu'aux scientifiques, qui leur semblaient plus malléables que les littéraires, souvent enclins à l'esprit de contestation. A ce sujet, Senghor confiera plusieurs années plus tard : « Après mon baccalauréat (français, latin, grec), en 1928, la première réaction des services du gouverneur général de l'Afrique-Occidentale française avait été de me refuser la bourse. (...) Mais j'avais eu comme professeur de latin et de grec, Aristide Prat, inspecteur général de l'Enseignement, ancien député de Versailles, qui (...) obtint du gouverneur général une demi-bourse (10) ».

En fait, le brevet de capacité de Léopold Sédar Senghor n'a été accepté, comme équivalent du bac option philosophie, que le 19 mars 1929, soit dix jours avant le décès de son protecteur.



## l'école du mouvement de la fierté nègre des bords de Seine des années 30

Le jeune Léopold Sédar arrive en métropole en octobre 1928. À cette époque, il existe un véritable mouvement



L'affiche de l'Exposition coloniale à Paris en 1931

de la fierté nègre, lequel s'exprime aussi bien sur le plan littéraire, culturel que sur celui du showbiz et de la politique. Le nègre dévalorisé par l'esclavage, la ségrégation raciale et la colonisation va revendiquer son droit à être « un homme pareil aux autres » et se livrer à une entreprise de revalorisation culturelle et raciale. N'oublions pas que 1931 correspond aussi à la fameuse et gigantesque Exposition coloniale internationale du bois de Vincennes où des millions de Français ont pu admirer les richesses de l'Empire français et ses « peuplades sauvages en cours de civilisation (11) ».

Sur le plan littéraire, la figure majeure est incontestablement le romancier et poète guyanais René Maran. Il fut, en 1921, l'heureux récipiendaire du prestigieux prix Goncourt pour son ouvrage *Batouala*, véritable roman nègre. Ce roman dénonçait les excès coloniaux au nom des valeurs d'égalité et de fraternité héritées de l'esprit de la Révolution française de 1789. Son roman fit scandale, les droits de l'homme n'étaient pas fait pour les colonisés. On peut lui adjoindre d'autres écrivains tels que Price Mars et Lamine Senghor, lesquels publièrent respectivement *Ainsi parla l'oncle* (1928) et *Violation d'un pays* (1927). En plus de ces écrivains francophones, les écrivains de la Harlem negro-rennaissance viennent à Paris pour respirer l'air de la liberté qui y souffle pour eux, loin de la ségrégation raciale, du Ku Klux Klan et de la pratique des lynchages. Parmi ceux-ci : Langston Hughes, Claude McKay, Countee Cullen, Alain Locke et le précurseur de ce mouvement William E.B. Du Bois (12).

Sur le plan culturel, il existe des revues parfois liées à des ligues de défense

des Noirs. Parmi celles-ci : *Les Contingents* (fondée en 1924 par René Maran et Kojo Tovalou), *La voix des nègres* (fondée par Lamine Senghor en 1926), *Race nègre* (fondée en 1927 par Lamine Senghor et Tiemoko Garan Kouyaté). Cette revue irrégulière parut jusqu'en 1936, elle était l'organe de presse de *La Ligue de défense de la race nègre*, *La Dépêche africaine* (fondée en 1928), *La Revue du monde noir* (fondée en 1931 par Paulette et Jane Nardal), *Le Cri des nègres* (fondée en 1931 par Kojo Tovalou, organe de presse de l'Union des travailleurs nègres), *Légitime défense* (fondée en 1932 par un groupe d'étudiants antillais sous la direction d'Etienne Léro) et *Africa* (fondée en 1935 par Tiemoko Garan Kouyaté).

Sur le plan du showbiz, la figure majeure est Joséphine Baker, première star noire du music-hall. Cette femme qui fit tourner la tête à plusieurs générations d'hommes illustra et revalorisa l'image de la femme noire dévalorisée par l'esclavage et la colonisation. Nous pouvons citer également l'acteur et chanteur américain Paul Robeson (jeune activiste et futur président de l'organe panafricaniste *Council on African Affairs* créé en 1937) et l'inégalable acteur Habib Benglia.

Sur le plan politique, on a la figure majeure de Blaise Diagne, premier noir élu député des quatre communes du Sénégal au Palais Bourbon en 1914. Ce citoyen français, de sang sénégalais, originaire de Saint-Louis du Sénégal avait, en tant que fonctionnaire des douanes de l'administration coloniale, travaillé dans plusieurs pays d'Afrique noire, en Guyane, à la Réunion et à Madagascar. Il se disait, et se comportait, à l'Assemblée nationale française, comme le député de l'Afrique noire et de Madagascar. En 1931, il fut nommé

sous-secrétaire d'Etat dans le gouvernement de Pierre Laval. De 1920 à 1934, il sera l'indéboulonnable maire de Dakar. Parmi les autres figures politiques noires, on peut citer également le député gadeloupéen Gratien Candace et Galandou Diouf, député des Quatre Communes en 1934 à l'issue de l'élection législative partielle organisée à la mort de Blaise Diagne.

## Blaise Diagne, tuteur de Léopold Sédar Senghor, le fait entrer au lycée Louis-Le-Grand

C'est dans l'atmosphère littéraire, culturelle et politique décrite ci-avant, qu'évolue le jeune Léopold Sédar Senghor, qui a pour correspondant Blaise Diagne. Comme ce dernier, qui est incontestablement son modèle par excellence, Senghor sera à son tour député à l'Assemblée nationale française (1945), secrétaire d'Etat (en 1956) et maire de Thiès la même



Joséphine Baker triomphe, dès 1925, dans *La revue nègre* du théâtre des Champs-Élysées.

année. Il est donc difficile de croire que Senghor soit entré en politique par hasard comme aime à le clamer urbi et orbi le poète enchanteur et faiseur de légendes. De plus, sous l'impulsion de son tuteur, Senghor adhère aux Jeunesses socialistes en 1932, puis à la SFIO, dont Blaise Diagne est membre depuis décembre 1917. Senghor restera affilié à la SFIO jusqu'en octobre 1948.

C'est d'ailleurs grâce à Blaise Diagne que le jeune Senghor parvient à s'inscrire dans le très prestigieux lycée Louis-le-Grand qui forme l'élite littéraire de France. Senghor y préparera l'entrée à l'Ecole normale supérieure durant les années scolaires 1928-1929 (hypokhâgne), 1929-1930 (1<sup>re</sup> supérieure 1) et 1930-1931 (1<sup>re</sup> supérieure 2). Contrairement à la légende, il n'y rencontrera jamais Aimé Césaire. Ce dernier s'inscrit en hypokhâgne durant l'année 1931-1932 comme l'indiquent les archives du lycée. À ce moment, Senghor fait un DES sur « *L'exotisme dans l'œuvre de Charles Baudelaire* » à la Sorbonne, tout en y préparant son agrégation de grammaire. Apparemment, il ne put pas s'y présenter en 1932 parce qu'il était sujet français et non citoyen français. Le ministre de l'Education nationale de l'époque, Anatole de Monzie, avait opposé une vigoureuse fin de non-recevoir à la requête du jeune Senghor de devenir citoyen français. Il a fallu tout le poids politique de Blaise Diagne pour que Senghor soit enfin naturalisé par décret du 1er juin 1933 (13). Il put se présenter, à son aise, à la redoutable agrégation de grammaire. Il décrocha l'honorable concours en juin 1935 après deux tentatives malheureuses. Il devint ainsi le premier agrégé de



Blaise Diagne, parrain de L.S Senghor, dans son jardin en 1924.

grammaire de l'Afrique noire francophone.

Mort le 11 mai 1934, Blaise Diagne ne verra jamais son protégé arriver à cette aussi haute distinction à laquelle ils avaient rêvé ensemble bien des soirs. L'année scolaire suivante Senghor fut nommé au lycée Descartes de Tour. C'est dans cet établissement que, comme il se plaisait à le répéter, il enseignait le français aux petits Français de France, malgré son accent barbare.

Il est impossible de clore ce chapitre sans évoquer son plus-que-condisciple de Louis-le-Grand, Georges Pompidou qui contribua à l'introduire à la vie littéraire, culturelle, et peut-être politique de France. Les deux hommes se lièrent d'une solide et sincère amitié qui résista même aux grandes intempéries de la vie politique de chef d'Etat que le destin allait leur offrir mutuellement.

On notera qu'au début de son septennat le président François Mitterrand mit un point d'honneur à ce que Léopold Sédar Senghor entre à l'Académie française. Il rejoignit les immortels en 1983. En 2001, Senghor disparaît dans la plus grande indifférence des autorités françaises. Pour se rattraper, la France organisa cinq ans plus tard l'année Senghor internationale francophone (14).



**L. S. Senghor au Lycée Louis-le-Grand, en 1931, avec au premier plan le Vietnamien Pham Dui Khiem et Georges Pompidou. Henri Queffelec, Paul Guth, Jean Valdeyron, Pierre Longet, Verdier seront également ses condisciples.**

PHOTO DR

## LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE DE LA NÉGRITUDE

# Vers un manifeste de la négritude entre L'Étudiant noir et L'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache

Il fut un temps où l'on ne savait pas qui, de Senghor ou de Césaire, avait inventé le mot « négritude ». Aujourd'hui avec le progrès de la science littéraire, nous savons parfaitement que le mot « négritude » est apparu pour la première fois sous la plume d'Aimé Césaire en 1939 dans son ouvrage poétique *Cahier d'un retour au pays natal*. Les deux jeunes étudiants-poètes ont dû se connaître soit à la cité universitaire bd Jourdan dans le 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris où ils résidaient (à la résidence Deutsch de la Meurthe pour Senghor et à la Maison des provinces de France pour Césaire), soit au quartier Latin où ils étudiaient (à la Sorbonne pour le premier et au lycée Louis-le-Grand pour le second). Avec Léon-Gontran Damas, ils vont former, peu avant la guerre, un trio de jeunes poètes noirs s'inscrivant dans le sillage du mouvement de la fierté nègre inauguré à Paris par René Maran. Le mot heureux de « négritude » va être le symbole de ralliement de leur génération poétique. Le mot « négritude » est donc bien postérieur à la revue *L'Étudiant noir* censée

être parue vers 1934 et dont l'existence n'est nullement avérée (15).

Dans son livre pionnier *Les écrivains noirs de langue française, naissance d'une littérature* (1963), Lilyane Kesteloot, qui est incontestablement la mère des études littéraires négro-africaines en francophonie, écrit n'avoir jamais eu entre les mains la fameuse revue. Plus significatif encore, Damas, qui passe pour être l'un des artisans majeurs de cette revue-manifeste, se joue de l'invisibilité de la dite revue : « On parle beaucoup de la revue *L'Étudiant noir*, mais aucun de ceux qui en parlent aujourd'hui ne l'a vue même pas L [sous entendu Lilyane Kesteloot], qui en parle savamment (16) ».

En réalité, si l'on doit trouver un manifeste à la négritude des années 40, il faut se tourner vers *L'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* publiée en 1948 par Léopold Sédar Senghor et précédée de l'aujourd'hui légendaire, et autrefois indépassable texte en la matière : *Orphée noir* de Jean-Paul Sartre. C'est le premier ouvrage dans les lettres françaises regroupant 16 poètes noirs, s'illustrant dans une écriture nouvelle, véhiculant un imaginaire nègre et malgache et s'inscrivant dans un « racisme anti-raciste » (Jean-Paul Sartre) ou dans une « Sainte colère » (René Maran). Les poètes de l'anthologie-manifeste sont : le Guyanais Léon-Gontran Damas (1912-1978) ; les Martiniquais Gilbert Gratiant (1901-1985), Etienne Léro (1909-1939) et Aimé Césaire (1913-2008) ; les Guadeloupéens Guy Tirolien (1917-1988) et Paul Nigér (1917-1962) ; les Haïtiens Léon Laleau (1892-1979), Jacques Roumain (1907-1944), Jean-Fernand Brière (1909-1992) et René Bélance (1915-2004) ; les Sénégalais Birago Diop (1906-1989), Léopold Sédar Senghor (1906-2001) et David Diop (1927-1960) ; et les Malgaches Jean-Joseph Rabéarivelo (1901-1937), Jacques Rabémananjara (1913-2005) et Flavien Ranaivo (1914-1999). Par la suite, les poètes de l'anthologie-manifeste des années 40 ont été rejoints par les poètes de la négritude de la génération des années 50 que sont : l'Ivoirien Bernard Dadié, le Congolais Martial Sinda (premier poète de l'Afrique-Équatoriale française en 1955), les Maliens Keïta Fodéba et Fily-Dabo Sissoko, les Camerounais Elondé

Epanya Yondo et Francesco Ndistouna, les Dahoméens Viderot Mensah Toussaint et Paulin Joachim, les Sénégalais Lamine Diakhaté et Annette Mbaye D'Erneville (première femme poétesse d'Afrique noire francophone), le Centrafricain Pierre Bamboté, le Congolais de Léopoldville Antoine-Roger Bolamba, le Martiniquais Edouard Glissant, les Haïtiens Roger Dorsinville et René Depestre et le Malgache Régis Rajemisa-Raolison.

Le mouvement littéraire de la négritude n'est donc pas l'affaire d'un trio, comme ont pu nous l'enseigner à tort les premiers chercheurs, même si on doit constater qu'un triumvirat s'est vigoureusement emparé du mouvement en la personne de Césaire (le pape), de Senghor (le théoricien) et de Damas (l'illustrateur « soumis au rythme naturel du tam-tam », comme le qualifie Senghor).

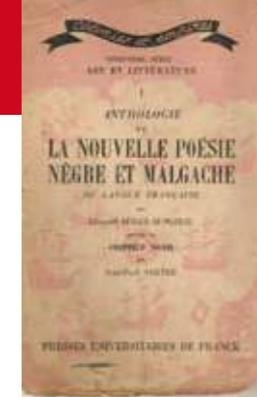
La revue *Présence africaine* fondée en 1947 par le Sénégalais Alioune Diop fut la véritable caisse de résonance de la négritude (19). Alioune Diop fut aussi l'initiateur émérite des grandes messes culturelles européennes de la négritude (le premier Congrès des intellectuels et artistes noirs à Paris à la Sorbonne en 1956 et le deuxième Congrès des intellectuels et artistes noirs, à Rome en 1959) qui allaient déboucher tout naturellement sur la première grande messe en terre africaine, à savoir le premier Festival mondial des arts nègres en 1966 à Dakar. On notera, au passage, que la troisième édition du Festival mondial des arts nègres (FESMAN) fut organisée en décembre 2010 à Dakar par le président Abdoulaye Wade, qui avait, lui-même, pris part à la première grande messe culturelle nègre de 1956, comme en témoigne, incontestablement, la légendaire photo prise lors de l'événement dans la cour d'honneur de la Sorbonne.

Si nous considérons la négritude historique, nous la définissons, tel que nous l'avons fait à maintes reprises, comme étant « la revalorisation culturelle du monde noir dans les lettres françaises et à l'époque coloniale ». La négritude est par conséquent à la fois un mouvement d'affirmation de la personnalité noire (certain dirons de l'« âme noire ») et un mouvement anticolonialiste.

Thierry Sinda  
6780 signes

## Notes

- (1) Anne-Catherine Beye-Senghor organise un circuit culturel et touristique dans la région du Sine Saloum sur les lieux d'enfance du poète Léopold Sédar Senghor. Valéry Giscard d'Estaing, pour préparer son discours de réception à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de Senghor, s'est rendu une semaine au Sénégal, au cours de laquelle il s'est imprégné minutieusement des moindres recoins du « Royaume d'enfance » de Senghor. Mme Beye-Senghor travaille en étroite relation avec la fondation Senghor dirigée par Basile Senghor.
- (2) Au 15<sup>e</sup> siècle, Joal fut un comptoir portugais. Ce village obtint le statut de commune en 1966.
- (3) A ce sujet Léopold Sédar Senghor dit : « Je suis né, d'après l'acte de baptême, le 15 août 1906. Cet acte a été établi trois mois après ma naissance. D'après mon acte de naissance civil, enregistré à Gorée, je suis né le 9 octobre 1906. Mais ce dernier acte a été rédigé en 1908. Ce n'est pas important sauf pour ceux qui croient aux astres », in *Léopold Sédar Senghor, La poésie de l'action, conversation avec Mohamed Aziza*, éditions Stock, Paris, 1980.
- (4) L'actuelle région du Sine Saloum correspondait à l'époque à deux royaumes sœurs distincts : celui du Sine et celui du Saloum. Elle est la principale région arachidière du Sénégal. Elle tient son nom du fleuve Saloum et de l'un de ses affluents le Sine.
- (5) Koumba N'Dofène était le roi du Sine. Tout comme le père de Senghor, avec lequel il était très lié, il était d'origine malinké.
- (6) On notera que Senghor est envoyé à l'école par son père et non par son oncle maternel. C'est pourtant, en principe, à ce dernier auquel revient la charge de l'enfant de sa sœur dans le lignage matrilinéaire.
- (7) Page 48 in *Léopold Sédar Senghor, La poésie de l'action, conversation avec Mohamed Aziza*, Stock, Paris, 1980
- (8) Page 833, Roland Colin in



« Système d'éducation et mutation sociale. Le cas du Sénégal » thèse de doctorat, Université de Paris V, 1977.

(9) Futur lycée Van Vollenhoven, devenu lycée Lamine Gueye lors de la période de ségalisation menée par le président Abdou Diouf.

(10) Page 56 in *Léopold Sédar Senghor, La poésie de l'action, conversation avec Mohamed Aziza*, Stock, Paris, 1980.

(11) L'Exposition coloniale internationale se tint à la porte Dorée et dans le bois de Vincennes du 15 mai au 15 novembre 1931. 12 000 exposants sont répartis sur une superficie de 110 hectares. Le nombre de billets vendus est de 33 489 902 ! Parmi les fervents opposants à l'Exposition coloniale se trouvaient les surréalistes-communistes qui non seulement distribuèrent leur fameux tract *Ne visitez pas l'Exposition coloniale* mais aussi organisèrent au parc des Buttes Chaumont une contre-Exposition coloniale qui aurait totalisé plusieurs milliers d'entrées. Voir aussi l'ouvrage collectif *Zoos humains*, éditions La Découverte, Paris, 2002.

(12) Grâce à Blaise Diagne, qui avait su convaincre et donner de sérieux gages de bonne conduite à l'égard de la France au président du Conseil Georges Clémenceau, l'Américain William E.B. Du Bois pu organiser à Paris, en 1919, le premier Congrès panafricain. Il se tint sous la présidence de Blaise Diagne du 19 au 21 février au Grand Hôtel, bd des Capucines dans le 9<sup>e</sup> arrondissement. 57 délégués y prirent part. Ils venaient des Antilles françaises et britanniques,

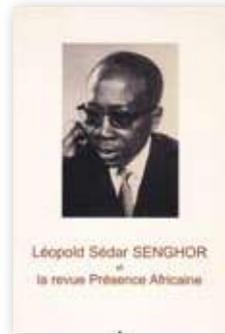
d'Afrique française et britannique, des USA, du Libéria, d'Haïti, de Saint-Domingue, d'Abyssinie, d'Égypte, du Congo belge, de colonies lusophones et hispanophones, et d'Afrique du Sud. Ils adoptèrent des résolutions politiques, économiques et sociales pour améliorer le sort des Noirs dans le monde. Parmi celles-ci : confier la gestion des anciennes colonies allemandes à une institution internationale, abolir le travail forcé, enseignement gratuit et obligatoire pour tous les indigènes, droit des indigènes à participer aux gouvernements pour préparer l'autodétermination, etc. Au même moment se tenait la conférence de la paix entre les Alliés et l'Allemagne vaincue, laquelle allait déboucher sur le traité de Versailles signé le 28 juin 1919. Il entérinait la résolution panafricaine en plaçant sous mandat de la toute nouvelle SDN (Société des nations, ancêtre de l'ONU) les ex-colonies allemandes confiées à la tutelle d'une puissance coloniale.

(13) Blaise Diagne était très sensible à ces problèmes ayant trait à la citoyenneté française. En 1914, lui-même, après avoir remporté haut la main l'élection de député des Quatre Communes à l'Assemblée nationale française, il fit l'objet d'une vigoureuse tentative d'invalidation par François Carpot, le député sortant. Ce dernier était un métis franco-sénégalais qui avait fait de bonnes études en France. Il arguait que Blaise Diagne ne pouvait guère occuper ses nouvelles fonctions parce qu'il était musulman et n'avait pas fait son service national. Les défenseurs de Blaise Diagne arguaient à leur tour que les services que ce dernier avait rendus à la France en tant qu'agent des douanes outre-mer étaient aussi importants voire plus importants que le service national. Ils eurent gain de cause.

(14) Se référer à mon ouvrage à paraître prochainement intitulé *La véritable Histoire de la négritude*.

(15) Cité en page 57 par Jean-Claude Michel dans *Les Écrivains noirs et le surréalisme*, Éditions Naaman, Sherbrooks, Québec, Canada, 1982.

(16) Voir à ce sujet Léopold Sédar Senghor et la revue *Présence africaine* (textes de 1947 à 1979), éditions Présence africaine, Paris, 1996.



Léopold Sédar SENGHOR et la revue *Présence africaine*



Premier Congrès des intellectuels et artistes noirs à Paris - Sorbonne en 1956.

5400 signes

## Travail de mémoire envers les tirailleurs sénégalais

Le travail de mémoire en direction du monde noir est un thème majeur du mouvement littéraire de la négritude. Dans les poèmes « In memoriam » et « Poème liminaire », qui ouvrent respectivement ses deux premiers recueils de poèmes *Chants d'ombre* (1945) et *Hosties noires* (1948), Senghor fait un travail de mémoire vis-à-vis des tirailleurs africains, lesquels, bien qu'ayant combattu pour la grandeur et la liberté de la France, sont non seulement transformés en oubliés de la République mais aussi en « persona ridiculus ». La mission du poète de la négritude est, par conséquent, de chanter leur bravoure afin qu'ils retrouvent leur juste place. Plusieurs poèmes de son recueil *Hosties noires*, dédiés aux tirailleurs sénégalais, ont été écrits pendant la Seconde guerre mondiale où, en dépit de sa nationalité française, Senghor est mobilisé dans un régiment d'infanterie coloniale. Il est fait prisonnier le 20 juin 1940. En juin 2010, l'historien allemand Raffael Scheck, professeur à l'université de Colby (Maine-USA) a découvert, dans les archives nationales françaises, un document dactylographié de 7 pages sur les conditions de détention des soldats issus des colonies faits prisonniers, en France, par les Allemands pendant la Seconde guerre mondiale. Il attribue ce document tapuscrit sans signataire, inconnu et inédit au soldat Senghor.

### EXTRAIT 1

#### Poème Liminaire. À L.-G. Damas

Vous Tirailleurs Sénégalais, mes frères noirs à la main chaude sous la glace et la mort

Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère d'armes, votre frère de sang ?

Je ne laisserai pas la parole aux ministres, et pas aux généraux

Je ne laisserai pas -non !- les louanges de mépris vous enterrer furtivement.

Vous n'êtes pas des pauvres aux poches vides sans honneur

Mais je déchirerai les rires banania sur tous les murs de France.

Car les poètes chantaient les fleurs artificielles des nuits de Montparnasse

Ils chantaient la nonchalance des chalandes sur les canaux de moire et de sîmarre

Ils chantaient le désespoir distingué des poètes tuberculeux

Car les poètes chantaient les rêves des clochards sous l'élégance des ponts blancs

Car les poètes chantaient les héros, et votre rire n'était pas sérieux, votre peau noire pas classique.

Ah ! ne dites pas que je n'aime pas la France-je ne suis pas la France, je le sais-je sais que ce peuple de feu, chaque fois qu'il a libéré ses mains

A écrit la fraternité sur la première page de ses monuments

Qu'il a distribué la faim de l'esprit comme de la liberté

A tous les peuples de la terre conviés solennellement au festin catholique.

Ah ! ne suis-je pas assez divisé ? Et pour quoi cette bombe

Dans le jardin si patiemment gagné sur les épines de la brousse ?

Pourquoi cette bombe sur la maison édifîée pierre à pierre ?

Pardonne-moi, Sira-Badral\*, pardonne étoile du Sud de mon sang

Pardonne à ton petit-neveu s'il a lancé sa lance pour les seize sons du sorong\*.

Notre noblesse nouvelle est non de dominer notre peuple, mais d'être son rythme et son cœur

Non de paître les terres, mais comme le grain de millet de pourrir dans la terre

Non d'être la tête du peuple, mais bien sa bouche et sa trompette.

Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère d'armes, votre frère de sang

Vous Tirailleurs Sénégalais, mes frères noirs à la main chaude, couchés sous la glace et la mort ?

Paris, avril 1940

*\*Sira-Badral : princesse sère de d'origine mandingue qui a fondé au XIV<sup>e</sup> siècle le royaume sère de Kulaar au sud du fleuve Saloum. Ce sont ces mêmes nobles d'origine mandingue qui seraient à l'origine du royaume de Sine.*

*D'après le père du poète leur famille aurait des liens de parenté avec Sira-Badral.*

*\*Sorong : en peul ce mot désigne une variété de kora.*

## Revalorisation de la femme noire

L'image de la femme noire a été dévalorisée par l'esclavage et la colonisation. Par son poème « Femme noire », Senghor revalorise la beauté de la femme noire. Dans les thèmes des poètes

révoltés de la négritude, celle-ci est souvent survalorisée et présentée comme étant plus belle ou plus sensuelle que la femme blanche. Chez Senghor la survalorisation de la femme noire s'inscrit dans la philosophie du « donner et du recevoir » pour construire la Civilisation de l'Universel, seule capable de mettre fin à l'insupportable racisme. Il puise cette théorie à la fois chez le prêtre et philosophe français Pierre Teilhard de Chardin et chez son professeur d'ethnologie Paul Rivet.

### EXTRAIT 2

#### Femme noire

Femme nue, femme noire

Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté !

J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux.

Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi, je te découvre,

Terre promise, du haut d'un haut col calciné

Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle.

Femme nue, femme obscure

Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche

Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses ferventes du Vent d'Est

Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur

Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de L'Aimée.

Femme nue, femme obscure

Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali

Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau

Délices des jeux de l'esprit, les reflets de l'or rouge sur ta peau qui se moire

A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.

Femme nue, femme obscure

Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel

Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines de la vie.

© *Chants d'ombre, Seuil, 1945*

## Hymne à la civilisation africaine

A une époque où l'idée dominante en Europe exprimait le fait que les Africains étaient des « sauvages sans culture et sans histoire », Senghor écrit des hymnes poétiques mettant en relief : la culture africaine, l'histoire et la géographie qui ont bercé son enfance dans la région du Sine Saloum. Cette évocation d'une africanité est en soi un acte de négritude dans la mesure où elle revalorise une culture et une histoire dont l'existence est alors niée. Sa plume de combattant l'amènera même à une survalorisation affirmant la supériorité des enseignements de l'Afrique traditionnelle sur ceux de la culture gréco-latine. Comme nous l'avons vu précédemment, la primauté de la civilisation africaine est apportée « aux festins de la terre » (Martial Sinda) « pour nourrir les racines de la vie » (Senghor).

### EXTRAIT 3

#### Que m'accompagnent kôras et balafong

À René Maran

I  
Au détour du chemin la rivière, bleue par les prés frais de Septembre.

Un paradis que garde des fièvres une enfant aux yeux clairs comme deux épées

Paradis mon enfance africaine, qui gardait l'innocence de l'Europe.

Quels mois alors ? Quelle année ? Je me rappelle sa douceur fuyante au crépuscule

Que mouraient au loin les hommes comme aujourd'hui, que fraîche était, comme un limon, l'ombre des tamariniers.

Reposoirs opposés au bord de la plaine dure salée, de la grande

voie étincelante des Esprits

Enclos méridien du côté des tombes !

Et toi Fontaine de Kam-Dyamé\*, quand à midi je buvais ton eau mystique au creux de mes mains

Entouré de mes compagnons lisses et nus et parés des fleurs de la brousse !

La flûte du pâtre modulait la lenteur des troupeaux

Et quand sur son ombre elle se taisait, résonnait le tam-tam des tanns obsédés

Qui rythmait la théorie en fête des Morts.

Des tirailleurs jetaient leurs chéchias

dans le cercle avec des cris aphones, et dansaient en flammes hautes mes sœurs

Téning-Ndyaré et Tyagoum-Ndyaré, plus claires maintenant que le cuivre d'outre-mer.

### II

Fontaines plus tard, à l'ombre étroite des Muses latines que l'on proclamait mes anges protecteurs

Puits de pierre, Ngas-o-bil ! vous n'apaisâtes pas mes soifs.

Mais après les pistaches grillées et salées, après l'ivresse des Vèpres et de midi

Je me réfugiais vers toi, Fontaine-des-Eléphants à la bonne eau balbutiante

Vers vous, mes Anciens, aux yeux graves qui approfondissent toutes choses.

Et me guidait par épines et signes Verdun oui Verdun, le le chien qui gardait l'innocence de l'Europe.

De tes rires de tes jeux de tes chansons, de tes fables qu'effeuille ma mémoire

Je ne garde que le curé noir dansant Et sautant comme le Psalmiste devant l'Arche de Dieu, comme l'Ancêtre à la tête bien jointe

Au rythme de nos mains :

« Ndyaga-bâss ! Ndyaga-rîti ! »

8900 signes

[...]

© *Chants d'ombre, Seuil, 1945*

## Principales œuvres de Léopold Sédar Senghor

### Recueils de poésies

*Chants d'ombre*, éditions du Seuil, Paris, 1945

*Hosties noires*, éditions du Seuil, Paris, 1948

*Chants pour Naëtt*, éditions Seghers, Paris, 1949

*Ethiopiennes*, éditions du Seuil, Paris, 1956

*Nocturnes*, éditions du Seuil, Paris, 1961

*Œuvre poétique*, éditions du Seuil, Paris, 1972

*Élégies majeures*, éditions du Seuil, Paris, 1979

*Anthologies poétiques*

*Les plus beaux écrits de l'Union française* (en collaboration), collection La Colombe, éditions du Vieux Colombier, Paris, 1947

*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, précédée de *Orphée noir* par Jean-

Paul Sartre, PUF, Paris, 1948

*Livre jeunesse*

*La Belle Histoire de Leuk-le-Lièvre* (en collaboration avec Abdoulaye Sadjji), Hachette, 1953

*Entretien*

*La Poésie de l'action*, conversations avec Mohamad Aziza, Stock, Paris, 1980

*Beau livre*

*Black Ladies*, avec photos Ommer Uwe, éditions Jaguar, Paris, 1986

*Traduction*

*La Rose de la paix et autres poèmes*, traduits de l'anglais par Léopold Sédar Senghor, l'Harmattan, Paris, 2002

*Essais*

« Ce que l'homme noir apporte » in *L'Homme de couleur* (ouvrage collectif) Paris, Plon, 1939

*La Communauté française* (en collaboration avec R. Lemaignen et Prince Sissowath

Youtevong), éditions Alsatia, Paris, 1945

*Pierre Teilhard de Chardin et la politique africaine*, éditions du Seuil, Paris, 1962

*Liberté 1* : Négritude et Humanisme (discours, conférences), éditions du Seuil, Paris, 1964

*Liberté 2* : Nation et Voie africaine du socialisme (discours, conférences), éditions du Seuil, Paris, 1971

*Liberté 3* : Négritude et civilisation de l'universel (discours, conférences) éditions du Seuil, Paris, 1977

*Liberté 4* : Socialisme et Planification (discours, conférences), éditions du Seuil, Paris, 1983

*Liberté 5* : Le Dialogue des cultures (discours, conférences), éditions du Seuil, Paris, 1990

*Ce que je crois : Négritude, francité, et civilisation de l'universel*, éditions Grasset, Paris, 1988. Etc. 1900 signes

# ...Liss Kihindou

## Le métissage dans la littérature africaine

Comment se manifeste le métissage dans la littérature africaine ? C'est la question à laquelle tente de répondre Liss Kihindou dans son dernier livre intitulé *L'expression du métissage dans la littérature africaine*. 215 signes

Trois romans sont au cœur de cette étude menée suivant une triple approche culturelle, ethnologique et linguistique : *L'aventure ambiguë* de Cheik Hamidou Kane, *Le Lys et le flamboyant* d'Henri Lopes et *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma. Chacune de ces œuvres, nous dit l'auteur « est représentative d'un type de métissage ».

**Pourquoi avoir choisi le thème du métissage comme sujet d'étude ? Quels objectifs cherchez-vous à atteindre ?**

C'est un sujet qui m'interpelle à plus d'un titre, et je pense que c'est le cas pour nous tous. J'ai même envie de dire qu'il apparaît comme un carrefour auquel chacun de nous arrive, qu'il le veuille ou non. Aujourd'hui plus que jamais, nous sommes en présence constante d'autres peuples, d'autres cultures, d'autres mœurs. Que l'on soit grand voyageur ou pas, les médias, la littérature, nous placent à tout instant en face de la différence. Que faire alors ? Fermer rapidement cette fenêtre qui nous ouvre d'autres horizons, au risque d'étouffer à l'intérieur ? La laisser grande ouverte, au risque de se laisser entraîner par les vents au dehors ? Le risque est partout.



L'Harmattan, avril 2011.

**Peut-on parler du métissage comme d'un thème omniprésent dans la littérature africaine comme le sont les thèmes de la colonisation ou de l'indépendance par exemple ?**

Les thèmes de la colonisation, de l'indépendance sont appelés à prendre plus ou moins d'importance, selon les enjeux politiques du moment, tandis que le métissage est et demeurera un sujet majeur, il est à la source même de la littérature africaine qui dit l'Afrique, mais dans la langue du colon. C'est un mariage forcé qui n'est pas prêt à être dissous !

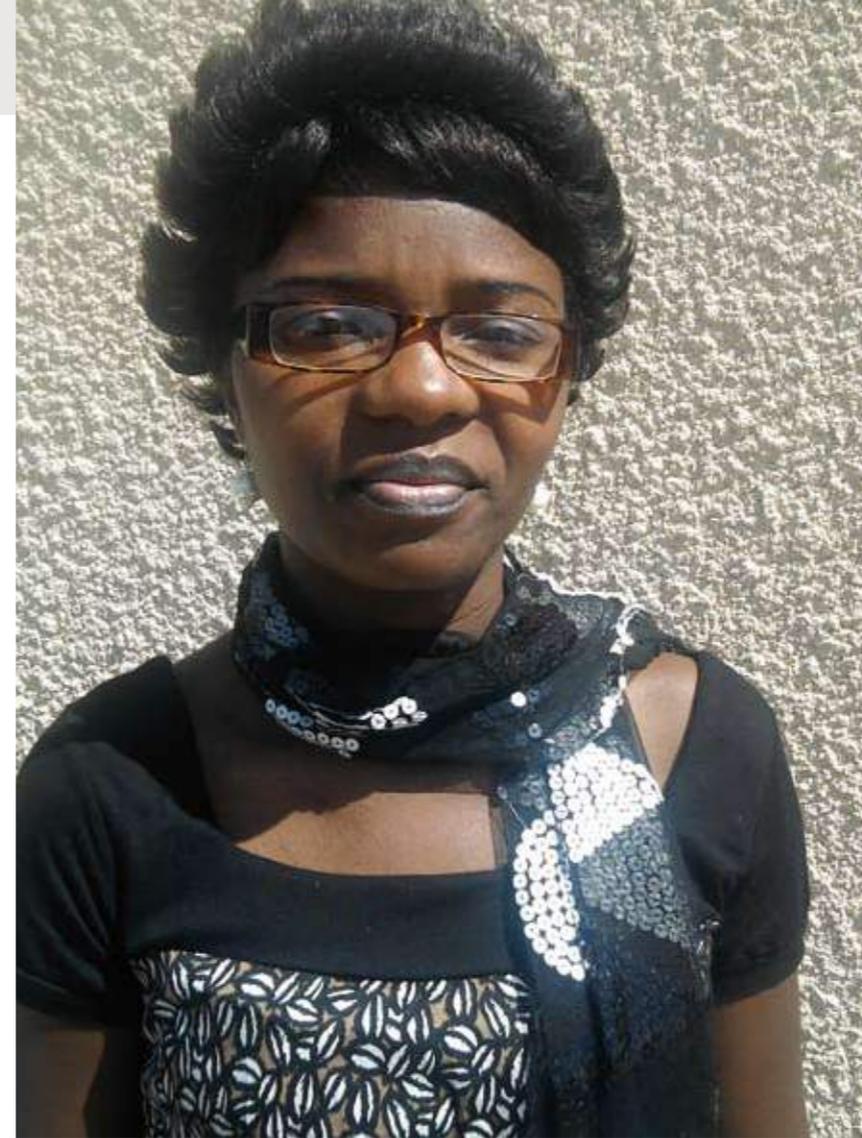
**Que peut-on retenir de votre étude ? Comment se manifeste**

**finalement le métissage dans la littérature africaine ?**

Il est présent à tous les niveaux déjà dans la langue d'écriture, ainsi que je viens de le dire, car le français que l'on trouve dans les textes francophones d'Afrique noire n'est pas celui de Molière, de Voltaire ou de Balzac. Il est tout empreint de culture africaine, de tournures typiques aux langues d'Afrique dont il intégrera même des expressions. Le métissage considéré du point de vue ethnologique apparaît également. Difficile d'énumérer les romans qui se sont intéressés au mariage mixte par exemple, aux enfants qui en sont issus. Mais ceux-ci ne sont pas les seuls à pouvoir être appelés métis, nous sommes tous des métis culturels ; notre identité s'est nourrie des civilisations au contact desquelles nous nous sommes trouvés.

**Pourquoi un choix d'auteurs aussi limité ?**

Je ne fais que proposer un début de réflexion sur le métissage dans la littérature, sujet qui peut être aussi étendu qu'il y a d'œuvres dans cette littérature. Les quelques romans dont je parle ne représentent qu'une infime partie des œuvres dont l'étude aurait pu être intéressante. D'autres romans paraissent au fil des ans qui interpellent également. Je viens



Née au Congo en 1976, Liss Kihindou est une passionnée de littérature. Elle est l'auteure de nouvelles, dont le recueil *Détonations et Folie chez L'Harmattan* (2007). Elle publie régulièrement des articles dans la presse.

222 signes

**Quel est, selon vous, l'avenir du métissage en Afrique ?**

Je pense que le métissage dépasse le cadre de l'Afrique. Le monde entier est tourné vers le métissage, ce n'est pas pour autant qu'on ne pourra plus parler de culture française, congolaise, américaine, italienne, gabonaise, sénégalaise ou autre ! Chacun puisera ici et là, selon ses besoins, selon ses désirs, selon l'identité qu'il veut se forger, l'image qu'il veut donner de lui.

**Considérez-vous comme Léopold Sédar Senghor que l'avenir de l'humanité se trouve dans le métissage culturel ?**

Je pense aussi, en effet, que le métissage est l'avenir du monde. Senghor, comme bien d'autres auteurs, considèrent le métissage culturel comme un point positif. Géraldine Kaye par exemple, dont je cite le roman, *Café au lait*, dans mon étude, ne dit pas autre chose. On y lit que « le métissage, c'est l'avenir. Le métissage, c'est magnifique, c'est une dynamique créatrice. Le mélange donne quelque chose de neuf ». Etre un métis culturel, ce n'est pas renier ses origines, c'est reconnaître qu'il y a chez les autres des choses qui peuvent être utiles pour notre construction personnelle, c'est s'ouvrir au monde, ouvrir une fenêtre sur l'extérieur afin de mieux connaître et goûter ce qui se trouve chez soi.

Propos recueillis par Marc Talansi

par exemple de lire le dernier roman d'Eugène Ebodé, *Madame L'Afrique*, qui raconte la séparation d'un couple mixte. Le récit est fait par le fils aîné du couple, un métis donc qui, à un moment donné, fait le lien avec les autres couples, avec les autres humains, pour montrer la présence du métissage chez les non métis également.

Je ne prétends donc pas à l'exhaustivité, je veux surtout rendre hommage aux auteurs qui ont fortifié mon goût pour la littérature africaine. Cheikh Hamidou Kane, Henri Lopes et Ahmadou Kourouma sont des auteurs que j'ai lus très tôt et que je relis toujours avec autant de plaisir.

**Pourquoi, chez un auteur comme Henri Lopès qui lui-même est un métis, cette question du métissage est-elle si obsédante ? Est-elle liée à une souffrance ?**

Les hommes se sont souvent montrés durs et même féroces face à la différence. Il vaut mieux appartenir à un camp ou à un autre. Mais lorsqu'on est un produit des deux, on ne peut se diviser en deux, à moins de mettre en péril sa vie. Les métis ont souvent l'impression de ne pas avoir de place, étant souvent rejetés par les uns aussi bien que par les autres, ils se demandent constamment où se mettre, où est leur chez eux. Henri Lopes l'explique très bien dans ses romans.

# Nétonon Noël Djékéry, le griot qui voulait écrire...

Dans son dernier ouvrage, *Mosso*, l'auteur tchadien Nétonon Noël Ndjékéry dénonce à la fois l'impunité qui gangrène la société tchadienne et le statut de la femme africaine, trop souvent victime d'un destin qu'on a tracé pour elle. Portrait d'un inlassable combattant pour un monde meilleur. 290 signes



PHOTO CARLOS GONZALES

Nétonon Noël Ndjékéry est né en 1956 au Tchad. Il y a exercé le métier de professeur de mathématiques avant de s'installer en Suisse où il travaille comme informaticien. 173 signes

**BIBLIOGRAPHIE**

- *La Descente aux Enfers, nouvelles (ouvrage collectif), Hatier, 1984*
- *Sang de Kola, roman, L'Harmattan, 1999*
- *Chroniques tchadiennes, roman, Infolio, 2008*
- *Goudangou ou les vicissitudes du pouvoir, théâtre, Éditions Sao, 2011.*
- *Mosso, roman, Infolio, 2011*

271 signes

« J'ai toujours aimé lire. Enfant, je me réfugiais dans les livres, pour fuir un environnement familial difficile. Et puis, très tôt, je me suis aperçu que le monde qui m'entourait, ce monde d'oralité ancestrale propre à la société subsaharienne, était condamné, voué à disparaître face à la montée en puissance des moyens modernes de communication. Écrire est donc devenu un besoin, presque une urgence, dans cette société où les griots qui vivaient hier de la parole se sont soudain trouvés réduits à la mendicité... »

Depuis Lausanne, en Suisse, où sa vie s'est construite entre un métier d'informaticien pour lequel il n'était pas programmé et cette passion de l'écriture qui le taraude depuis l'enfance, Nétonon Noël Ndjékéry porte sur son Tchad natal un regard sans complaisance. Mais toujours empreint de compassion. Après *Chroniques tchadiennes*, histoire d'un amour sans avenir dans une société déchirée par la haine et la violence, *Mosso*, son dernier ouvrage, parle surtout de l'impunité qui gangrène son pays.

**Une femme puissante...**

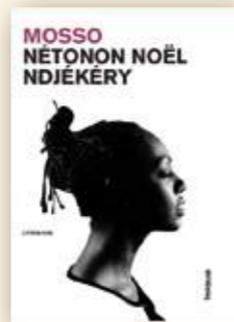
Le personnage central est une femme, Dendo, dont le mari a été assassiné, sous ses yeux, par deux « enturbannés » dont elle ne sait rien. En refusant la « *diya* », compensation financière qu'une tradition du droit coutumier lui octroierait pour se taire et oublier ce drame, la jeune veuve brise le carcan qui l'enserme et fait un premier pas, sans retour possible, pour s'affranchir de la tutelle de son clan. « *Dendo veut savoir pourquoi et par qui son mari a été tué. Mais, pour mener cette quête onéreuse, elle va devoir se prostituer et s'adonner à la*

*contrebande avec l'Europe. Après un passage en France où un article de presse lui permet de lever un coin de voile sur le meurtre de son mari, elle finira, en pleine Helvétie, par être livrée elle-même à une pratique qu'elle croyait reléguée dans les livres d'histoire... »*

Abordant, avec un réalisme teinté d'humour, le statut de la femme africaine, Nétonon Noël Ndjékéry jette donc aussi, avec *Mosso*, un pont singulier entre sa patrie d'origine et son pays d'adoption. Né à Moundou, capitale économique du Tchad, l'auteur y suit des études supérieures en mathématiques, suivies d'une spécialisation en informatique. « *Je n'ai pas choisi la filière scientifique. J'avais - j'ai toujours - une passion pour l'Histoire. Mais dès lors qu'on réussissait un tant soit peu sa scolarité, l'époque voulait qu'on devienne ingénieur, pour "construire l'Afrique"... Je me suis plié à cette exigence familiale et sociale. Tout en gardant ancrés en moi le désir et la certitude d'écrire un jour.* »

**Tchad, ou l'impossible guérison**

En littérature, le désir - tenace - et la maturation - capricieuse - font souvent bon ménage... S'il s'installe en Suisse dès 1982, dix-sept années seront nécessaires pour que paraisse un premier livre, *Sang de kola* (1999), qu'il consacre, déjà, à son pays natal et à l'impossible guérison d'une société marquée par les traumatismes de la guerre civile et de l'influence étrangère. « *C'est vrai que je ne réside plus en Afrique depuis longtemps, je ne vis plus le quotidien au coude à coude avec les miens. Pour autant, je ne me suis jamais senti disqualifié, du fait de mon éloignement, pour parler de mon continent d'origine. Au contraire, la distance a cet effet de mi-*



Infolio, 2011, 368 pages.

*roir grossissant qui permet d'appréhender ce qui se passe là-bas dans toutes ses nuances et toute son acuité. Si vous êtes dans une fresque, vous pouvez difficilement percevoir et apprécier le coup de pinceau du peintre. Mais si vous vous tenez hors du cadre, toutes les subtilités du tableau s'offrent à votre curiosité... »* Une curiosité qui ne s'exonère pas, néanmoins, d'un sens profond de l'engagement : « *Ce n'est pas pour rien qu'on dit qu'on "signe" un livre. Une signature, ça a pour fonction essentielle d'engager. Contre quoi ? Pour quoi ? C'est un autre débat... Mais, oui, j'ai le sentiment de construire une œuvre engagée.* »

Attentif au devenir de son pays et, plus largement, du continent africain, Nétonon Noël Djékéry suit avec inquiétude les événements qui secouent la Lybie, dont le régime a longtemps pesé sur la situation politique tchadienne : « *Après quarante-deux ans de pouvoir transformé en dictature aussi féroce que fantasque, il est grand temps que Khadafi passe la main... ! Mais quelle sera l'attitude de ses tombeurs vis-à-vis du Tchad ? Et quelles seront les conséquences de cette chute sur le conflit du Darfour ou sur les visées hégémoniques d'Al-Qaeda au Maghreb islamique qui se tient en embuscade, non seulement en Lybie mais aussi dans les pays limitrophes... ? »*

La douceur des rives du lac Léman, qui a permis l'éclosion d'un talent qui n'a pas dit son dernier mot, a donc su protéger aussi les racines d'un inlassable apôtre de la paix et de la réconciliation, griot dont la parole passe par l'écriture : « *L'exil est une île dont l'un des cactus les plus communs s'appelle remord. Il m'arrive alors, certains soirs, de me sentir coupable d'avoir déserté ce Tchad qui aurait dû être le front naturel de mon combat pour un monde meilleur. Heureusement qu'écrire se révèle être un puissant antidote au mal du pays... »*

5136 signes

N. Lejeune

Extrait de *Mosso*

**D**endo, une adolescente tchadienne, voit son mari, Seydou, se faire jeter sous un camion lancé à toute vitesse par deux individus enturbannés qui réussissent ensuite à disparaître dans les méandres de Ndjamena. Le choc est tel qu'elle fait sur-le-champ une fausse couche. Tenaillée par ce double deuil, elle refuse la *diya*\*, le prix du sang, que la police et sa propre famille l'exhortent à accepter pour solde de tout compte. Cependant, elle n'a hérité de Seydou que deux choses : un goût marqué pour la lecture et le désir tenace de découvrir par qui et pourquoi elle a été faite veuve si jeune. Pour arriver à ses fins, elle se prostitue. Dans le passage suivant, se dévoile la stratégie qu'elle entend suivre pour accéder à la vérité ...

Des livres en veux-tu en voilà ! Du gombo à gogo ! Dendo avait maintenant de quoi calmer ses plus redoutables faims. Elle aurait donc eu tout loisir de se réjouir si la satisfaction de ces besoins n'avait aussitôt ravivé en elle une brûlure que la poussière des jours s'efforçait péniblement de recouvrir : pourquoi avait-on exécuté son mari ?

A cette question aussi, l'afflux d'argent dont elle bénéficiait augmentait les chances de trouver un jour réponse. En effet, elle utilisait une part significative de ses revenus, non pour gagner la police à sa cause ou s'attacher les services d'un détective privé, mais pour poursuivre elle-même l'enquête en achetant la bonne grâce de quelques confesseurs d'occasion. Quel intérêt précis avait-elle à recruter dans cette corporation qui gravite autour de la mort ou, à tout le moins, du désespoir ?

Les confesseurs d'occasion sont tous ceux qui, sans avoir été dûment agréés pour ce sacrement, aident les âmes tourmentées à se soulager de leur peine en l'ex-

\* Dans son sens courant, ce qu'on est tenu d'offrir en réparation d'une faute ou d'un crime. C'est plus généralement une pratique empruntée au droit musulman et dont les modalités d'application changent au gré des circonstances, des lieux et des oulémas.

>>> 1736 signes

>>> primant. Ils existent peu ou prou dans toutes les communautés humaines. Mais ils jouent un rôle important en Afrique, terre où la frontière entre la vie et la mort est plus brouillée que nulle part ailleurs, terre où les rubriques nécrologiques battent tous les jours des records de longueur. Le continent noir n'est-il pas la plantation de canne à sucre préférée de la Grande Faucheuse ? En tout cas, elle y moissonne à plein temps, samedis, dimanches et jours fériés inclus. Aussi y croise-t-on autant de vivants-morts que de morts-vivants. Et on peut soi-même basculer soudain d'un groupe à l'autre sans même s'en apercevoir. C'est pourquoi on doit, à chaque instant, se tenir prêt à rejoindre le Pays des Ancêtres. Comme il faut marcher longtemps pour atteindre cette oasis ultime, il vaut mieux voyager léger quand le rappel fatidique tombe. D'où la nécessité constante d'apurer ses comptes et de se décharger de ses fautes en les confiant à autrui. Alors on déleste son cœur de ce qu'on peut, tant qu'on peut, où on peut et avec qui on peut. C'est ce souci permanent d'extérioriser ses propres démons qui explique pourquoi on dénombre, de Berbera à Berberati, et de Farafenni à Farafangana, autant de langues promptes à se délier que d'oreilles disposées à écouter. A y regarder de près, les souks, les restaurants, les stades, les bars ou les taxis-brousse ne sont que des confessionnaires déguisés où œuvrent des thérapeutes de la parole aux talents insoupçonnés.

Dans toute confrérie, il y a une élite. Et s'agissant des confesseurs d'occasion, l'aristocratie se subdivise en deux. Il y a d'abord les séraphins qui assistent leurs semblables aux moments critiques : matons, ambulanciers, médecins, fossoyeurs et pleureuses professionnelles. Il y a ensuite tous ces mercenaires de Dieu qui se font volontiers garde-malades pour gagner de nouveaux disciples ou, accessoirement, capter une part de l'héritage des moribonds : marabouts, prophètes et médiums. Qu'ils soient de la première ou de la seconde classe, tous suppléent souvent la pénurie chronique de révérends et assument la tâche de recueillir du mourant la quintessence de ses fautes comme de ses dernières volontés. Sauf à penser que la vérité ne se livre ni dans l'alcool ni au creux d'un oreiller, les serveuses de bar ou de boîte de nuit, les vendeuses de bière de mil et les prostituées mériteraient, elles aussi, d'être rattachées à cette caste supérieure. En dehors de ce gratin-là, pullule le tout-venant des directeurs de conscience : chauffeurs de

taxi, coiffeurs, colporteurs, épiciers, pour ne citer que ceux-là.

Les pleureuses professionnelles sont en général des vieilles filles ou des veuves qui vivent de leurs larmes comme les courtisanes de leurs charmes. Elles transhument d'une place mortuaire à l'autre, assurées de s'y goberger des cabris sacrifiés à l'occasion de chaque deuil. Elles savent mieux que quiconque moduler leurs mélodées et distiller leurs pleurs selon la fortune du clan affligé. Comme elles font le siège des hôpitaux, des mouiroirs ou même des morgues, elles sont toujours aux premières loges quand le malheur frappe et sont d'ordinaire très instruites des bienfaits autant que des méfaits d'une personne décédée.

Au cours d'une veillée funèbre tenue au quartier Paris-Congo, elles avaient ajouté leur grain à moudre à la sempiternelle question de savoir si toute vérité est bonne à dire. Alors que la famille explorée, divisée par la teneur du testament écrit laissé par le cher disparu, se chamaillait encore sur l'opportunité de la rendre publique avant la mise en terre conformément au souhait du signataire, les pleureuses, mises au parfum, on ne sait trop comment, dévoilèrent les points controversés de ces dernières volontés. Elles révélèrent d'abord que, n'en déplaise à l'acte officiel de décès, ce n'était pas la fièvre typhoïde qui avait tué cette fois-ci, mais bel et bien la maladie-là\*. Ensuite, elles citèrent nommément toutes les bégueules de sept à soixante-dix-sept ans qui avaient succombé à l'appétit sexuel ravageur du mort et que celui-ci implorait noir sur blanc d'aller effectuer un contrôle médical toute affaire cessante. Or, dans cette liste méticuleuse, nièces, filleules ou belles-sœurs du défunt côtoyaient filles ou épouses de ses proches. Incestes et adultères s'égrenèrent en un interminable chapelet de la honte.

Sur-le-champ, des répudiations et des malédictions furent proférées. Des gifles claquèrent. Des coups de poing ou de tête explosèrent leur cible. Le sang se mit à gicler de partout. Le rassemblement sombra dans le chaos, et il fallut enlever d'urgence la dépouille pour qu'elle ne soit pas profanée.

Donc Dendo comptait sur les confesseurs d'occasion

\* Maladie souvent honteuse, toujours mortelle, qui cristallise les peurs du moment. Qu'il s'agisse de la syphilis, du sida ou d'une autre peste de même virulence, on évite de l'appeler par son nom de peur de l'attirer sur soi.

pour dénouer cette énigme qui lui avait déjà dévoré tant de nuits et qui continuait encore de se repaître de son sommeil : pourquoi avait-on exécuté son mari ?

Comme elle avait peu de moyens, elle avait choisi d'entrer uniquement dans les bonnes grâces de l'élément le plus expérimenté de chacun des trois domaines d'activité suivants : prison, hôpital et morgue. Une fois qu'elle avait identifié la personne à conquérir, elle revêtait ses habits de deuil et se munissait d'une corbeille de noix de kola ainsi que d'une enveloppe garnie de liasse de billets fleurant encore bon l'imprimerie. Elle allait la voir à domicile et lui parlait en ces termes :

– Tout le monde me dit que vous êtes quelqu'un de bien, que vous ne sauriez rester sourd à la douleur d'autrui. C'est pourquoi je me permets de venir vous déranger. Mon mari ne se mêlait pas de politique. Il n'était pas cavaleur pour un sou. Mais il a été poussé sous un camion par deux types enturbannés qui ont disparu dans la nature. Et j'ai perdu le bébé de cinq mois que je portais. Depuis, j'ai peur de m'endormir parce que, dès que je ferme l'œil, l'esprit de mon époux revient me réclamer le nom de ses assassins. Il ne trouve pas le repos, moi non plus. Je n'aspire ni à la vengeance ni à une quelconque diya. Tout ce que je désire, c'est juste arriver à savoir pourquoi et par qui ce meurtre a été commis. Sans cela, je ne ferai jamais mon deuil. Alors, si vous avez connaissance d'une information de nature à m'éclairer sur cette affaire, je vous supplie de me la communiquer au nom du Ciel et de tous mes morts.

Chaque fois que ces paroles avaient été prononcées, la personne qui les avait reçues s'était laissé ému.

D'abord, Djamilia Mendjipi. Cette infirmière à la quarantaine alerte était spécialisée dans l'accompagnement des fins de vie à l'hôpital général de référence. Par un curieux effet de contraste, elle avait tiré de sa longue fréquentation des moribonds une joie de vivre dont l'expression la plus éloquente demeurait ce sourire vaporeux qui flottait en permanence sur son visage. Comme elle venait elle-même d'enterrer son mari, le double deuil que portait Dendo avait immédiatement trouvé un vibrant écho en elle.

Ensuite, Jacob Kamnon. A trente mois d'une retraite qu'il appelait de ses prières pour pouvoir se consacrer enfin aux seules louanges du Seigneur, le doyen des gardiens de la Prison Centrale ne croyait plus dans

le système qu'il continuait de servir par pur esprit du devoir. Pour aider les prisonniers à retrouver le droit chemin, il préférait leur enseigner les évangiles plutôt que les dresser à la matraque. Ce choix qu'il appliquait avec beaucoup d'enthousiasme lui valait les ricanelements incessants de ses confrères, ce qui le meurtrissait profondément. Cependant, de même que les coups de marteau enfoncent le clou dans la profondeur du bois, de même les sarcasmes l'enfonçaient, lui, dans la rigueur de sa foi.

Du reste, après avoir écouté Dendo, il était tombé à genoux et s'était mis à marmonner un sombre psaume. Puis, son oraison achevée, il avait considéré la jeune femme d'un œil sévère et l'avait sèchement prié de ne plus remettre les pieds chez lui. Devant son air à la fois ahuri et contrit, il avait grogné en guise d'excuse un laconique « Trop risqué ! ». Puis, d'un ton moins revêché, il lui avait glissé, l'œil espiègle, qu'il ne ratait jamais le culte dominical de l'Eglise Baptiste de Paris-Congo.

Enfin, Halima Roudjal. Elle était la reine incontestée des pleureuses. Elle avait le sanglot contagieux, et ses lamentations auraient déjà arraché des larmes à certains cadavres qu'elle était en train de pleurer. Elle était aussi experte dans les toilettes mortuaires. Et cette forte proximité qu'elle cultivait avec les défunts lui valait crainte et considération. Une fois que Dendo eut exposé les raisons de sa venue, Halima lui avait simplement avoué qu'avec l'âge, les seuls aléas de l'existence qui lui brisaient encore le cœur n'étaient plus les fins de vie, mais les espoirs avortés comme les fausses couches.

Malgré leur bonne volonté, Djamilia, Jacob et Halima n'avaient eu, sur le moment, que leur empathie à offrir à Dendo. Car tous avaient, l'un après l'autre, soutenu qu'ils ne savaient des circonstances du décès de Seydou que ce que la rumeur avait colporté. Rien de moins, rien de plus. Ils avaient toutefois promis de tendre l'oreille et de la tenir informée s'il y avait du nouveau.

Ensuite, comme s'ils s'étaient passé la consigne, ils avaient poliment mais fermement décliné les présents qu'elle avait tenu à leur offrir. Touchée par tant d'abnégation, elle avait quitté chacun d'eux sur le ferme engagement de le recontacter.

Dendo avait semé dans des terres qu'elle jugeait prometteuses. Quand allait survenir la récolte ? Elle

>>> n'aurait su le dire. Il fallait déjà laisser les graines germer, les tiges s'élançant vers le ciel et les feuilles se déployer sous le soleil. Le temps des fleurs, puis la saison des fruits finiraient bien par arriver à condition de veiller à assurer aux plantes un arrosage régulier.

Et c'est le rite auquel elle s'adonnait de loin en loin en allant rendre grâce à l'un ou l'autre des trois baobabs qui, à leur insu, veillaient ensemble les promesses de son verger.

\* \*  
\*

Ce ne fut que quatre ans après que le verger se mit à bourgeonner. Halima Roudjal réussit alors à établir que six autres habitants de la ville avaient été exécutés selon la même équation funeste : deux types enturbannés, un passant projeté en pleine chaussée, un véhicule lancé à toute allure et, au bout du méli-mélo, un cadavre démantibulé. De cette demi-douzaine de meurtres, seulement deux étaient susceptibles d'avoir un mobile intelligible : la première des victimes dans l'ordre chronologique était un tueur militant de l'opposition légale ; la sixième, un minable tâcheron de la pègre locale. Mais entre ces détenteurs de casiers judiciaires entachés, on ne dénombrerait que de bons contribuables, de bons papas, de bons maris, de bons croyants et de bons électeurs.

Face à ces homicides liés par un seul et même mode opératoire, Dendo releva deux évidences. D'une part, ce serait faire insulte à l'intelligence que d'évoquer des bavures en chaîne de la Sécurité d'Etat. D'autre part, au vu du pedigree des suppliciés, ce serait tout aussi offensant d'inscrire leurs noms sur le dos de la redoutable officine qui n'en avait nullement besoin pour continuer à peser sur les consciences. Par défaut, elle se remit à envisager la thèse d'assassinats d'inspiration fétichiste, voire maraboutique. Mais cette hypothèse aussi fit vite long feu, car un sacrifice rituel suppose toujours un prélèvement d'organe, de sang, de salive ou de sécrétions moins nobles. Ce butin est nécessaire à l'occultiste à la fois comme garant du respect des directives qu'il a données, comme offrandes pour les esprits tutélaires dont il faut s'attacher les faveurs et, enfin, comme ingrédient de base dans la confection d'élixirs, de remèdes ou de talismans qui motivent la mise à

mort elle-même. Or, sur les six cadavres concernés aucune ponction n'avait été effectuée. Les sicaires avaient frappé, puis s'étaient aussitôt évanouis dans les dédales de la ville sans demander leur reste.

Cette troublante analogie mise au jour, de nombreux mois s'écoulèrent sans verser au dossier le moindre fait nouveau. Puis, un vendredi matin, Moulay Fadal, un marmiton de l'hôtel des Flamants Roses fut à son tour catapulté sous un bulldozer par deux gaillards enturbannés qui s'étaient ensuite envolés. Là non plus le motif des tueurs ne crevait pas les yeux. Leur victime était unanimement considérée comme un citoyen bien sous tous rapports, et son cadavre ne portait aucune trace d'amputation.

Trois jours plus tard, Djamilia, l'infirmière, rapporta à Dendo les propos tenus la veille par un individu en phase terminale. Non, gare à la méprise ! Celui-là n'avait pas été jeté sous les roues d'un véhicule. Il avait été découvert agonisant dans une gargote à kebab du marché de mil. Le plus ébouriffant, c'était qu'il y soit arrivé non seulement déguisé en femme, mais, à plus forte raison, enseveli sous une burqa ! De son débarquement aux urgences de l'hôpital jusqu'à son dernier souffle, le malheureux n'avait cessé de donner voix à la même obsession :

– Ce couple, c'est le diable en deux personnes... Il frappe, puis court se terrer là-même où personne n'aurait idée d'aller le chercher. C'est pour ça qu'il tourne tout le monde en bourrique... Ce couple, c'est le diable en deux personnes...

Et quand on lui avait demandé de qui il parlait, il n'avait offert pour toute réponse que le roulement de ses yeux terrorisés.

Dendo, que toute allusion au chiffre deux renvoyait maintenant à l'assassinat de son mari, fut immédiatement intriguée par cette histoire. Un couple, une frappe et un refuge improbable ? De qui et de quoi pouvait-il bien s'agir ? Il allait de soi que la clé de l'énigme était à rechercher dans l'existence drôlement écourtée de celui qui l'avait formulée.

Appelée à la rescousse, la reine des pleureuses courut prendre en marche le cortège funèbre de l'amateur de kebab. Les circonstances aidant, elle sympathisa vite avec Tabitha, la veuve du défunt, que la douleur avait opportunément affligée d'une sorte de diarrhée verbale. A la moindre sollicitation, elle s'épanchait sur son bien-aimé dans une volonté désespérée de le faire revivre à travers une avalanche d'évocations... ◆

4600 signes

## De violence et d'effroi

Les cinq récits de *L'Iguifou*, nouvelles rwandaises, sont à vous déchirer le cœur, à vous retourner les boyaux ! C'est avec beaucoup de respect et d'émotion qu'on lit Scholastique Mukasonga. Pour la belle envolée lyrique de ses textes, mais aussi et surtout pour la force incroyable avec laquelle elle restitue les affres de cette guerre absurde au Rwanda et plus tard au Burundi. Guerre basée à la fois sur les faciès des individus, leur origine sociale ou encore sur la manière de préserver ou non les traditions ancestrales. Que de ravages causés lors de ce génocide ! L'effroi accompagne chaque ligne, chaque page de ces récits de vies et de morts.

La première nouvelle décrit *L'Iguifou*, autrement dit « la faim » en langue rwandaise. Cet *Iguifou* est une horreur, au point que la mort en devient belle tant la faim est insupportable, affreuse, cruelle. « *L'Iguifou m'a vite réveillée, il avait fait dans mon ventre un trou vertigineux* », explique Colomba, jeune fille tutsi, jetée avec sa famille sur

### RÉCIT

« cette terre stérile de Bugesera », après qu'on eut tué toutes leurs vaches, vraie richesse au Rwanda. Ici, l'auteure personnifie cette faim, lui donne un visage mi-humain, mi animal : « *L'Iguifou ne cessait de geindre et de déchirer mon ventre de toutes ses griffes.* »

Deuxième nouvelle, *La Gloire de la vache*, rend hommage à la tradition. Celle-ci devant être respectée en tout temps, même en temps de guerre : « *Rukorera avait gagné l'estime de tous. C'était un vrai Tutsi. Il pensait d'abord à ses vaches* », raconte Karekezi, ce jeune écolier, considéré comme le petit berger du troupeau de son père.

« *A Nyamanta, l'ombre des Tutsi déplacés (...)* celle qui ne les abandonnait jamais (...) c'était la peur. » Sur un ton ironique, Scholastique Mukasonga nous fait ressentir cette peur qui fait vraiment froid dans le dos dans la troisième nouvelle intitulée *La Peur*. « *Chaque homme a son ange gardien qui veille sur lui, nous, notre ange gardien, c'est la peur* », relève-t-elle. « *Et nous courions, nous courions, comme pour aller plus vite que la peur.* »

Puis vient le récit du destin tragique d'Hélène qui, dans *Le Malheur d'être*



PHOTO C. HÉLIE, GALLIMARD.

**Scholastique Mukasonga** a reçu le prix Renaissance de la nouvelle pour *L'Iguifou*. Le jury franco-belge a décerné ce prix à l'unanimité. L'auteure vit actuellement en France. En 1994, son père, sa mère et 37 membres de sa famille ont été massacrés au Rwanda. Dans *Yryenzi ou les Cafards*, publié en 2006, elle déclarait déjà : « *Je suis la mémoire. Je n'ai pas le droit de faiblir. On est resté debout. On a eu cette force. On doit faire revivre les disparus.* »

458 signes

belle, la quatrième nouvelle, nous apprend qu'il n'est pas bon d'être à la fois belle et tutsi au Rwanda. De Kigali à Bujumbura, on suivra la descente aux Enfers de « *la plus belle de toutes, dont la beauté fut la malédiction et le tourment de sa propre vie* », se souvient Asumpta, son amie d'école.

Après la mort, le deuil. Après les milliers de morts de ce génocide, peut-on en faire le deuil ? C'est à cette problématique que nous invitent les dernières pages du livre. Dès le premier paragraphe de cette dernière nouvelle appelée *Le Deuil*, la question est posée. « *... Trop grave pour l'Afrique.*

*Oui, il y avait des massacres, comme il y en avait toujours en Afrique. (...) Des haines tribales, ataviques, primitives.* »

Pourront-ils un jour faire la paix avec leurs morts, qu'ils n'ont jamais pu enterrer, tous ces rescapés des génocides rwandais, burundais, ou d'ailleurs dans le monde ? « *La mort des nôtres, et nous n'y pouvons rien, nous a nourris, non pas de rancœur, non pas de haine, mais d'une énergie que rien ne pourra briser* », conclut l'auteure. Ses morts sont désormais en elle. Pour toujours.

3256 signes

Dominique Mobioh Ezou



Continents noirs, Gallimard, 2010, 128 pages.

## Les formes du racisme ordinaire

**R**acisme : mode d'emploi de Rokhaya Diallo est un titre qui laisse perplexe. Se pose la question de savoir si l'intention de ce livre est de nous apprendre à devenir raciste ou s'il sert véritablement à déconstruire cette idéologie qui est devenue une gangrène pour le « vivre ensemble ».

L'auteur cultive cette ambiguïté. Au fil de ses mots, elle nous décrit avec justesse les mécanismes qui mènent à déconstruire le racisme dans sa tête et par conséquent dans ses actions. Elle fait référence, entre autres, au film *American Story X*, dans lequel un jeune homme, qui, après avoir

ESSAI

commis un crime raciste pour venger son père assassiné par un dealer noir, se retrouve en prison, parvient peu à peu à se défaire de la haine raciale qui l'habitait.

Aujourd'hui le racisme n'est plus incarné par l'esclavage ou la colonisation. Il prend d'autres formes, beaucoup plus insidieuses et moins perceptibles, relève Rokhaya Diallo. Ces formes s'inscrivent dans un racisme ordinaire qui se manifeste le plus souvent par des blagues, de la « sympathie » et de la condescendance. En guise d'illustrations, elle cite des expressions du type : « les Noirs sont bons en sport », « tu n'es pas comme eux », « travailler comme un nègre », « travail arabe », etc. Rokhaya nous livre cet aspect des choses sans démagogie et avec beaucoup d'humour. Elle a compris que l'humour permettait de marquer les esprits même lorsque l'on parle de choses graves. Son essai secoue les consciences.

Si le racisme s'appliquait autrement à l'époque romaine par exemple, elle nous montre de manière évolutive que la stigmatisation du Noir initiée par l'Eglise et confortée par le code noir a permis de le « racialiser ». Pour reprendre la phrase de l'auteur : « C'est le racisme qui fait exister les races et non l'inverse. » Concernant la diversité, Diallo pense que cette notion est une manière de

Larousse, 2011, 224 pages.



se déculpabiliser puisque que la diversité communautarise les non-Blancs tout en creusant les différences qu'elle est censée effacer.

On lit ce livre, à l'approche didactique cautionnée par la maison Larousse (éditeur spécialisé dans les encyclopédies), d'abord avec curiosité et ensuite avec beaucoup d'intérêt. Il est écrit avec des mots simples, accessibles à tous. Espérons que demain il servira de support pédagogique pour parer à la haine raciale.

Annie Monia Kakou

2334 signes

### Rokhaya Diallo

est née le 10 avril 1978 à Paris. Elle est diplômée en droit et en marketing. Militante associative et féministe, elle cofonde en 2006 l'association *Les indivisibles* qu'elle préside pendant 3 ans et demi. L'association milite pour que cesse une partition de la nationalité française selon l'apparence physique ou la provenance géographique. Dans le même sens elle décerne annuellement depuis 2009 les « Y'a bon Awards » (prix qui couronne les mots racistes de l'année). Rokhaya évolue avec son temps, femme active, polyvalente : elle est chroniqueuse pour la matinale de Canal + et RTL et productrice audiovisuelle. Aux cotés de Lilian Thuram, Marc Cheb Sun, François Durpaire, et Pascal Blanchard, elle participe à la rédaction de l'Appel des cent propositions « pour une république multiculturelle et post-raciale ». Avec *Racisme : mode d'emploi* elle signe son premier livre.

893 signes



PHOTO C. HÉLIE, GALLIMARD

## À la recherche de l'autre rive

**L**a *Quête infinie de l'autre rive* est le deuxième texte de Sylvie Kandé après *Lagon, lagune* paru également chez Gallimard. L'éditeur présente cet ouvrage comme une épopée en trois chants. Effectivement, on est tout de suite frappé par la présentation des

POÈME ÉPIQUE

textes et la musicalité des mots. Des rimes qui rythment la cadence tout au long des 120 pages du livre.

À l'époque, les périple étaient guidés par une soif de connaissances, un désir de tribulations, de contemplations, d'aventures qui, encore maintenant, entretiennent les contes et légendes des temps anciens. Pour appuyer ses dires, Sylvie Kandé se base sur les versions d'em-



Gallimard, collection Continents noirs, 2011, 120 pages.

pereurs, de rois et de califes tels que le Malinké Aboubakar II, alias Bata Manden Bori qui vécut vers 1300. Celui-ci n'hésita pas à équiper et à affréter des milliers de bateaux pour atteindre l'autre rive.

Aujourd'hui, argumente l'auteur, c'est principalement par nécessité économique que hommes, femmes et enfants se lancent sur les eaux incertaines des océans pour gagner l'Amérique ou l'Europe, bref... la civilisation : « Ils sont des milliers, qui, dans l'espoir d'atteindre l'Europe, s'embarquent audacieusement sur

l'océan. » Fabuleux paradoxe !

Pour expliquer cette témérité, volontaire ou pas, l'auteure, avec beaucoup de poésie, fait voguer le lecteur au rythme de phrases et de couplets magnifiquement écrits. Avec une grande liberté, elle va jusqu'à interroger une vérité intangible : « Et si les expéditions malinké avaient, avant Christophe Colomb découvert, l'Amérique ? » Grande question qui remettrait en cause les évidences servies par les Européens, les Occidentaux, les « détenteurs de la civilisation » !

Pour connaître l'opinion de l'auteure, pas d'autre solution que de se plonger dans le livre ! 1700 signes

D. M. E.

### Sylvie Kandé

écrivain poétesse née à Paris en 1957, d'origine franco-sénégalaise, vit maintenant aux Etats-Unis où elle enseigne. Elle fut révélée au public en 2000 avec *Lagon, lagunes* (post-face d'Edouard Glissant). Sa formation est d'abord académique : cette ancienne élève de Khâgne au lycée Louis-le-Grand à Paris, est également titulaire d'une maîtrise de lettres classiques (Paris IV-Sorbonne) sur l'image du Noir dans l'art et la littérature grecs du Vème au 1er siècle av. J.C. et d'un doctorat en histoire de l'Afrique (Paris VII) traitant de l'établissement de colons noirs en Sierra Leone au XVIII<sup>e</sup> siècle et de la culture dite créole qui s'est développée à Freetown du fait de leur arrivée. Pour écrire *La quête infinie de l'autre rive*, elle s'est notamment intéressée de très près aux récits de rescapés ainsi qu'aux rapports de sauveteurs et de témoins. Bouleversée par les tentatives faites par des dizaines de milliers d'hommes et de femmes pour rallier l'Europe en pirogue depuis les côtes d'Afrique de l'ouest ou du nord, elle interroge cette situation contemporaine en un long poème néo-épique, mélangeant barques de jadis et barques d'aujourd'hui.

1167 signes

PHOTO DR



## Vers un monde décomplexé

**D**ans son roman *Avion par terre*, l'écrivain Assalama Amoi invite son lecteur à « rêver ». Rêver que dans l'univers tourmenté dans lequel nous évoluons, la détermination, l'honnêteté, la force morale nous assurent une vie confortable et agréable. L'auteure nous fait faire connaissance avec son héroïne, Alizéta Bâ, dès sa prime enfance. Petite, rabougrée, boulotte, Alizéta Bâ subit les quolibets de ses camarades de classe comme ceux de son père et de sa mère. Puis nous suivons la bataille admirable qu'elle livre contre toutes les méchancetés endurées. Son « rêve » : devenir pilote. Il lui donnera détermination, force morale, honnêteté de sentiments dans sa vie personnelle comme dans son parcours professionnel.

Mais au-delà de la vie sentimentale et de la carrière de cette Africaine moderne, à l'aise sur tous les continents, dans toutes les langues et dans tous les milieux, ce sont

ROMAN

les maux de cette Afrique qui peine à se moderniser et à se démocratiser qui sont identifiés par l'auteur, de manière quelque peu ironique. Sur le plan politique, on y voit des rébellions ; sur le plan économique, des faillites de grandes compagnies aériennes.

Les personnages décrits sont de toutes origines, de toutes nationalités. Le monde dans lequel nous plonge Assalama Amoi est un monde décomplexé sur le plan des codes raciaux, sociaux et culturels. Un monde globalisé où la couleur de la peau, le niveau social et intellectuel est le même pour tous. Ainsi toutes les combinaisons sont possibles, tous les couples sont susceptibles de se former. Une raison supplémentaire de lire et croire en ce roman. Afin de « rêver » que nous évoluons dans un monde où une bonne formation, une vraie détermination, de bons principes de vie servent, à elles seuls, de baromètre à tous les habitants de cette planète, quelles que soient leurs origines, leurs cultures, leurs pigmentations...

En compagnie de l'auteure, nous suivons Alizéta Bâ pendant les trente-six premières



*Anibwe, 2010, 414 pages*

années de son existence. Elle deviendra une héroïne de l'Afrique et du monde, une conquérante universelle.

Dans les dernières pages du livre, Alizéta Bâ confie : « *J'en demande tellement à la vie, une carrière, un mari, des enfants, des amis et, tout cela, je l'ai aujourd'hui.* »

Un beau roman, plein d'entrain, avec des pages qui font parfois verser des larmes d'émotion. Un bel hommage aux

Africains des générations présentes. **2300 signes**  
D. M. E.

**Assalama Amoi** est originaire du sud de la Côte d'Ivoire. Née à Paris en 1960, elle est retournée en Côte d'Ivoire en 1966. Elle a un DEA et une maîtrise en littérature britannique. Elle est l'auteure de romans, poèmes, nouvelles et d'ouvrages de littérature enfantine. Elle a occupé divers postes et vit aujourd'hui à Brazzaville, où elle travaille pour l'OMS. **360 signes**



PHOTO DR

## Drôles de mathématiques

**N**ous sommes à Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo. Dans cette bourgade africaine aux forts accents de vie trépidante, bruyante, colorée et sonore propres aux villes de ce continent,

ROMAN

l'auteur, acteur et témoin de cette

réalité dépeint les travers de la société d'aujourd'hui telles qu'ils se présentent dans pratiquement toutes les capitales de l'Afrique noire.

Sorcellerie. Le roman *Mathématiques congolaises* tourne autour de ce sujet. Prédateurs et victimes sont décrits avec beaucoup d'exactitude. Célio, le héros du livre, jeune homme sans travail, croise le chemin d'un cadre haut placé et se met à faire de « *sales besognes* » pour lui, afin de servir ses intérêts et ceux de tous ceux qui gouvernent le pays.

Grâce à un vieux manuel scolaire auquel il tient comme à la prunelle de ses yeux, Célio, dit « Mathématik », se sent pousser des ailes.



*Actes Sud, Babel 2011, 320 pages*



**In Koli Jean Bofane**, originaire de la République démocratique du Congo, vit en Belgique, à Bruxelles. *Mathématiques congolaises*, son premier roman, a reçu le prix Jean Muno 2008, le prix littéraire de la SCAM 2009 ainsi que le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire (Adelf) 2009. **281 signes**

PHOTO DR

Il se prend pour un as des théorèmes les plus complexes et pense ainsi pouvoir « *influencer sur le destin dont il ne veut pas être le jouet* ».

C'est un roman palpitant au scénario bien rythmé. Les intrigues se mêlent savamment à un humour acerbe. Violence et absurdité règnent tout au long de ces 320 pages.

Que choisira cet orphelin de guerre ? Se laissera-t-il emporter par l'appât du gain ou, dans un dernier sursaut de lucidité, finira-t-il par privilégier le respect de l'être humain et de la dignité humaine ? Cette dimension philosophique fait partie intégrante de la réflexion du romancier. À lire pour la partager. **1500 signes**

D. M. E.

# Une nouvelle publication

## La Revue Littéraire du Monde Noir

# ABONNEZ-VOUS !

# Très bonnes nouvelles du Bénin

Jacques Dalodé, béninois, vit en France. Ce premier roman est un hommage appuyé à ses origines, à ses traditions, à son héritage en tant qu'Africain. **150 signes**

Les treize nouvelles du livre ne sont pas toutes... de très bonnes nouvelles. Y figurent en effet des réflexions sur les nombreux maux qui minent les sociétés africaines : corruption, sorcellerie, gabegie, mauvais sort, stérilité... Mais plusieurs choses sont intéressantes dans ce recueil de nouvelles : un

style littéraire bien mené, des intrigues différentes nouées de manière agréables et entraînant avec toujours, à la fin de chacune des treize histoires, une morale que peut aisément imaginer le lecteur.

On retiendra particulièrement la nouvelle intitulée *Une silhouette*

vient, bien malgré soi, à être redevable à des gens à qui on n'avait pourtant rien demandé... Dans ce texte, l'auteur explore les différentes étapes menant à la corruption, à l'intimidation, à la déchéance sociale. Cette histoire est également belle et encourageante : la probité, l'honnêteté et la force morale l'emporteront sur tous les mauvais sentiments. Fait rarissime dans cette partie de l'Afrique, avouons-le !

Quelques autres nouvelles suscitent notre curiosité : *Le voyage de Daa Boulanon*, ce notable du village de Boula qui se déplace de ville en ville par « la voie des airs », de manière occulte ; ou encore la *Mission cruciale* imposée à Yaotcha par « le Président ». Celle de tuer son propre fils afin

d'être définitivement acceptée dans la société secrète de son village. « Ton fils », lui avait alors dit le Président, « fais le disparaître avec nous et tu connaîtras le bonheur et le succès ».

Pour conclure ce recueil de nouvelles teintées de superstition, de sorcellerie, de situations cocasses et inattendues, une petite touche d'humour avec la treizième et dernière nouvelle. L'auteur nous

prévient : « ... treize est pour certains un chiffre fatidique ; il suscite la crainte. Cela pourrait porter malheur, claument les superstitieux... »

A bon entendre ! **2200 signes**  
Dominique Mobioh Ezoua

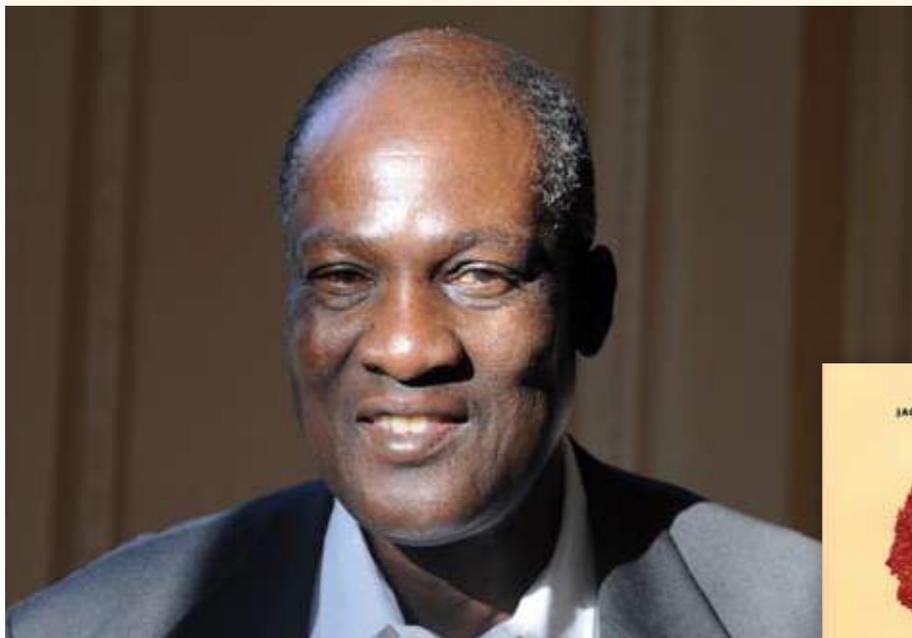


PHOTO C. HÉLIE GALLIMARD



Gallimard, collection Continents noirs, 2011, 240 pages

Né à Cotonou, Jacques Dalodé, ingénieur, diplômé de l'École des mines et de l'Institut français du pétrole, n'est venu à l'écriture qu'après une vie professionnelle bien remplie.

**178 signes**

te à vélo sur le chemin du baobab. Jacques Dalodé y décrit toutes les tares qu'on retrouve régulièrement dans les capitales africaines avec nos chefs d'Etat, nos cadres, nos ministres nos conseillers de ministres, etc. Tout commence par une histoire de... cochon qui deviendra « une aventure des plus incroyables » ! Une situation en amenant une autre, on en

Extrait  
Mister John

Il s'appelait Jean. Mais, dans la ville, tout le monde l'appelait John. Ou parfois, avec déférence, pour le présenter à des amis, l'un ou l'autre précisait : « Mister John Omaligan, professeur d'anglais au lycée technique Coulibaly de Cotonou. » Diplômé d'Oxford (les mauvaises langues insinuaient qu'à Oxford il n'avait fait qu'un stage de rien du tout), il parlait en toute circonstance un français mâtiné d'anglais ; un français châtié, un anglais imitant le pur accent d'Oxford. Original et féru de modernisme sous le soleil d'Afrique, John allait veste au dos, souliers aux pieds et gardait sa cravate quand il se mettait à table. Les gamins dans la rue s'appliquaient à l'appeler Yovo, c'est-à-dire « le Blanc », ce à quoi il répondait : « Moi ? Yovo ! Quel bonheur ! Absolutely perfect ! » Et les gamins, taquins, l'accompagnaient en chantant : « Yovo, yovo, bonsoir. Ça va bien. Merci. » « Absolutely perfect ! » répétait-il, bonhomme.

Cette expression, Absolutely perfect !, constituait sa parole fétiche, sa formule magique, son refrain adoré. Il la lançait aux collègues comme devant les élèves, au proviseur comme devant le recteur, au chevet d'un malade comme devant le médecin. À l'entendre chanter son leitmotiv à longueur de journée, beaucoup s'imaginaient que tout était parfait dans sa vie et que « le professeur John Omaligan » nageait dans la félicité. Mais ses proches savaient que non. L'homme connaissait sa douleur cachée, son insatisfaction profonde, son rêve inassouvi : vivant depuis dix ans avec Rosalie, il n'avait toujours pas d'héritier ! « Nous n'avons pas d'enfant. I can't understand why », se plaignait-il, quand il lui arrivait d'en parler avec elle. « C'est dur pour moi de m'occuper des enfants des autres sans être moi-même le père d'un enfant. Oh yes, for sure ! »

Le plus dur, en fait, était la pression que les proches exerçaient à ce sujet sur le couple, chacun y allant de ses conseils et de ses bonnes adresses.

Mais John avait su dire non aux tradithérapeutes et devins-bokonons, il avait rejeté les neuvaines et les pèlerinages, écarté les talismans, les amulettes. Moderniste, il n'avait accepté qu'une chose : entrer dans l'Église des chrétiens scientifiques. Parce qu'il se disait qu'un homme moderne est un homme de réseaux et que, dans cette Église, il y avait trois ministres du gouvernement. Alors, en aube verte, couleur de l'espérance, Rosalie et lui se rendaient au culte tous les dimanches pour chanter des cantiques en anglais.

À grand renfort de dévotions scientifico-religieuses, on les emmena en plein champ contempler les étoiles, louer le Seigneur des nuits entières à Sèmè et, dans le Mono, boire l'eau de la source chaude de Possotomè. Ce fut peine perdue.

— Tu as eu tort de te marier avant que Rosalie ne soit enceinte, lui dit Banabakiza, ministre de l'Église des chrétiens scientifiques. Tu connais pourtant la pratique en vogue de nos jours : vérifier, avant de s'engager, que la mécanique fonctionne. Il ne te reste plus qu'à te trouver une autre femme.

— Ah non, il n'en est pas question.

— C'est par égard pour Rosalie que tu dis ça ?

— C'est par rapport à mon idéal d'homme moderne. La polygamie, c'est du passé.

La vérité, c'était que John aimait tendrement sa femme. Il n'arrêtait d'ailleurs pas de l'appeler dans l'intimité : « My baby ».

— Si tu continues à me donner du My baby, tu risques de ne jamais avoir de bébé à porter dans tes bras, lui disait celle-ci.

— Tu préfères que je t'appelle My pet ou My puppy ?

Ils riaient tous deux, en continuant de croire que le sort pourrait se montrer clément à l'avenir. Rosalie, plusieurs fois déjà, avait pensé être enceinte, sans en informer John.

Enfin, un soir, elle lui glissa :

**3600 signes**

>>>

>>> — J'ai quelque chose d'important à te dire.  
Il la prit par le cou et l'attira sur un coin du canapé.

— Qu'as-tu à me confier? Please speak!

Elle le fixa d'un air grave et répondit:

— Je crois que j'attends un bébé.

— Oh my God! Je suis le plus heureux des hommes. Absolutely perfect!

Il l'embrassa sur le front, tâta son ventre, lui caressa les seins et répéta en la serrant fortement dans ses bras:

— Je suis le plus heureux des hommes. Absolutely perfect!

Ils attendirent cette naissance comme certains fidèles attendent le Messie. Avec joie, confiance et espoir. La perspective de câliner le futur petitou enchantait leur coeur. En Africain moderne habitué à trouver dans les livres son lot de recettes pratiques, John alla à la librairie Notre-Dame se procurer l'ouvrage: J'attends un enfant. Il ne le trouva pas, fit le tour des « librairies par terre », ces étals de livres d'occasion posés à même le sol, ici et là, de par la ville. Il y vit des livres précieux, des livres aux pages cornées, des livres à la couverture défraîchie, mais pas celui qu'il désirait. Il dut, pour finir, le commander à un ami qui se rendait en France. Et, quand ils furent en possession de l'ouvrage, Rosalie et lui se préparèrent avec soin et diligence à leur tâche de parents: le livre fut lu et annoté, en anglais, de la première à la dernière page. Rosalie en suivit les conseils et se rendit assidûment aux cours d'accouchement sans douleur. Dès le sixième mois de la grossesse, elle fit, plusieurs fois par semaine - en y joignant la respiration appropriée -, des exercices d'abdominaux.

— Absolutely perfect! lui disait John en tapotant sur le joli ventre.

Ils avaient longtemps attendu cet enfant. Que Dieu fasse qu'ils en aient un autre! Pour mettre la chance de leur côté et pour être sûre que l'enfant naisse sous de favorables auspices, Rosalie alla consulter — comme le font bien des mères — un devin-bokonon. Elle revint faire part à son mari des recommandations de celui-ci. John n'avait pas voulu se rendre chez le maître-devin. Mais il ne désirait pas cependant se différencier sur ce point de Rosalie et fut pressé d'entendre les recommanda-

tions du spécialiste du Fa, cette science ouest-africaine des oracles.

— Alors, Rosalie?

— Il importe que notre bébé foule en premier lieu la terre qu'ont foulée ses ancêtres.

— Oh my dear! Il faut qu'il naisse à Singou?

— Oui, il le faut. Et il faut que tu m'y accompagnes et que tu y enterres son placenta.

À la naissance d'un bébé, la tradition prescrit de récupérer le placenta pour l'enterrer dans le petit enclos de l'arrière-cour où la famille se lave. Un arbre y est planté, arrosé au fil des ans par l'eau de toutes les ablutions. C'est l'arbre de vie dont la croissance accompagne celle du nouveau-né.

John devait planter cet arbre, quitte à le confier ensuite aux soins de ses oncles et tantes.

— Je dois aller à Singou enterrer le placenta et planter l'arbre du nouveau-né? Oh my God! s'écria John qui n'avait pas mis les pieds à Singou depuis plus de cinq ans.

Singou, sur les berges de l'Ouémé, est un village isolé à la saison des pluies. La route qui y conduit depuis Covè est coupée par les crues et le voyageur qui souhaite s'y rendre se voit alors contraint de pénétrer jusqu'à mi-cuisse dans l'eau du bras d'une rivière. Puis, arrivé au bord du fleuve — sans pont à cet endroit —, il doit attendre l'aide d'une pirogue venue de l'autre rive. John redoutait ce voyage. Et voilà que le petit — dont la naissance était annoncée pour la saison des pluies — s'appêtait à l'entraîner dans cette traversée.

— Oh my God! What the hell do I do? dit-il, en se laissant tomber sur le canapé du salon.

— Ne t'inquiète pas, chéri, lui dit Rosalie. La maternité de Singou a bonne réputation. Elle est tenue par Terre des Hommes. La sage-femme, une Suisse, me connaît. Elle acceptera que tu viennes, en homme de ton temps, assister à l'accouchement.

John sortit son mouchoir et s'épongea le front.

— Ah quelle histoire! Quelle histoire! It's such a trouble!

La perspective du voyage à Singou lui plaisait vraiment peu. Mais il eut tôt fait de se raisonner. La joie d'avoir un enfant valait bien quelques sacrifices. Oui, il irait à Singou, quoi qu'il en coûte.

Armé de cette détermination, il attendit la nais-

sance du bébé. Avec cependant, de temps à autre, une inquiétude au coeur. Qui attend un enfant est parfois saisi de l'angoisse de le perdre. « Pourvu qu'il ne naisse pas avant l'heure; on n'a pas, ici, les moyens de s'occuper des prématurés », se disait John.

Mais tout alla bien. À quelques jours du terme de la grossesse, la layette était prête. Rosalie avait tricoté des chaussons à l'ancienne. John acheta au marché Dantokpa un flacon d'eau de Cologne pour la toilette du bébé. Ils décidèrent, un samedi matin, de prendre la route de Singou.

\* \*  
\*

Voyager sans porter son costume était, pour John, une chose inconcevable. Imagine-t-on un gentleman habillé en boubou? John, le « gentleman de Cotonou », avait une trop haute idée de lui-même pour déroger aux bons principes vestimentaires. Il fit donc le voyage souliers aux pieds, en veste et cravate, l'attaché-case posé sur la banquette arrière. Il aborda la route qui va de Covè à Singou en suant à grosses gouttes dans son costume deux pièces. Parvenu à l'endroit où le bras de rivière recouvrait toute la route, il gara son véhicule, prit l'attaché-case dans sa main droite, son petit sac de voyage dans la main gauche et pénétra, souliers aux pieds, dans l'eau rougeâtre. Puis, ayant constaté qu'il s'enfonçait de plus en plus à chacun de ses pas et qu'il risquait de mouiller ses affaires, il préféra tout porter sur la tête selon l'usage ancestral tellement plus efficace. Rosalie le suivait, ventre en avant. Ils n'étaient pas les seuls à traverser le bras de rivière. Derrière eux marchait une femme du village, un coq installé dans le dos, bien enserré dans le pagne, comme un bébé. Tandis que, plus à l'écart, une jeune fille en robe avançait pieds nus, paire de tongs sur la tête. Tous contrôlaient leurs pas, marchant lentement, précautionneusement, craignant à chaque fois de glisser sur la latérite, mouvante sous leurs pieds.

John fut le premier à sortir de l'eau. Ses chaussures couinaient quand il se déplaçait, son pan-

talon et le bas de sa veste lui restaient collés au corps; il s'ébroua longuement et dit:

— Voilà une bonne chose de faite! Absolutely perfect!

Rosalie pouffa de rire, heureuse d'avoir effectué le plus pénible du voyage sans se mouiller le ventre. Ils continuèrent à pied, sur le chemin du fleuve. Arrivés en face du village, ils firent de grands signes pour qu'une pirogue vienne les chercher.

La pirogue se mit en route et, quand elle accosta, les quatre voyageurs s'y installèrent, avec précaution. Elle les mena sur l'autre berge. Descendu le premier, John tendit un bras attentionné à son épouse qui débarqua à son tour. Une bande de gamins fit aussitôt cercle autour d'eux. John tenta sans succès de les chasser, puis, avec Rosalie, prit le chemin de la concession familiale, suivi par la bande de gamins. Des gamins en fête, heureux du spectacle qui s'offrait à eux et décidés à s'amuser. Leur contentement était tel que certains parmi eux se donnaient à leur tour en spectacle, avec force cabrioles et pirouettes. Un gamin déluré alla jusqu'à marcher sur les mains, sa façon à lui de rendre hommage aux visiteurs du jour et au bébé à naître.

Devant le presbytère, John et Rosalie rencontrèrent le père Siranoux, un prêtre des Missions africaines de Lyon qui avait élu Singou comme seconde patrie. Il avait bâti l'église, l'avait dotée d'une porte magnifique toute décorée de bas-reliefs illustrant les proverbes et les dictons du pays. Le père Siranoux occupait ses loisirs à peaufiner un dictionnaire français-fon et à remettre à jour le vieux dictionnaire fon-français du père Gurosséla. C'était un personnage aimé et respecté dans le village. John lui serra la main et Rosalie demanda sa bénédiction. Puis ils se dirigèrent vers la maison familiale, non sans avoir répondu aux salutations des uns et des autres, toujours suivis par les gamins, attachés à leurs pas comme des canetons derrière une cane.

Un cousin, qui logeait avec eux à Cotonou, les avait précédés pour avertir la famille. Une chambre avait été préparée à leur intention, balayée, aérée, munie d'un lit double et d'une moustiquaire. Ils s'y réfugièrent pendant que les adultes de la maison s'employaient à chasser la cohorte des

>>>

>>> gamins trop curieux. Enfin, John put ôter ses souliers, tordre ses chaussettes, mettre à sécher ses vêtements. Rosalie donna des ordres pour le repas du soir. Puis John, revêtu de la tenue traditionnelle de son oncle, alla voir l'église de Singou pour en admirer la porte. Il la trouvait fort belle. Joliment sculptée, elle exhibait des trésors de sagesse. Ici, une calebasse fermée, là un serpent tacheté, deux mains tenant une chaîne, des castagnettes en compagnie d'un gong, un mortier et son pilon, un marteau sur une enclume: chaque bas-relief avait un sens, cachait une signification que savaient décoder les spécialistes de la tradition. Tradition que John s'enorgueillissait de connaître. Il resta dix minutes à admirer les bas-reliefs, à identifier les proverbes et les dictons correspondant à chacun d'eux.

Sur le chemin du retour, il rencontra un chien maigrelet, efflanqué, famélique. Une bête tremblotante qui s'approcha de lui, huma son pantalon, ses jambes et ses chaussures et se mit à le suivre. Chien errant surgi de nulle part, habitué à toutes les vadrouilles, il suivit John jusque dans la concession familiale et alla s'installer devant la chambre réservée au couple, s'y lova, le museau sous les pattes. Personne ne s'avisait de le chasser. Un chien de plus ou de moins dans une concession, ce n'est jamais un problème, ces bêtes sachant ici se nourrir toutes seules.

John entreprit ensuite de discuter avec ses oncles du meilleur endroit où planter — dans le petit enclos de l'arrière-cour — l'arbre du placenta. Ils firent assez vite leur choix: un petit coin tranquille sous un bananier. Tout se présentait bien. Il ne restait plus qu'à attendre, paisiblement, l'heure de l'accouchement. « Absolutely perfect! » conclut John.

\* \*  
\*

Les signes avant-coureurs de l'accouchement se présentèrent dès le lendemain. Le dimanche soir, en faisant sa gymnastique, Rosalie perdit les eaux. Elle dut se rendre vers vingt heures avec John à la

maternité. Le chien, qui avait passé sa journée à marcher derrière son nouveau maître, les y suivit.

Ils prirent la grande voie de terre qui traversait le village, gagnèrent un lot de paillotes ouvertes sur une cour intérieure.

L'ensemble n'avait pas de clôture et faisait à la fois office d'infirmière et de maternité. Trois infirmières et une sage-femme y travaillaient, toutes des expatriées. John et Rosalie les trouvèrent atablées, servies par Moïse, le cuisinier. Elles prenaient leur repas du soir en compagnie de leurs amis yovo. Ceux-ci les rejoignaient souvent le week-end, et elles aimaient veiller, dehors, sous la paillote d'accueil, autour d'une lampe Tito, évoquant les souvenirs de leurs pays et de leur enfance. Seuls les moustiques, qui piquaient à travers les toiles de transat et les jeans, parvenaient à troubler ces évocations.

La sage-femme, Laurence, se leva pour accueillir la future maman. Avec John, ils se dirigèrent vers la paillote de la maternité. Laurence installa Rosalie dans la salle de travail et l'examina: le col de l'utérus n'était pas ouvert; l'accouchement n'interviendrait que plus tard; il fallait se préparer à une longue nuit d'attente. Elle dissuada John de rester pour la nuit, lui conseillant de rentrer se coucher:

— Nous en avons pour longtemps, va te reposer, tu en auras besoin. Reviens nous voir demain matin, je te dirai alors où nous en sommes.

John retourna chez ses oncles, le chien trotant sur ses talons. Après avoir causé un moment avec les siens, il prit son repas du soir et alla se coucher. Mais il ne put trouver le sommeil, car l'idée que le bébé pourrait naître dans la nuit sans qu'il assiste à sa naissance lui torturait l'esprit. Si le petit venait au monde sans sa présence, qu'advient-il du placenta? C'était bien la peine de s'être rendu jusqu'à Singou pour, à la fin, manquer à son devoir. C'était bien la peine d'avoir traversé le bras de rivière, trempé son costume et ses chaussures pour être absent au moment décisif. Il devait recueillir le placenta, le transporter lui-même jusqu'à l'enclos des ablutions, planter l'arbre de vie. Cette tâche lui incombait. Il ne voulait pas, par négligence et pour avoir suivi les conseils d'une Occidentale, rater la naissance de son en-

fant. Plus il y pensait, plus son inquiétude grandissait. À la fin, n'en pouvant plus, il se leva, noua sa cravate, enfila son costume, et se dirigea dans la nuit noire vers la maternité. Le chien, une fois de plus, le suivit.

Laurence, qui se trouvait auprès de Rosalie, fut surprise de voir apparaître John.

— Que se passe-t-il? lui demanda-t-elle.

— Je n'arrive pas à trouver le sommeil. Je préfère être ici, plutôt que de m'imaginer, là-bas, que le bébé pourrait naître sans ma présence. Je souhaite récupérer au bon moment le placenta.

— Comme tu voudras. Prends une chaise et assieds-toi auprès de Rosalie. Mais le chien qui te suit partout, il faut qu'il sorte, il ne peut pas rester dans cette pièce.

Elle chassa le chien qui sortit la queue basse, alla s'installer dehors, près de la porte d'entrée et s'endormit. Le silence prit possession des lieux. Rosalie, appliquée à ses exercices et à sa respiration, ne s'occupait pas de John qui lui, par contre, la dévorait des yeux. Laurence était allée causer, sous la paillote d'accueil, avec une infirmière, celle qu'on avait désignée cette nuit-là pour lui tenir compagnie. De temps en temps, venant voir Rosalie, elle constatait que le travail avançait lentement.

À quatre heures du matin, un coq chanta. Le chien dressa l'oreille et fit entendre un grognement. Puis le calme revint, rompu l'instant d'après par un autre chant de coq. De loin en loin, un coq poussait son chant et brisait le silence de la nuit.

Au premier cocorico, Rosalie s'était mise à sentir les premières contractions. Espacées d'abord, elles se rapprochèrent, progressivement. Elle fut étonnée de constater qu'elles n'avaient rien d'horrible. La joie d'être mère atténuait les douleurs. Et comme elle avait compris l'importance de la respiration pour l'accouchement sans douleur, elle respirait lentement, profondément, efficacement.

Vers sept heures, le jour se leva. À huit heures, Rosalie sentit une subite accélération des contractions et une forte envie de pousser. Elle demanda à John d'aller chercher Laurence. Celle-ci arriva pour constater que les choses sérieuses avaient débuté.

— Le bébé est engagé, cria-t-elle.

Vite, vite, elle lui mit les pieds à l'étrier, lui de-

manda d'accompagner les contractions en poussant, par intermittence.

John s'était levé, conscient de l'importance du moment. Il vit bientôt apparaître les cheveux du bébé, puis la tête, les épaules, le corps tout entier. « C'est un garçon, un Codjo, un enfant du lundi », s'écria-t-il, au comble de l'émotion. Délicatement, Laurence recueillit dans ses mains le nouveau-né et fut ravie de l'entendre pousser ses premiers cris. Cris auxquels le chien, dehors, répondit en aboyant. Vint alors ce moment magique où Rosalie reçut l'enfant dans ses bras et le tint serré contre elle. John s'approcha de sa femme, posa la main sur le bébé et dit:

— Absolutely perfect!...

Minutes de communion. Sentiments de plénitude et d'accomplissement. Rosalie avait engendré le fils de ses rêves.

Mais tout n'était pas fini. Au bout d'un moment, les contractions reprurent. Laurence s'affaira. Avec doigté, elle recueillit le placenta et le tendit à John en disant:

— À toi de jouer maintenant.

À l'instant même, le chien, qui s'était glissé dans la pièce sans que personne ne le remarque, sauta, gueule ouverte, sur le placenta et se sauva à toute vitesse en direction du fleuve.

— Oh God!, s'écria John qui s'élança derrière le chien. Au voleur! Au voleur! Help! Help!, criait-il en courant.

Les gens se mirent à courir derrière lui, en criant à leur tour:

— Au voleur! Au voleur!

Ne voyant personne courir devant John, ils crurent que c'était lui le voleur. Chasseur chassé, John était poursuivi.

— Attrapez-le! Attrapez-le! criaient ses poursuivants.

Avant même qu'il n'ait pu se rendre compte de ce qui se passait, un gaillard se jeta sur lui et le ceintura. Il se débattit vivement:

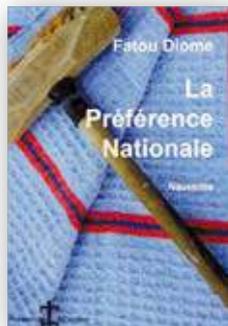
— Laissez-moi! Laissez-moi donc! Ce chien là-bas, attrapez-le! Il a volé le placenta de mon fils qui vient de naître. Il me faut ce placenta.

On le regardait incrédule... Il insista. Tous rigolèrent. Le chien disparut... avec le placenta!

Et, pour la première fois de sa vie, John oublia de dire « Absolutely perfect! »

# Fatou Diome, l'Afrique en partance pour l'Europe

Originaire du Sénégal et vivant en France depuis de nombreuses années, Fatou Diome observe sans complaisance les sociétés française et sénégalaise. Dans son oeuvre, le recueil de nouvelles *La Préférence nationale*, et deux romans : *Le Ventre de l'Atlantique* et *Celles qui attendent*, sont les plus significatifs. Ils évoquent un sujet grave : le besoin de partir vers le nord, à la recherche d'une vie plus digne. Comme ses personnages, la romancière est confrontée à son île, à son pays, le Sénégal, en mauvais état, et à l'Europe. 530 signes



Présence Africaine, 2001. Nouvelles



Anne Carrière, 2003. Roman



Flammarion, 2006. Roman



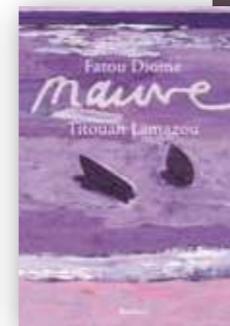
Flammarion, 2008. Roman



Naïve, 2010. Récit



Flammarion, 2010. Roman



Flammarion, 2010. Récit

## L'île natale

Située au large du Sénégal, Niodior est une petite île dont « certains Sénégalais ignorent l'existence » selon Fatou Diome. Ce village d'enfance, où le travail est absent, nous invite à en savoir plus sur l'écrivaine. Un itinéraire invraisemblable l'a amenée de Niodior à Strasbourg où elle passe un doctorat de lettres modernes.

Fatou Diome est une petite fille élevée par ses grands-parents parce qu'elle a été « conçue hors mariage par des jeunes gens qui se sont ensuite mariés chacun de leur côté ».

Un instituteur du village parvient à convaincre ses grands-parents de l'envoyer à l'école. C'est le même instituteur qui les persuade de la laisser partir pour le collège. Là, elle devra faire « beaucoup de travaux ménagers et autres pour payer le collège, les fournitures ».

Pour l'université, il fallait habiter

Dakar, et « continuer de faire des ménages, souvent dans les bureaux ». En 1991, Fatou Diome rencontre un jeune coopérant. Trois ans plus tard ils se marient et s'installent à Strasbourg, où vit la famille du jeune homme.

## Fous d'Europe

Sur la petite île de Niodior, le rêve commun à tous les jeunes est de partir pour la France, perçue comme un monde de richesse où tout est possible. L'Europe est convoitée par des hommes prêts à l'affronter pour gagner un rivage, une terre qu'ils espèrent meilleurs.

Et ceux qui sont revenus au pays avec télévisions et appareils électroménagers renforcent l'idée d'un eldorado français. Ils font silence, évidemment, sur le travail au noir, les CDD, les foyers Sonacotra, les contrôles policiers, le racisme ordinaire, les heures passées sur les chantiers, accrochés à un marteau-piqueur.

On en trouve l'écho dans les propos

de la narratrice du *Ventre de l'Atlantique*, confrontée à son frère Madické, fou de football et persuadé que son salut viendra de ce sport et de l'Europe, de la France singulièrement. *Celles qui attendent*, son quatrième roman, raconte l'émigration du point de vue de quatre femmes restées au pays alors que leurs maris ou fils essaient de rejoindre l'Europe. Arame et Bougna, mères de Lamine et Issa, souhaitent le meilleur pour leur enfant. Elles ne voient aucun avenir pour eux s'ils demeurent dans leur pays, aussi décident-elles de les envoyer en Europe, clandestinement. Les deux fils acceptent bien volontiers cette envolée vers l'espoir.

## Le rêve brisé

Arrivée en France, Fatou Diome va vite déchanter. Elle est sans pitié pour les hypocrisies et les égoïsmes de la société d'accueil. C'est le cas dans les six nouvelles réunies sous le titre *La Préférence nationale*. Fatou Diome conte avec une

étonnante liberté son mariage raté avec un Alsacien soumis à sa mère raciste. « À Strasbourg, il n'était pas le même qu'à Dakar, sa mère avait le pouvoir. Elle n'avait pas très envie d'une belle-fille noire, mais si j'étais venue pour faire la cuisine et le ménage, elle aurait fini par m'accepter. En revanche, que j'aie à l'université lui était intolérable tout comme l'idée que j'aurais pu avoir des enfants avec son fils. Pas de négrillon dans la famille, disait-t-elle ». Au bout de deux ans, divorcée, Fatou Diome, de nouveau seule, a recommencé les ménages pour payer son loyer et ses études.

Avec *Celles qui attendent*, Fatou Diome remonte le fil d'une histoire familiale rongée par la misère. Deux mères accablées de beaucoup plus de marmots qu'elles ne peuvent en élever. Et les enfants tâchent de survivre. C'est pour échapper à ce lieu sans avenir que leurs fils, Issa et Lamine, embarquent pour l'autre côté de l'Atlantique. Les années passent, ils ne sont toujours pas revenus. Issa et Lamine découvrent la condition de clandestin en Espagne : au chômage et sans papiers.

C'est à coup sûr l'humour mordant, la liberté de ton, le sens du récit, la justesse des descriptions qui font lire d'une traite ces romans. Devenue écrivaine, Fatou Diome doit son salut à son courage, mais aussi à l'amour de la littérature. La lecture de Voltaire, de Zola ou de Balzac lui a ouvert une autre vie que celle de femme de ménage et de baby-sitter.

Mansour Dramé

4000 signes



Native d'un village de pêcheurs sur la petite île de Niodior au sud-ouest du Sénégal, Fatou Diome, 43 ans, vit aujourd'hui en Alsace. Elle retourne au Sénégal deux ou trois fois par an : « Ces allers et retours sont un vrai besoin », affirme-t-elle. Son oeuvre est inspirée de sa vie, de ses expériences difficiles qui n'empêchent pas cette courageuse et talentueuse auteure de réaliser une oeuvre littéraire et d'être titulaire d'un doctorat de lettres modernes.

467 signes

Extrait 1  
La préférence  
nationale

Monsieur Passe-Toi a fixé la règle sans avoir l'air d'y toucher : si vous êtes marié à un ou une Française, nous dit-il, il vous faudra deux années de baise pour capter l'odeur française, la nationalité. Pour les femmes africaines mariées à des Français, les chances de naturalisation augmentent proportionnellement à l'élasticité de leur utérus, où poussent des fœtus français qui ignorent la préférence nationale. Mais monsieur Passe-Toi n'est pas aussi bête qu'on pourrait le croire. En repoussant la date de l'acquisition de la nationalité à deux ans après le mariage, il compte sur le caractère volage de ses compatriotes et le racisme de la belle-famille pour briser les couples mixtes avant la date fatidique. L'étrangère, ex-épouse d'un Français devient juste un ex-objet exotique. Et comme tout objet, elle n'a aucun droit, même pas celui de gagner correctement sa vie. Alors, seule, elle essaie de survivre. L'Administration, pour se donner bonne conscience, fournit une multitude d'adresses aussi inutiles les unes que les autres. On vous répond sans cesse : oui mais vous n'avez pas droit à telle aide, vous n'êtes pas de nationalité française. Allez voir à tel service.

J'ai fini par prendre conscience que, dans ce pays, il y a la SPA pour les animaux abandonnés par leurs maîtres, mais rien pour les étrangères que des Français ont livrées à la misère. En fait, alors qu'on me refuse la nationalité, mon chat sénégalais, lui, a ses papiers français. C'est peut-être parce qu'il a le poil roux.

Mais revenons à la préférence nationale. Si nous admettons que le char du dieu Poséidon fut tiré par des hippocampes, nous comprendrons que le grand tronc du baobab ne repose que sur des frères racines. Les lois des grands ne prennent de l'envergure que lorsque les petits décident de les appliquer avec zèle. Les caélcédrats des tropiques

doivent parfois leur chute à de petits termites, et tout comme la taille d'une fourmilière dépend du nombre de petites ouvrières, une cour royale ne serait rien sans ses valets. Ce sont donc les petits employeurs qui donnent sa consistance à la préférence nationale.

A la recherche d'un emploi, je lisais un journal gratuit de Strasbourg où je repérai une annonce : Grande boulangerie, centre ville, cherche vendeuse. Dialecte souhaité. Se présenter au magasin.

Je notais l'adresse et j'en parlais le soir même au téléphone à une copine française.

« Mais tu délirés ou quoi, » commença-t-elle. « Tu peux faire autre chose. J'ai le même diplôme que toi, et là je termine une formation pour être professeur. Qu'est-ce que tu vas t'emmerder à vendre des petits pains ! »

« J'aimerais bien faire autre chose », répliquai-je : « ma cocotte, mes diplômes sont certes français mais mon cerveau n'est pas reconnu comme tel et pour cela on lui interdit de fonctionner. En attendant, il faut bouffer. Au moins, avec les petits pains, je ne mourrai pas de faim. »

« Mais enfin c'est ridicule », me dit-elle. « Tu peux sûrement trouver autre chose. Tu n'as sûrement pas fait ce qu'il fallait. »

C'était la centième fois que j'entendais cette réflexion. N'ayant aucune conscience de ce que je vivais, les amis français me prenaient souvent pour une paranoïaque. Moi, je ne leur en voulais pas. Quand on a le nez de Cléopâtre et la peau d'Anne d'Autriche, on ne sent pas le racisme de France avec la peau de Mamadou.

© *Présence africaine*, 2001

Extrait 2  
Le ventre  
de l'Atlantique

J'ai atterri à Paris la nuit ; on aurait dit que le bon Dieu avait donné à ces gens-là des milliards d'étoiles rouges, bleues et jaunes pour s'éclairer ; la ville brillait de partout. Depuis l'avion qui descendait, on pouvait imaginer les gens dans leurs

appartements. J'habitais dans cette immense ville de Paris. Rien que leur aéroport, il est plus grand que notre village. Avant, je n'avais jamais pensé qu'une si belle ville pouvait exister.

[..] la cathédrale de Notre-Dame de Paris, est connue dans le monde entier : treize millions de visiteurs par an ! A côté, notre mosquée a l'air d'une cabane. Il paraît que les grandes mosquées de Dakar et de Touba sont très belles. Je ne les ai pas visitées. C'est marrant, je connais Paris, alors que je ne connais même pas Touba. Des Parisiens venus en vacances au Sénégal m'ont dit que la mosquée de Touba est l'une des plus belles d'Afrique. Un jour j'irai la visiter, inch' allah.

« Et la vie ? C'était comment la vie, là-bas ? »

Les jeunes auditeurs n'avaient cure de ces digressions. Ils voulaient qu'on leur parle de là-bas ; là où les morts dorment dans des palais, les vivants devaient certainement danser au paradis. Alors ils pressaient leur narrateur qui n'attendait que d'être éperonné par la pointe de leur curiosité. Evaluant l'intérêt croissant porté à son récit, l'homme de Barbès sirotait une tasse de thé, étalait son sourire édenté et continuait, d'une voix encore plus vive : « Ah ! La vie, là-bas ! Une vraie vie de pacha ! Croyez-moi, ils sont très riches, là-bas. Chaque couple habite, avec ses enfants, dans un appartement luxueux, avec l'électricité et l'eau courante. Ce n'est pas comme chez nous, où quatre générations cohabitent sous le même toit. Chacun a sa voiture pour aller au travail et amener les enfants à l'école ; sa télévision, où il reçoit des chaînes du monde entier ; son frigo et son congélateur chargés de bonne nourriture. Ils ont une vie très reposante. Leurs femmes ne font plus les tâches ménagères, elles ont des machines pour laver le linge et la vaisselle. Pour nettoyer la maison, elles ont juste à la parcourir avec une machine qui avale toutes les saletés, on appelle ça l'aspirateur, une inspiration et tout est parti. Bzzz ! Et c'est nickel ! Alors, elles passent leur temps à se faire belles. Elles mettent des jupes, des robes courtes, des pantalons et des talons à toute heure de la journée. Elles portent de beaux bijoux, comme ceux que j'ai ramenés pour mes épouses. Et puis, elles aussi sont riches, elles n'attendent pas qu'un

homme les nourrisse ou les loge. Pas besoin de payer une dot ou de se ruiner pour se marier, elles te font tout ce que tu veux, et elles ont de l'imagination, crois-moi. Avec leurs yeux de toutes les couleurs, c'est à te couper le souffle. Là-bas, le samedi, on va faire les courses en voiture, dans de très beaux marchés couverts, des supermarchés, où on trouve tout ce qu'il est possible d'imaginer, même de la nourriture déjà cuite, tu n'as plus qu'à la manger. Et dans les restaurants, alors là, c'est incroyable ! Leur cuisine est louée dans le monde entier tellement elle est raffinée. Dans certains restaurants, on peut se servir à volonté. Dans les maisons, on se nourrit tout aussi bien, de la viande autant qu'on veut. Ils mangent peu de céréales, pas comme chez nous du riz à tous les repas. Ils consomment aussi beaucoup de porc, mais ça, ce n'est pas pour nous, alors moi je mangeais du poulet, de l'agneau ou du bœuf. Bien sûr, ils ont toutes sortes de boissons pour accompagner leurs repas. Et tout le monde vit bien. Il n'y a pas de pauvres, car même à ceux qui n'ont pas de travail, l'Etat paie un salaire : ils appellent ça RMI, le revenu minimum d'insertion. Tu passes la journée à bâiller devant la télé, et on te file le revenu maximum d'un ingénieur de chez nous ! Afin que les familles gardent un bon niveau de vie, l'Etat leur donne de l'argent en fonction du nombre d'enfants. Alors, plus ils procréent, plus ils ramassent. Chaque nuit d'amour est un investissement ! J'avais un voisin qui ne travaillait pas, ses deux femmes non plus, mais avec ses dix enfants, tous déclarés au nom de la première, il gagnait plus que moi qui travaillais. Les Blancs n'auraient pas besoin de travailler s'ils faisaient beaucoup d'enfants, mais ils n'aiment pas en avoir autant que nous autres. Là-bas, tout le monde peut devenir riche, regardez tout ce que j'ai maintenant. Là-bas, on gagne beaucoup d'argent, même ceux qui ramassent les crottes de chiens dans la rue, la mairie de Paris les paie. Je pourrais y passer la nuit, mais vous n'avez qu'à deviner le reste. Tout ce dont vous rêvez est possible. Il faut vraiment être un imbécile pour rentrer pauvre de là-bas. »

© *Anne Carrière*, 2003

# Emmanuel Dongala

Dans son dernier roman aux thèmes universels, consacré « meilleur roman français 2010 » par la revue Lire et prix Kourouma, l'écrivain congolais choisit comme héroïnes des femmes. Un roman polyphonique en hommage à leur courage. Une leçon de démocratie africaine.

263 signes

**Dans votre dernier roman, *Photo de groupe au bord du fleuve* qui a reçu en mai dernier le prix Kourouma, vous donnez la parole aux femmes. Pourquoi ?**

*Photo de groupe au bord du fleuve* est un peu la suite de *Johnny chien méchant*, où je parlais déjà de la guerre mais vue à travers un adolescent. Pendant la guerre, on souffrait tous mais les femmes souffraient plus que les hommes. Parce qu'en plus des charges, des enfants qu'elles portaient sur le dos, de la responsabilité qu'elles avaient de nourrir leur famille, elles subissaient des exactions spécifiques, notamment des viols. C'est à elles que je voulais rendre hommage. Les héroïnes de *Photo de groupe au bord du fleuve* ne pouvaient être que des femmes.

A la fin de la guerre, tout le monde essayait de survivre. J'ai vu, près du fleuve Congo, ces femmes qui cassaient des cailloux. Elles y sont encore. Je me suis dit : « Tu es un écrivain, tu peux écrire sur les femmes. » C'était un défi pour moi. J'avais peur, je l'avoue, que cela sonne faux. Macho. Condescendant. Je n'ai même pas pu l'écrire à la première personne. J'ai commencé par « Je » mais je ne pouvais pas m'identifier à une femme. J'ai alors voulu écrire « Elle » mais ça ne fonctionnait toujours pas. Trop de distance. J'ai cru entendre la voix de cette femme qui me disait : « Ecoute Emmanuel, tu te lèves le matin. Allez, courage ! » A ce moment-là, la voix est devenue authentique. Comme un scribe, je pouvais transcrire ces voix de femmes. *Photo de groupe* est un roman polyphonique. Chaque per-

sonnage a la parole, discute, remet en cause des décisions prises, écoute les minorités. Les décisions sont prises ensemble. Ces femmes nous donnent une leçon de démocratie. Une démocratie africaine !

**Ce roman a été écrit hors d'Afrique. Est-ce une difficulté pour vous ?**

Mon premier roman écrit hors d'Afrique était *Johnny chien méchant*. Je l'ai écrit après avoir quitté Brazzaville pour les Etats-Unis en 1997 en raison de la guerre civile. Je n'aurais pas pu l'écrire au Congo. J'étais trop proche, trop touché. *Photo de groupe au bord du fleuve*, est donc mon deuxième roman écrit hors d'Afrique. L'écrivain emporte son imagination avec lui, là où il va. Il n'est pas obligé d'avoir vécu l'événement pour en faire un roman. Etre hors d'Afrique n'est pas un problème. Toutefois, ce qui me manque aux Etats-Unis, c'est de vivre dans un monde « en anglais ». J'aimerais parfois lire à haute voix ce que j'écris « en français ». Je manque d'interlocuteurs avec qui échanger.

**Diriez-vous de votre livre que c'est une fiction ou un témoignage ?**

C'est d'abord un roman. J'ai inventé des personnages fictifs pour décrire la réalité. Les romans, comme le dit



PHOTO DR

Emmanuel Dongala, prix Kourouma 2010, dont le dernier roman a été consacré meilleur roman français 2010 par le magazine Lire.

ment ils réagissent. Le roman doit refléter nos sociétés contemporaines. Mes thèmes ont évolué avec l'histoire de l'Afrique. Mon premier roman, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, parlait de la révolution. On y croyait. On allait changer le monde ! Mon quatrième roman, *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*, est l'histoire de cette jeunesse qui grandit dans les villes africaines, avec les difficultés qu'elle rencontre : la pau-

vreté, l'école insuffisante, le manque d'eau potable... Mais aussi tout ce qui la situe dans le XXI<sup>e</sup> siècle : Internet, les vidéos, les smartphones... Incroyables paradoxes !

Dans *Johnny chien méchant*, je parle de ces adolescents à qui on vole leur jeunesse et qui deviennent des enfants-soldats pendant les guerres civiles. Dans mon dernier roman, je parle des femmes, de leurs luttes. Bien

sûr, mes thèmes évoluent avec l'air du temps, avec ce que je ressens. Je suis incapable d'écrire sur moi, de faire de « l'autofiction » mais je m'intéresse à de grands thèmes sociologiques vus par un individu, un groupe de personnes. Un roman, en somme !

**Avez-vous déjà en tête votre prochain livre ?**

J'écris très lentement. Il m'a fallu 5 ans pour écrire *Photo de groupe au bord du fleuve*. J'admire ces écrivains qui publient un livre tous les dix-huit mois ou tous les deux ans. Ce n'est pas mon cas. Quand je n'ai rien à dire, je me tais. Pour le moment, tout est vague dans ma tête. Je ne sais pas encore ce que je vais écrire. Mais peut-être que pour la première fois je vais situer mes personnages hors d'Afrique.

Propos recueillis par Valérie Lanctuit



*Actes Sud*, 2010, 336 pages.

“  
Je ne fais pas de la littérature engagée.  
Mais je m'engage dans ce que j'écris.”

80 signes

Aragon, c'est le « mentir-vrai ». L'écrivain invente pour mieux montrer la réalité. J'avais déjà quitté le Congo lorsque j'ai écrit *Johnny chien méchant* et mes amis restés sur place m'ont dit : « Ce que tu décris, c'est exactement ce qui nous est arrivé ! » Le travail du romancier, c'est précisément entrer dans l'âme du personnage pour montrer ce qu'il ressent d'une situation. C'est exactement ce qui nous différencie du journaliste qui décrit de l'extérieur, donne des statistiques sur le nombre de morts et de blessés.

**Considérez-vous que votre œuvre est une œuvre engagée ?**

Ce terme « engagé » est tellement chargé que beaucoup d'écrivains l'évitent aujourd'hui. A une époque, « littérature engagée » voulait dire littérature politique, anticolonialiste, littérature de combat. C'était une définition idéologique. Je ne fais pas de la littérature engagée. Mais je suis engagé dans ce que je fais. Je choisis mes engagements. Je m'engage dans ce que j'écris et j'engage en même temps mon lecteur qui, s'il se sent concerné par mes personnages, s'engage à vivre avec eux.

J'écris parce que j'ai des choses à dire que d'autres n'ont pas dites. J'essaie de faire œuvre originale, de

montrer la vie dans sa cruauté, ses souffrances mais aussi le courage, le bonheur, la joie, les luttes... Une littérature qui dit la vie.

**Quels sont les écrivains qui vous inspirent ?**

Je lis énormément les autres auteurs, contrairement à certains. Pendant un temps, j'étais vraiment branché sur la littérature latino-américaine : Gabriel Garcia Marquez, Alejo Carpentier, Miguel Asturias, Manuel Scorza... Ensuite, ce fut la littérature américaine : Philip Roth, James Baldwin, Toni Morrison... Je n'ai pas de livres de chevet à proprement parler. Il m'arrive de relire Tolstoï ou des livres comme *Le Monde s'effondre* de Chinua Achebe, un livre magnifique et méconnu dans le monde francophone. Je lis également presque tous les jeunes auteurs africains.

**Etes-vous plus particulièrement habité par certains thèmes ?**

J'aime beaucoup les grands sujets. Prendre mes personnages et les mettre dans un grand mouvement social, un grand mouvement d'histoire. Voir comment ils vivent, com-

# Photo de groupe au bord du fleuve

Extrait pages 209 à 217

*Dans ce passage, l'héroïne, Méréana, sort d'un entretien avec la femme du président de la République. Celle-ci tente de la corrompre pour qu'elle arrête la manifestation des femmes dont elle est la porte-parole. Intimidée par la figure dominatrice de l'épouse du chef de l'Etat, aussi par peur de représailles, elle n'ose dire ce qu'elle pense et accepte l'enveloppe qu'on lui tend. Une fois hors du palais, elle peste contre elle-même et repense à ce qu'elle aurait dû dire à la femme du président.*

500 signes

Un garde armé te conduit hors du périmètre de sécurité du domaine présidentiel et t'y abandonne. Tu es maintenant seule dans la rue, à pied. Tu te demandes quel fantôme t'avait saisie lorsque pendant quelques instants, contemplant ces voitures luxueuses bien garées dans leur box comme des pur-sang dans leurs stalles de départ, tu t'étais mise à rêver que l'on allait te ramener chez toi dans l'une d'elles.

Tu marches à grands pas. Tout t'irrite : la chaleur, la sensation désagréable de transpirer sous les aisselles, l'ensemble que tu trouvais si classe tantôt et qui maintenant t'opprime avec son caraco trop étroit et sa jupe trop serrée. Dieu merci, tu n'as pas mis des hauts talons. Et ce sac à main qui semble si lourd maintenant avec l'enveloppe. Mais pourquoi as-tu accepté cet argent ? En tout cas, aucun sentiment particulier ne t'a agitée lorsque tu as saisi l'enveloppe et l'as fourrée dans ton sac. Ce geste t'a paru inexorable, écrit d'avance, attendu. Pourquoi ? Tu n'en sais rien. Ou peut-être parce que subconsciemment, face à sa présence dominatrice, tu as eu peur que cette bonne femme ne t'écrase sur-le-champ si tu lui faisais l'affront de refuser ? Ou bien, comme une joueuse de cartes, tu as pensé jouer à malin, malin et demi ? En fait, tu as pris cette enveloppe

mécaniquement et... stupidement ! Une colère soudaine monte en toi à cette dernière pensée. Tu enrages contre ton esprit d'escalier. Les répliques que tu aurais dû donner à cette femme se bousculent soudain nettes, claires dans ta tête.

Elle dit qu'elle connaît votre souffrance parce qu'elle distribue des dons dans les villages, mais depuis quand, madame, les bonnes œuvres sont-elles un moyen de lutter contre la pauvreté dans un pays ? Laissons les actions ponctuelles, les dons, l'aide en cas d'urgence à ceux qui savent le faire, aux organisations humanitaires qui quoi qu'on dise sauvent des vies... et puis s'en vont. Quand on dirige un pays, le combat contre la misère ne consiste pas à faire des campagnes médiatisées de saupoudrage de dons dans des villages et puis à s'en aller comme les ONG d'urgence. La vraie vie des gens et des femmes en particulier commence après que les télévisions qui vous accompagnent ont remis le cache sur les objectifs de leurs caméras, après que les préfets qui vous ont reçue ont fini de vous réciter leurs discours creux et laudateurs, après que la fanfare de l'accueil s'est tue et que vous-même, autosatisfaite, vous quittez le village. Vous constaterez alors, madame, que votre passage n'a rien changé. Le paludisme, l'eau impropre à la consommation, l'impossibilité d'avoir accès à des soins, le manque de bancs ou de livres dans les écoles sont toujours là ainsi que la misère de leur pauvre vie humaine jaugée à moins d'un dollar américain par jour.

Et puis attends ! Elle a dit qu'elle connaissait ta sœur. Ton œil ! Il n'y a qu'à taper son nom sur [www.google.com](http://www.google.com) et on a des pages sur elle, ou alors, si on ne veut pas googler, il suffit de regarder dans Wikipédia. Et en plus elle a osé dire qu'elle l'estimait ! Mais ta sœur lui aurait hurlé à la face qu'une parité formelle hommes-femmes à l'Assemblée nationale ne pourrait se substituer à une égalité qui n'existe pas au sein de la société, une société où les femmes sont encore battues, répudiées au bon vouloir de leur mari, expropriées de tous les biens quand elles se retrouvent veuves ! Que la parité commence par le bas, que c'est au niveau local qu'il faut commencer par faire élire les femmes car une femme dans un comité de village ou de quartier, une femme à un poste-clé dans une mairie ou une entreprise a plus de pouvoir réel qu'une femme bombardée députée au Parlement national !

Sida ? Elle en est encore à culpabiliser les prostituées ? Affligeant.

Tu aurais dû lui rappeler ses conseils aux militaires quand elle leur recommandait de ne pas violer... parce qu'ils risquaient d'être contaminés par les femmes porteuses du virus. Plus méprisant que ça, tu t'envoies pour la lune ! Heureusement que l'on ne pratique pas l'excision dans votre pays, sinon la bonne dame l'aurait sans doute combattue en plaidant auprès des hommes : « S'il vous plaît messieurs, il faut lutter contre l'excision parce qu'une femme excisée vous procure moins de plaisir au lit ! »

En fait, tu pestes plus contre toi-même que contre cette femme, tu bouillonnas à l'intérieur parce que tu as tout d'un coup honte d'avoir été si intimidée que tu n'as pas osé défendre correctement tes camarades. Non, Tamara ta sœur n'aurait pas eu l'esprit d'escalier comme toi. En fait toutes ces répliques auxquelles tu viens de penser se trouvent dans ces lettres passionnées de découvertes, d'émerveillement et de réflexion qu'elle ne cessait de t'envoyer de Nouvelle-Zélande, cette île du bout du monde où côtoyer des militantes maories avait marqué sa vie d'étudiante. Ces lettres, tu les avais soigneusement rangées avec les autres choses d'elle que tu avais décidé de conserver après son décès. Tu les avais d'ailleurs longtemps conservées dans la chambre qu'elle occupait pendant qu'elle habitait encore avec Tito et toi, cette époque où tu avais été pour elle une mère autant qu'une grande sœur. Tu avais fait de ton mieux pour l'élever de telle sorte qu'elle ne tombe pas dans les mêmes erreurs que toi, pour qu'elle devienne ce que tes parents souhaitaient que tu fusses, mais que tu ne fus jamais.

Dès que la nouvelle t'était parvenue du village qu'elle avait réussi à son certificat d'études primaires, ce qui lui permettait de continuer ses études au lycée, tu avais immédiatement dit à tes parents que tu souhaitais qu'elle habite chez Tito et toi avant que tantine Turia ne fasse la même demande. Tito avait été magnifique et tu lui seras toujours reconnaissante pour tout ce qu'il a fait pour Tamara malgré la haine qu'il te voue depuis cette nuit où tu lui as claqué la porte au nez. Tout autant que toi, il la considérait comme sa petite sœur. Il s'était décarcassé à transformer la petite salle extérieure, mi-garage, mi-débaras, attenante à la

maison en une agréable chambre intérieure, ouvrant une porte là où il y avait le mur et réduisant la porte extérieure à une fenêtre. Même quand il n'avait pas encore son job au ministère comme directeur des Technologies de l'information et de la communication pour l'enseignement, il s'arrangeait toujours pour trouver tous les livres qu'il fallait, ce qui épargnait un peu ton salaire de caissière. Il l'avait aidée en philosophie et plus tard, lorsque vous lui aviez offert un Mac portable, il avait guidé ses premiers pas dans la maîtrise des logiciels appropriés. Toi tu l'avais soutenue en mathématiques of course, en particulier en statistiques.

Mais elle s'était émancipée très vite car elle apprenait de plus en plus de choses que vous n'aviez pas apprises de votre temps, à peine quatre ou cinq ans plus tôt.

Dès le départ, ce qui te préoccupait vraiment, c'était comment faire en sorte que l'avenir de cette jeune fille qui n'avait alors que treize ans ne soit pas obéré à jamais par une grossesse non voulue. Tu naviguais entre deux rôles, celui de mère et celui de grande sœur. Au début, tu t'étais dit que tu surveillerais la croissance de ses seins, le développement de ses hanches, que tu veillerais à ce qu'elle ne rentre jamais trop tard et à ce que tu sois toujours au courant des amis avec lesquels elle sortait, jusqu'au jour où elle aurait seize ans. Tu la prendrais alors par la main, tu la ferais asseoir et tu lui expliquerais les embûches qui l'attendaient. Mais les choses étaient allées beaucoup plus vite que tu n'avais prévu et tout avait basculé un après-midi qu'elle revenait du lycée.

Elle s'était arrêtée un instant dans l'embrasure de la porte pour réajuster son sac qu'elle portait en bandoulière quand, en une fraction de seconde, tes yeux avaient cru apercevoir des choses qu'ils n'avaient jamais remarquées jusque là : des lèvres légèrement tumescentes au milieu d'un visage reposé et épanoui, une poitrine remarquablement généreuse pour son âge, un mouvement des hanches qui donnait ce balancement nonchalant bien féminin qui indiquait subtilement que la fille avait franchi le seuil de la puberté, et peut-être même avait déjà goûté à la chose. Tu avais paniqué ! Elle avait tout juste quinze ans ! Mais que croyais-tu ? Ne savais-tu pas que les enfants de cette génération avaient un développement tellement précoce qu'on pouvait très aisément se laisser avoir ? Maman - c'était

>>>

8400 signes

>>> peut-être grand-mère – vous disait souvent : « C'est avant le départ de l'enfant pour la danse qu'il faut lui donner des conseils et non pas à son retour. » Tamara revenait-elle déjà de la partie de danse ?

Certes, il ne faut pas traîner pour affronter les problèmes urgents, mais il ne fallait pas se précipiter non plus. L'interpeller là, devant la porte, alors qu'elle venait de lancer un « Salut Méré » enjoué aurait été une erreur, un comportement de grande soeur paniquée. Il fallait plutôt agir comme une mère, donc calmos, Méréana.

Tu avais donc laissé se dérouler la routine habituelle. Tu avais fait à manger et vous aviez dîné ensemble après le retour de Tito du boulot, vous vous étiez raconté les petites péripéties de votre journée, Tito avait remis en place le battant du placard de la cuisine qui était sorti de ses gonds, Tamara avait fait la vaisselle puis rejoint sa chambre, tu avais fait brosser les dents à l'enfant et tu l'avais couché. Et puis le moment fatidique arriva.

Tu étais allée à sa porte et tu avais frappé. Elle t'avait demandé d'entrer. Tu étais entrée et tu t'étais assise au bord de son lit.

Tu avais pensé : Si je commence à tourner autour du pot, je ne serai plus capable de dire ce qu'il y a à dire. Tu y étais donc allée frontalement, voire brutalement. Tantine Turia ou maman s'y seraient prises autrement, mais elles, elles étaient ses mères tandis que toi, rien qu'une grande soeur, quoi que tu penses :

— Est-ce que tu as déjà couché avec un garçon, Tamara ? De stupéfaction, sa bouche et ses yeux s'ouvrirent en même temps. Après quelques secondes ainsi, elle avait remué la tête comme si elle avait mal entendu la question.

— Pardon ?

— Tu m'as bien entendue, je ne vais pas répéter la question.

— Méré ! Comment peux-tu...

— Non, ne prends pas ça mal, Tam, j'ai confiance en toi.

— Mais pourquoi cette question ? Soupçonnerais-tu quelque chose ?

— Je voudrais seulement te donner quelques conseils avant que cela n'arrive... et même si c'était déjà arrivé.

— Tu sais que je ne ferais jamais une chose pareille. Que penserais-tu de moi ? Et maman, surtout après ce qui t'est arrivé ?

— Justement, je ne voudrais pas que ce qui m'est arrivé t'arrive. J'ai eu beaucoup de chance parce que j'avais une femme comme tantine Turia à mes côtés.

— Ne dis pas cela. Tito est un être généreux et toi, tu as toujours été un modèle pour moi et je te respecte beaucoup.

— J'ai eu de la chance, c'est tout. Imagine un peu les conséquences de mon imprudence ce jour-là si Tito avait

eu une maladie. Ne te méprends pas sur le sens de ce que je veux te dire : la virginité en soi n'est pas importante, elle est faite pour être perdue de toute façon. Ce qui est important, c'est comment on la perd et avec qui. Aujourd'hui, pour une jeune fille, la pilule ne suffit plus car il ne s'agit plus seulement d'éviter les grossesses. Il y a toutes ces maladies sexuellement transmissibles, les anciennes et les nouvelles, la pire étant le VIH. Alors petite soeur, quoi qu'il arrive, fais attention et sois ferme sur le préservatif.

— Merci, je garderai toujours ce conseil à l'esprit. Pour le moment, j'ai pas de copain et je ne pense pas à ça.

— Moi non plus je n'y pensais pas quand c'est arrivé. Il y a ce qu'on veut et il y a ce qui arrive. Il faut s'armer à l'avance pour faire face à ces imprévus de la vie.

Elle n'avait pas répliqué et tu t'étais tue. Il te semblait que son cerveau était en train de traiter l'information que tu venais de donner.

— Voilà ce que j'avais sur le coeur et que je tenais à te dire, Tamara.

Tu t'étais alors levée pour sortir de sa chambre. D'un geste spontané, elle avait sauté du lit où elle était assise et t'avait enserrée dans ses bras.

— Merci, grande soeur.

Ces mots de « grande soeur » si pleins d'affection t'avaient pénétré droit au coeur et à ton tour tu avais resserré ton étreinte. Jamais vous ne vous étiez senties si complices et si proches. Enfin tu lui avais fait une petite bise sur la joue et tu avais refermé la porte en sortant.

Vous n'en aviez plus jamais parlé et, jusqu'au moment où elle avait triomphalement passé son bac et obtenu cette rare bourse pour l'université d'Otago dans la ville de Dunedin en Nouvelle-Zélande, tu n'avais jamais su si ta petite soeur avait perdu sa virginité alors qu'elle était encore sous ton toit, même quand ce garçon avec lequel elle devait se marier plus tard à son retour de l'étranger commençait à tourner assidûment autour d'elle. De toute façon tu ne voulais pas savoir et tu n'avais pas cherché à savoir. Elle n'avait fait allusion à cette conversation qu'une seule fois dans une de ces lettres qu'elle t'envoyait régulièrement de l'étranger...

Des coups de klaxon insistants te projettent hors de tes pensées qui oscillent entre colère et souvenirs attendris. Quelle mouche est en train de piquer ce chauffeur pour qu'il ameute tout le quartier avec les bruits aigus de sa trompe ? Il ne s'y prendrait pas autrement s'il voulait faire sortir les zouaves de la garde présidentielle. Tu regardes... et c'est Armando que tu vois, agitant ses grands bras pour te signaler de venir vers lui et son taxi en stationnement. À sa vue, tu reviens brutalement à la réalité immédiate. Mon

Dieu, tu avais oublié la règle numéro un de la survie, celle de toujours indiquer où tu te trouves ; tu avais fermé ton portable en entrant dans la résidence présidentielle et, pour sûr, tantine Turia et les autres devaient être paniquées, incapables de te joindre ou de te laisser un SMS. Tu avances vers Armando qui abandonne son taxi pour courir vers toi, les bras ouverts. Spontanément tu te précipites aussi et tombes dans ses bras. Il te serre fort et tu le serres aussi. Tu es contente de ce contact charnel, de cette chaleur réconfortante après deux duels sans merci et intellectuellement épuisants avec deux femmes de pouvoir. Cela te fait du bien de sentir cette main qu'il te passe sur le dos... Mais qu'est-ce qui t'arrive, Méré, à te laisser aller ainsi ? Ton expérience avec Tito ne t'a rien appris ? Ne te laisse pas prendre au piège des prévenances d'un homme. Et puis que va-t-il penser ? Que la pauvre sotte a succombé à ses charmes ? Il faut te ressaisir, Méré, avant qu'il n'ait les chevilles toutes gonflées... Tu le repousses brutalement quitte à passer pour une cyclothymique. Il est un peu surpris mais ne dit rien et enchaîne aussitôt comme si de rien n'était.

— Tu nous as fait peur ! Pourquoi n'as-tu pas donné signe de vie ? Le répondeur de ton portable se déclenchait automatiquement dès la première sonnerie. Lorsque Lauretine m'a dit que tu avais été appelée auprès de la femme du président, je ne l'ai pas crue. J'ai insisté en disant que tu étais au ministère. J'y suis allé te chercher, je suis allé jusqu'au bureau de la secrétaire à qui j'ai dit que tu étais ma soeur et que tu m'avais demandé de venir te chercher. Elle m'a répondu que tu avais quitté ses bureaux une bonne heure auparavant en refusant de lui dire où tu allais. Il ne me restait plus qu'à te suivre au palais présidentiel comme me l'avait indiqué Lauretine. J'ai failli me faire tuer pour toi puisque au bout d'un moment ma voiture a été arrêtée par des soldats qui m'ont intimé l'ordre de faire demi-tour immédiatement sinon... Ils m'ont dit que j'avais franchi le périmètre de sécurité de la résidence du chef de l'Etat. Alors je suis venu attendre ici au cas où. Pourquoi ne m'as-tu pas appelé, Méré ? Ne sais-tu pas que l'on peut aussi disparaître dans la résidence du chef de l'Etat ?

Il débite tout ceci en marchant. Arrivé au taxi, il ouvre ta portière et la referme après que tu t'es installée, puis va se mettre au volant.

— Il ne faut pas traîner par ici, dit-il et il démarre en trombe. Il négocie mal le premier virage, s'excuse, puis demande : Alors, comment ça s'est passé ?

— C'était horrible !

— Comment ça, horrible ? Tu ne lui as pas expliqué que...

— Laisse-moi d'abord rassurer les autres.

Tu débloques le portable. Tu appelles tantine Turia.

Elle crie, heureuse d'entendre ta voix. Tu lui rappelles que tu n'as pas beaucoup d'unités et que tu dois abrégé la conversation afin de parler aux autres. « Mais tout le monde est ici », dit-elle. Tu lui demandes de te passer Lauretine Paka à qui tu indiques que tu es en route vers la maison, dans le taxi d'Armando.

— Tu peux utiliser mon téléphone si tu as d'autres appels à faire. J'ai encore beaucoup d'unités, propose ce dernier.

— Non merci, pas pour le moment.

— Alors comment ça, c'était horrible ?

— Je peux te dire une chose, Armando : je n'ai plus besoin de travailler au chantier, je suis riche !

La voiture fait une embardée et grimpe sur le trottoir. Armando te regarde, l'air complètement idiot.

— Attention, regarde la route !

Il ralentit, puis se rabat sur la chaussée avant de s'arrêter.

— Je ne comprends pas, Méréana. Tu... Tu t'es... Il laisse la phrase suspendue en l'air.

— Oui.

Tu ouvres ton sac, sors l'épaisse enveloppe et la jettes sur ses genoux. Il la regarde atterri, n'osant la toucher comme s'il craignait qu'elle ne contienne une bombe susceptible d'exploser une fois dans sa main.

— Ailleurs, la corruption est cachée, elle se fait sous la table ; chez nous elle ne se cache pas, elle est à ciel ouvert. Allez, on va se partager l'enveloppe, moitié-moitié, rien que nous deux. On sera riches.

— Mais... mais... Pas toi, Méré !

— Pourquoi pas ? J'ai besoin d'argent moi aussi. Pas toi ?

— Mais... mais... tu crois que c'est bien de... tes camarades... Combien y a-t-il là-dedans ?

— Je ne sais pas. Compte !

Enfin il ose toucher l'enveloppe. Il la prend et la retourne :

— Mais tu ne l'as pas encore ouverte, elle est encore scellée.

— C'est bien ainsi et j'ai changé d'idée, ne l'ouvre pas.

Il ne dit plus rien. Tu le regardes, amusée. Et brusquement tu es prise d'un fou rire incontrôlable, un rire sonore accompagné d'interminables hoquets qui te secouent tout entière. Des larmes te coulent des yeux. Armando te regarde, ahuri, pensant certainement que tu as disjoncté. Après un long moment, tu cesses de rire. Tu te sens bien du coup, la poitrine légère, le cerveau clair et l'esprit serein.

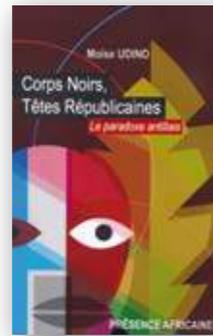
— Dépêchons-nous, allons rejoindre les autres, elles doivent nous attendre impatiemment.

— Et... et l'enveloppe ?

— Garde-la, je te la confie.

## Les Antillais et la République

**M**alaise ! C'est sans doute le maître mot de *Corps noirs, têtes républicaines : le paradoxe antillais*. Présentée sous la forme d'un essai mêlant éléments biographiques, analyses historiques et sociologiques, l'œuvre de Moïse Udino, antillais d'état civil et d'âme, dépeint, avec regret, les nombreuses facettes du sentiment d'infériorité que ressentent les millions d'Antillais qui vivent notamment en métropole, c'est-à-dire en France.



*Présence africaine, 2011, 175 pages*

... nité impose (...) de se dire les choses et de s'aimer (...) se respecter soi-même et respecter l'autre. Ce que demandent les Antillais de métropole et de la Caraïbe est le droit de prendre des décisions régionalement afin d'agir pleinement pour l'épanouissement de leurs peuples et de permettre que la République et la démocratie fassent rayonner cette partie du monde après tant de déchirements. (...) Nous devons songer à l'image de la France dans le monde qui parle de « l'exception culturelle française » et d'une société multiculturelle et laïque. »

Tout est dit !

2500 signes

*Dominique Mobioh Ezoua*

Exerçant la profession de médiateur de santé, l'auteur a bien observé la particularité, liée à l'histoire et à la tragédie de trois siècles de société coloniale, de « ces âmes noires » évoluant en pleine République. Moïse Udino nous rappelle « le malaise culturel, racial, et social des Antillais ». Il nous le dissèque en se basant sur une étude minutieuse effectuée en Ile-de-France, où il a grandi et vit toujours. Peur, complexe d'infériorité, problème de couleur de peau...

On pourrait penser : « Encore un autre livre larmoyant sur les tares du colonisé, l'inhumanité des colonisateurs, etc ». Et pourquoi pas ! Mais oui, un de plus, c'est heureux !

Car il n'est pas inutile de toujours parler de ce destin tragique, de cette culture écrasée que les millions de Noirs à travers l'histoire ont connu et continuent de connaître dans les sociétés modernes dans lesquelles ils vivent. Moïse Udino rend compte de manière dérangeante de ce qu'il a vu, vécu, et entendu.

Les histoires des individus, rapportées par l'auteur, permettent de prendre la juste mesure de ce sentiment inconscient ou conscient : les Antillais se sentent réellement inférieurs aux autres Français, simplement parce qu'ils sont noirs de peau.

Alors peut-on résoudre cette situation ? Les Antillais en sont-ils un peu plus conscients ? Et quelle est la position réelle ou même supposée des pouvoirs publics français ? Vaste programme !

Comment résoudre cette équation ? Moïse Udino ose suggérer quelques pistes : « la frater-

**Moïse Udino** Martiniquais, né à Fort-de France, Moïse Udino mêle éléments autobiographiques, analyses historiques et sociologiques pour expliquer la situation des Antillais en France. Il se penche sur leurs souffrances personnelles autant que sur l'histoire collective. Longtemps médiateur de santé, il est aujourd'hui formateur au centre national de la fonction publique territoriale et poursuit des études universitaires dans le domaine de la sociologie clinique et de la psychosociologie à l'université Paris 7. **500 signes**



PHOTO GLAUDEL

## Quand Cyrano de Bergerac devient Cyr@no de Bessora

**B**essora nous invite une fois de plus dans son univers romanesque singulier, mélange de tendresse, d'ironie et de cruauté avec son nouveau livre intitulé *Cyr@no*. Pour ce septième opus la romancière d'origine gabono-suisse a obtenu une bourse du Centre national du livre.

L'écrivaine est partie de *Cyrano de Bergerac* pour créer un roman ayant pour thème l'identité et la quête amoureuse. Son style à la fois déconcertant, virulent et tellement enthousiaste, télescope des langues du XVII<sup>e</sup> siècle et du cyberlangage. Un *Cyrano de Bergerac* revisité, une Roxane contemporaine et crue qui cherche en elle les moyens pour apprendre à s'aimer et à aimer.

Roxane peine à trouver sa place de comédienne dans le monde impitoyable du théâtre. Et dans ce milieu, s'appeler Roxane amène toujours des questions sur *Cyrano*... À l'issue des castings, quand elle parvient à décrocher

quelque chose, ce ne sont généralement que des rôles pour des publicités de shampoings défrisants ou de baumes dépigmentants. On lui reproche un physique hybride qui n'a rien des canons de la beauté. Des jambes de Teutonne avec un cul d'Africaine ? Décidément, ça ne colle pas... sans compter sa poitrine de nymphette et son nez trop long. En plus, elle s'est amou-



*Belfond, septembre 2011, 240 pages*

PHOTO CÉLINE NIESZAWER, OPALÉ, ÉDITIONS BELFOND



**Bessora**, fille d'un diplomate gabonais, est née à Genève et a vécu en Europe, aux États-Unis et en Afrique. Après des études de commerce et d'anthropologie, elle publie son premier roman en 1999, *53 cm*. En 2007, le Grand Prix littéraire d'Afrique noire lui est décerné pour son roman *Cueillez-moi jolis messieurs*. *Cyr@no* est son septième roman. **345 signes**

rachée de Christian, un bellâtre blond qui l'a aimée un soir pour mieux la congédier le lendemain... par mail. Mais Roxane a plus d'un tour dans son sac, et pour remédier à ses ratages, elle peut compter sur son alter ego, son double, son reflet : *Cyrano*. À la fois homme et femme, cousin et cousine, mère adoptive et meilleure ennemie, ce personnage imaginaire, tout droit sorti du XVII<sup>e</sup> siècle, est, pour la jeune comédienne, une faille et un remède, l'autre elle-même, aimante et haineuse, pleine de ressources, mais aussi pleine de fiel. Roxane et *Cyrano* vont mettre en place un implacable stratagème pour séduire Christian.

*Manel Guendouz.*

1800 signes

## L'Afrique des mystères

**L**e *Repaire de l'ange* est le premier livre de Marlène G. Zadi. Il est construit sur une intrigue mi-roman d'aventure, mi-roman fantastique, sortie du fond des âges. Il devrait lui valoir de sincères encouragements. Dans un style romancé, soutenu par une pléiade de personnages, de nombreux dialogues

ROMAN FANTASTIQUE

et une écriture précise,

l'auteure nous fait valser d'un pays à l'autre, d'une île à l'autre, entre deux époques, celle où ces territoires étaient colonisés, et l'époque actuelle.

Belle jeune femme de 27 ans vivant à Tortola, dans les îles Vierges britanniques, Tania, à la mort tragique de sa mère et après avoir enfin rencontré son père, inconnu jusque-là, décide de partir sur les traces ancestrales de sa famille maternelle afin de



Marlène G. ZADI  
*Le repaire de l'ange*  
Guten, 2011,  
230 pages

mieux connaître ses origines. Elle débarque à Palombo et se fond généreusement dans les us et coutumes de cette Afrique qui lui rappelle, à maints égards, son île natale. Curieuse et combative de nature, elle décide de percer les mystères de cette partie du continent, qu'ils soient anciens ou récents.

Tous les ingrédients de « *L'Afrique des mystères* » sont naturellement réunis dans cette histoire où « *cocotiers, plages, croyances, vaudou et sorcellerie se côtoient* ». Mais, au-delà de cette Afrique mystérieuse, les lecteurs vivent une histoire d'amour entre Tania et Ernest digne de celles des contes de fées. On découvrira vers la fin du roman que leur amour existait déjà, quelques siècles plus tôt !

Marlène G. Zadi nous entraîne également dans un suspens jamais démenti au travers des enquêtes qu'elle mène sur « le fameux Kadjè », cette ombre, cette âme qui vivrait, dit la légende de Palombo, dans les bois. Ou sur les disparitions inexplicables de jeunes filles qui tiennent, effrayée et en haleine, la population du village.

C'est l'amour, le « grand amour », qui conclura cette histoire. C'est lui qui défera les maléfices, les actes de sorcellerie, les réseaux de proxénétisme, les assassinats, la mort.

L'héroïne, Tania, trouvera dans son voyage à travers les âges et les intrigues son repère. Celui de l'ange, de son ange, Ernest, qui aura vaincu le diable.

2200 signes

D. M. E.

**Marlène G. Zadi** est née à Lomé où elle a vécu ses douze premières années. Elle a passé son adolescence à Rennes en France où elle a obtenu son baccalauréat. Puis elle a commencé des études universitaires de psychologie pour finir par des études juridiques. Elle réside actuellement à Chartres où elle est clerc de notaire. Ses lectures préférées : les romans policiers. Elle considère *Dix petits nègres* d'Agatha Christie comme un chef d'oeuvre. Elle retourne fréquemment au Togo car, selon ses mots : « *Je ne peux m'empêcher de penser à ma famille restée là-bas. Et j'aime m'imprégner de cette culture, elle m'inspire* ».

620 signes

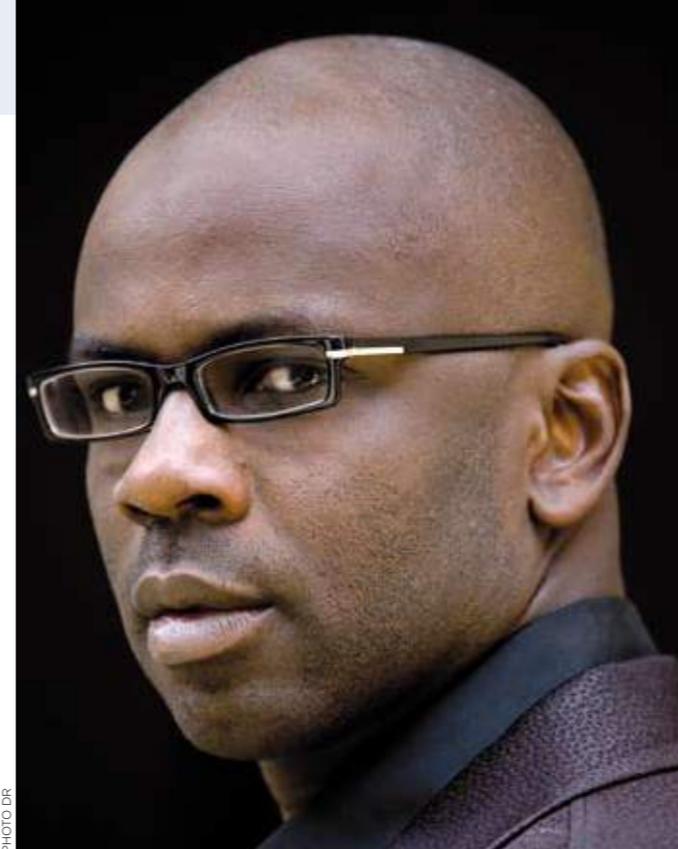


PHOTO DR

**Lilian Thuram**, français, né en Guadeloupe en 1972, est de nos jours, une des « étoiles noires » les plus connues de la planète. Il a à son actif une carrière prestigieuse de footballeur international : champion du monde en 1998, champion d'Europe en 2000, vice-champion du monde en 2006, ainsi que de nombreux autres titres en club. Jusqu'en 2008, il détenait le record de sélections en équipe de France. C'est également en 2008 qu'il crée la « Fondation Lilian Thuram, éducation contre le racisme ». Son livre a obtenu le prix Seligmann contre le racisme.

555 signes

**L**ilian Thuram, star du foot, a réalisé, en collaboration avec Bernard Fillaire, un premier ouvrage, *Mes étoiles noires*, sur les grands personnages noirs de l'histoire, de Lucy à Obama. Il poursuit ainsi une démarche qui lui est chère : casser les préjugés, les a priori, en abolissant les barrières de l'ignorance et de l'hypocrisie.

Connaissez-vous Lucy, la mascotte de l'humanité, baptisée la « grand-mère africaine » ? Ou bien les chasseurs du Manden (ou Mandé), chantés en pays mandingue, dont l'empire du Mali, alors à son apogée, s'étendait de l'océan Atlantique au Niger ? Vous connaissez mieux Barack Hussein Obama (l'étoile de l'espoir), Abu Jamal (la voix des sans-voix), Billie Holiday, Marcus Garvey ou encore Nelson Mandela, qui de la prison conquiert la présidence et Cheik

## Des étoiles pour se repérer

Modibo Diarra, cet interplanétaire ! Normal, ce sont les étoiles noires de notre époque surmédiatisée. Ce qui nous aide à mieux les connaître ou tout simplement les reconnaître.

C'est la raison pour laquelle la démarche de l'auteur, elle aussi heureusement médiatisée, est importante car, comme il le dit lui-même, elle permet de rendre hommage à tous nos héros, à toutes nos héroïnes, quelles que soient leur origine et leur couleur de peau. « *La meilleure façon de lutter contre le racisme et l'intolérance, c'est d'enrichir nos connaissances et nos imaginaires* », affirme-t-il.

Dans cette première œuvre, le besoin de rendre justice à ces « têtes » noires est si fort, si évident, que l'auteur ne s'embarrasse pas vraiment de belles et grandes phrases poétiques, de litotes savamment tournées, etc. Lilian Thuram d'abord le souci de « relater les faits », et surtout de les rétablir auprès de toutes celles et tous ceux qui les ont volontairement omis, à travers les livres d'histoire et autres revues et gazettes.

C'est une galerie de savoureux portraits qui nourrit les 400 pages, illustrées par moments de photographies ou de dessins. Chaque destin détaillé dans ce livre est sous-titré. Ainsi, Camille Mortenol est le premier « Nègre » noir de polytechnique ; Patrice Emery Lumumba voulait rendre l'Afrique à ses enfants, Mongo Béti est le militant du peuple africain et Esope un sage de la Grèce antique.

L'auteur a raison de nous réconcilier tous autant que nous sommes, d'où que nous venions, qui que nous soyons, avec « *l'Homme, petit ou grand* ». Dans le monde d'aujourd'hui, nous avons tous besoin de « *modèles pour nous construire, bâtir l'estime que nous avons de nous-mêmes, changer notre imaginaire... d'être capables de croire en l'Homme* ».

Ce livre saura aussi nous réconcilier avec nous-mêmes et nous permettra de rendre hommage à nos ancêtres comme à nos contemporains.

2682 signes

D. M. E.



LILIAN THURAM  
*Mes étoiles noires*  
De Lucy à Barack Obama  
Philippe Rey  
Philippe Rey, 2010,  
400 pages

# Jean-Joseph Rabearivelo, Œuvres complètes, tome I



PHOTO DR

Mariée à un Malgache, Dominique Ranaivoson travaille sur la littérature francophone de l'Océan Indien.

Elle est l'auteure d'une thèse de doctorat de Littérature comparée sur « la production littéraire francophone à Madagascar de 1980 à 2000 » (université de Paris XIII, 2002), critique littéraire, enseignante, maître de conférences. Elle a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels *Madagascar, dictionnaire des personnalités historiques* (2005), *100 mots pour comprendre Madagascar* (2007), *Dox* (2010) et, dernièrement, *Boris Gamaleya, les polyphonies de l'extrême* (2011) en collaboration avec Bernard Quillier.

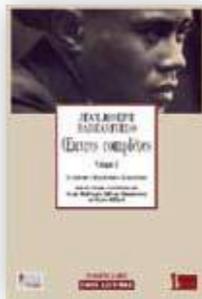
611 signes

Le poète, s'il est le plus cité parmi les écrivains de Madagascar, est surtout célèbre pour son écriture en français de vers languoureux, son malaise existentiel dans une société coloniale où il ne trouvait sa place nulle part et son suicide par empoisonnement en 1937, dont il consigna les étapes jusqu'aux ultimes moments, embrassant les livres de Baudelaire. Sa poésie fut accessible au large public français bien après sa mort, en 1948, quand Senghor, qui s'était un temps reconnu avec effroi en lui, avait publié douze de ses poèmes dans sa *Nouvelle Anthologie de la poésie nègre et malgache*. Chacun savait que bien des clés de cet écorché mystérieux devaient tenir entre ces pages de cahiers gardés par sa famille.

Né en 1903, Jean-Joseph Rabearivelo a toujours vécu à Tananarive mais l'accès à la littérature française et mondiale lui aura permis de sortir mentalement de la société étriquée où il n'est qu'un enfant sans père, un noble pauvre commis dans une imprimerie, un autochtone soumis à des coloniaux dont il ne mesure que trop la petitesse des ambitions en découvrant « maint pot...aux ordures » (p. 243). Autodidacte, il écrit dès sa jeunesse de la poésie en français, se fait journaliste, dramaturge, chroniqueur puis entretient fiévreusement des correspondances partout en Europe. Ce journal qu'il qualifie de « notes dont la plupart sont acides ou raillent les autres » (p. 115) puis d'« auto-confessions » (p. 801) porte le titre de *Calepins bleus* en écho à des « Calepins rouges » détruits car encore plus compromettants. Courant du 5 janvier 1933 au jour (presque à la minute) de sa mort le 21 juin 1937, il s'ouvre ainsi :

*Les Calepins bleus*

de Jean-Joseph Rabearivelo, poète malgache, ont été publiés fin 2010, il y a bientôt un an. Il aura fallu attendre 73 ans après sa mort pour avoir accès à l'intégralité de son journal intime.



Collection Planète libre, éditions CNRS - Présence Africaine, 2010, 1 273 pages

« Ainsi de mes Calepins bleus, dont voici le sixième tome. Et je viens de me réchauffer devant les feuillets brûlés du cinquième volume... » (p. 86). Il pose lui-même la question en juin 1933 : « Pourquoi ces TMOINS [sic], tu les détruis toi-même une fois qu'ils forment un tout plus ou moins complet [...] ils constituent alors un manuscrit de 528 pages ? Et tu en as déjà brûlé cinq tomes ! Et je ne sais que répondre à moi-même. » (p. 115)

Le poète, dégoûté des « mœurs du temps » (p. 783), mène une vie intime erratique dont il consigne les détails en donnant les noms des lieux fréquentés et des partenaires de fumeries ou d'orgies diverses. Ayant femme et enfants (parmi

eux une petite Voahangy dont la mort à trois ans participe de sa douleur permanente), visitant presque chaque jour une Paula inaccessible qu'il rêve de prendre pour maîtresse, il se décrit avec « un cœur blessé de naissance » (p. 320) portant son « fardeau de solitude » (p. 1061). La première page avoue qu'écrire « strictement per se » ce journal intime permet « de peupler quelque peu cette solitude intérieure » (p. 85) qui lui sera fatale. Comme Baudelaire dont l'ombre et les vers l'accompagnent de la première à la dernière page, il vit déchiré entre rêve de pureté et réalité de fange et d'addiction aux paradis nocturnes : « Je suis au lit où j'ai Baudelaire et...l'oubli momentané, forcé, de tous mes maux » (p. 243).

**Mais l'intérêt du journal n'est pas tant dans la révélation des mœurs des uns et des autres**, bien que la « bonne » société coloniale et la bourgeoisie tananarivienne en sorte égratignées, que dans la compréhension de ce lettré perdu dans son époque. Rabearivelo, qui avait changé son prénom pour avoir les mêmes initiales que Jean-Jacques Rousseau, est un lecteur absolument boulimique. Il reçoit par courrier livres et revues et se saoule de littérature mondiale au point d'invoquer en toute circonstance ses « fantômes littéraires » (p. 267). Face à toute réalité malgache, il voit, sent, écoute, parle, vit, se brûle et se perd en récitant des vers. Il discerne dans les femmes rencontrées l'ombre des héroïnes des livres lus, se vivant lui-même en Balzac (« sans son génie » ce qui est une « géhenne », p. 1061), en Casanova, en Valmont ou en Julien Sorel. Une foule innombrable de tous les lieux et de tous les siècles de la

littérature, parfois heureusement identifiée par les notes des commentateurs, traverse ces pages. Cette vie par procuration combinée à des relations épistolaires qui l'emportent sur les relations de proximité isole de plus en plus un Rabearivelo qui pourtant, il le raconte, ne cesse de sortir et de rencontrer proches, collègues et compagnons d'évasion mais qui note en même temps : « Dégoût de tout, de tous et de toutes » (p. 1033). L'issue de ce paradoxe est cette lucidité avec laquelle il se décrit le jour de son suicide : « Et cela, c'est moi : impérieusement, violemment, naturellement latin chez les Mélanien. Et avec les traits de ceux-ci » (p. 1062).

Ce texte passionnant est suivi de diverses lettres et aphorismes retrouvés dans les malles qui gardaient les cahiers, *Le Bijou noir et rose* et *D'un belluaire*. L'abondant et nécessaire appareil critique est fourni par une équipe de chercheurs autour de Serge Meitinger et Claire Riffard. Il est prodigieux, donnant, outre les indispensables repères chronologiques, une introduction analytique, de nombreuses notes infra-paginales, des explications de la démarche génétique, un volumineux index des noms, des notices biographiques, un dictionnaire des périodiques français et malgaches de l'époque et des fac-similés. Se plonger dans ce journal, c'est comprendre et accompagner celui qui domine encore la poésie francophone malgache, c'est entrer dans les coulisses d'une société coloniale disparue, c'est mesurer l'impact à la fois rédempteur et fatal que peut avoir la littérature. C'est enfin comprendre un homme avant de relire son œuvre poétique et romanesque.

Dominique Ranaivoson

5600 signes

## INDEX PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITES DANS CE NUMÉRO

Titre	Auteur	Page
Al Capone le Malien	Sami Tchak	13
Avion par terre	Assalama Amoi	34
Champs d'ombre	Léopold Sédar Senghor	22
Corps noirs, têtes républicaines	Moïse Udino	22
La Crique	Sylviane Vayabouyry	52
Cyrano	Bessora	53
L'Expression du métissage dans la littérature africaine	Liss Kihindou	24
La Femme-poison	Irène Dembe	58
Le garçon qui dompta le vent	William Kamkwamba et Bryan Mealer	58
La guerre des banlieues n'aura pas lieu	Abd al Malik	12
Hosties noires	Léopold Sédar Senghor	22
L'Iguifou	Scholastique Mukasonga	31
Jean-Joseph Rabearivelo, Œuvres complètes, tome I	Dominique Ranaivoson	56
Maathai, celle qui plante les arbres	Wangari Maathai	15
Mathématiques congolaises	In Koli Jean Bofane	35
Mes étoiles noires	Lilian Thuram	55
Mosso	Nénonon Noël Djékéry	26
Patera	Aïssatou Diamanka-Besland	10
Photo de groupe autour du fleuve	Emmanuel Dongala	48
La Préférence nationale	Fatou Diome	44
La Quête infinie de l'autre rive	Sylvie Kandé	33
Racisme : mode d'emploi	Rokhaya Diallo	32
Le Repaire de l'ange	Marlène G. Zadi	54
Très bonnes nouvelles du Bénin	Jacques Dalodé	36
Le Ventre de l'Atlantique	Fatou Diome	44

# La Femme-poison

Irène Dembe est professeur de lettres et animatrice sur la radio Africa n°1 à Libreville au Gabon. La femme-poison est son premier livre. Le titre de son roman est original. Il rapproche les mots « femme » et « poison » pour en constituer un troisième qui possède son sens propre.

280 signes

*La Femme-poison* renvoie à l'image d'une femme qui, à la place du sang, a du poison qui coule dans ses veines au point d'être une personne insensible qui détruit fatalement tout ce qu'elle touche. Le mot composé « femme-poison » est sémantiquement différent du terme « empoisonneuse », qui, au sens figuré, signifie « femme embêtante » et, au sens propre, désigne « une femme qui utilise du poison pour attenter à la vie d'une autre personne ». Or il n'est pas vraiment question de cela dans l'ouvrage de la jeune romancière Irène Dembe.

Sur le plan formel, *La Femme-poison* est un texte hybride qui est à la lisière du récit, du roman et de la nouvelle. Le livre se compose de huit chapitres dont six fonctionnent comme des nouvelles pratiquement autonomes. Ils traitent un sujet précis ou illustrent le thème évoqué par le titre du chapitre. Chacun de ces chapitres raconte une mini-aventure de Malamba, la femme-poison. En ce sens, on a non seulement un dénominateur commun mais une unité ou plutôt une série d'épisodes alimentant, dans le temps et dans l'espace, le personnage et la grande histoire de Malamba (dans l'anthroponymie fang « Malamba » signifie « boisson alcoolisée obtenue à partir du jus de canne à sucre fermenté et qui fait tourner la tête », souligne le professeur Pierre Mauclair Okoue Ongo qui préface le roman).

Les titres des chapitres sont éloquentes. Titres-thèmes, ils traduisent la

volonté d'Irène Dembé de les rendre à la fois attrayants, prenants et didactiques. Chapitre I : « *Vie difficile et débrouillardise à Landa* » (mise en place du cadre sociologique de l'histoire qui va nous être racontée) ; chapitre II : « *L'amour rend fou* » ; chapitre III : « *Une fille dont les désirs sont des ordres* » ; chapitre IV : « *L'ensorceleuse a toujours le dessus* » ; chapitre V : « *L'amitié intéressée* » ; chapitre VI : « *Belle-mère et belle-fille face à face* » ; chapitre VII : « *L'argent. Toujours l'argent* » ; chapitre VIII : « *Une triste fin* ».

Sur le plan thématique, on a un point de vue de femme. Pour parodier le Jean-Paul Sartre d'*Orphée noir*, je dirai que les femmes noires, soumises depuis des lustres, sont débâillonées. L'Homme de droit divin qui avait seul le privilège de regarder, va être à son tour regardé sans concession par des femmes debout ! Il éprouvera le « saisissement (cruel) d'être vu ». Nous sommes dans l'envers du décor, du côté de filles pauvres qui dépeignent leurs aventures vénales avec de naïfs hommes mariés et mûrs à la recherche effrénée d'émotions charnelles avec des

« jeunes filles en fleur ». Le roman, qui explique les raisons sociales de la prostitution des jeunes filles issues de milieu très défavorisé, s'inscrit dans l'axe de la critique sociale africaine interne. A ce titre, Irène Dembe est l'héritière directe de Mongo Beti. *La Femme-poison* pourrait être décrit comme le développement d'un détail suggéré par la peinture contenu



dans le roman *Ville cruelle* d'Eza Boto alias Mongo Beti. Les autres écoles littéraires qui l'ont visiblement influencée sont le réalisme balzacien (de longs prologues avant l'histoire) et le naturalisme à la Zola. L'auteure prend en compte les déterminismes sociaux (l'extrême pauvreté qui explique la prostitution) et physiologiques (l'homme instable par nature). Le naturalisme de Dembé se traduit également dans son plaisir à décrire les situations pitoyables que les « prédatrices femmes » font endurer aux pauvres hommes généreux dupés par le fantôme de l'amour.

Avec son premier roman, plutôt réussi et original, Irène Dembe a su mettre en fiction la conjugaison des misères économiques, sexuelles et sentimentales. A ce titre, elle agrandit indéniablement le cercle encore restreint des authentiques romancières gabonaises, voire africaines.

3765 signes

Thierry Sinda

Extrait

## CHAPITRE I

### Vie difficile et débrouillardise à Landa

Le soleil se levait sur Landa, une ville côtière située au centre-ouest de l'Afrique. Un jour nouveau naissait, il apportait ses joies et ses peines. Les joies pour les riches et les peines pour les démunis qui vivaient dans des taudis, des maisons vétustes et branlantes constituées de vieilles tôles et de matériaux de récupération. Ces habitations offraient un spectacle pitoyable. On pouvait aisément imaginer que les gens qui demeuraient là portaient en eux tous les maux du monde. C'est dans l'un de ces quartiers pauvres qu'habitait une jeune fille du nom de Malamba. Plus précisément à Fouanga où les ordures et les eaux usées cohabitaient avec les hommes. Un quartier dont les habitants s'étaient résignés, s'ils étaient nés pauvres, c'était la volonté du bon Dieu. Que pouvaient-ils ? Leur destin semblait déjà scellé par un funeste sort. Les jeunes garçons se détournaient très tôt du chemin de l'école. Ils dépassaient rarement la classe de 5ème.

Pour oublier leur misère, les uns s'adonnaient au vandalisme tandis que les autres ingurgitaient d'énormes quantités d'alcool et de drogue. Les filles quant à elles n'arrivaient pas à freiner les élans de leur libido. Elles tombaient enceintes avant même d'avoir seize ans. Qu'avait-on à espérer quand on était né dans la précarité ? Ces gens-là étaient sans doute prisonniers de la fatalité qui les menait à la déchéance. Malamba était la seule à ne pas partager cette vision pessimiste des choses. Pour cette jeune fille de dix-sept ans, la vie ne vous donnait que ce que vous pouviez bien lui arracher. Et ce n'était pas parce qu'elle avait vu le jour au milieu de la puanteur qu'elle allait passer le res-

te de son existence ainsi. C'est forte de cette conviction qu'elle se leva ce matin-là. La jeune fille se prépara. Elle enfila une pâle imitation du dernier stretch à la mode et un tee-shirt qui dévoilait son beau nombril bien enfoncé dans ce ventre plat de danseuse. Elle devait rejoindre ses amies. Lorsqu'elle sortit de sa chambre, elle trouva son père allongé à même le sol dans le salon (si on pouvait appeler cette pièce ainsi !). Malamba eut un haut le corps. Comme d'habitude son père puait l'alcool. Elle le toisa. Oui, Malamba regrettait d'être la fille de cet homme misérable. Elle jeta un regard circulaire dans la pièce.

Quatre vieux bancs étaient les seuls endroits pour s'asseoir. Il y avait dans un coin une table poussiéreuse. Cela faisait pourtant dix-sept ans que Malamba vivait ici mais elle ne s'était jamais habituée à ce triste décor. Une bouffée de chaleur envahit la jeune fille. Il fallait qu'elle sorte de cette maison sinon elle allait étouffer. Elle sortit donc en toute hâte : « combien de temps devrai-je encore supporter cela ? » se dit-elle. Elle était en courroux.

Malamba était une ravissante jeune fille. Lorsqu'elle sortait, hommes et femmes se retournaient sur son passage ; et cela quelque soit la nature des vêtements qu'elle portait. Elle était pourtant de petite taille mais ses formes compensaient largement ce manque. Elle avait des fesses bien pleines et une poitrine généreuse. Et son visage... des lèvres pulpeuses, un joli nez retroussé et des yeux de biche !

Pour aller rapidement chez son amie Tatiana, Malamba emprunta un raccourci. Elle dut passer entre deux ou trois maisons et faire de l'équilibrisme sur un pont défoncé. La jeune fille arriva chez Tatiana. C'est chez cette dernière que ses amies et elle devaient tenir une petite réunion. Tatiana vivait à Mpassi, un quartier voisin de Fouanga. Ses parents s'étaient rendus au village pour un enterrement. Tatiana était donc seule dans la petite baraque. Elle avait profité de l'occasion pour rencontrer ses deux amies, Malamba et Mélodie. Malamba frappa à la porte, Tatiana vint ouvrir. Mélodie >>>

3755 signes

>>> était déjà là. Elles s'assirent sur les chaises usées qui trônaient dans la pièce. Tatania prit la parole :

- La semaine dernière, j'ai fait un tour à la Colombe. J'ai rencontré un Blanc. Pas du tout beau, la cinquantaine mais bourré de fric !

Malamba l'interrompit :

- Abrège s'il te plaît.

Tatania continua sans tenir compte de la demande de Malamba :

- Nous nous sommes revus. Figurez-vous qu'il a deux amis qui recherchent eux aussi des compagnes.

Méloclie conclut :

- Et évidemment il t'a chargée de lui trouver deux jolies jeunes filles.

Tatania répliqua :

- Tu m'arraches les mots de la bouche ! « Deux jolies jeunes filles noires », m'a-t-il dit. Alors, qu'en pensez-vous ?

- Moi, je marche ! dit Méloclie.

- Malamba ?

- Je ne sais pas si je leur plairai avec ma petite taille. Méloclie et toi vous êtes faites comme des mannequins.

Malamba ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait. Elle se savait belle mais elle aimait entendre ses amies le lui répéter.

Tatania sourit :

- Malamba, arrête de nous faire marcher, tu sais très bien que tu n'as rien à nous envier. C'est vrai, nous sommes sveltes et grandes, mais toi tu es absolument délectable.

Les trois amies commencèrent à planifier leur journée. Avec l'argent que son Blanc, lui a donné Tatiana acheta des vêtements et des chaussures à ses amies. Elles devaient rencontrer les trois hommes le jour même.

Les semaines passèrent. Une vie mouvementée commença pour les trois amies. On les rencontrait dans la plupart des boîtes de nuit et des restaurants huppés en compagnie des trois quinquagénaires obèses et riches. Elles gagnaient de l'argent en échange de leur corps et cela les grisait. On les voyait rarement chez elles. Tatiana et Méloclie occupaient désormais de leurs parents. Ces derniers se réjouissaient. Ils savaient pourtant comment leurs filles faisaient pour assurer le pain quotidien, mais malgré tout ils semblaient satisfaits. D'ailleurs ne dit-on pas que l'argent n'a pas d'odeur ? Malamba n'agissait pas comme ses deux amies. Elle gardait son argent pour elle. Elle s'achetait des

vêtements, des chaussures, des sacs. Il était hors de question qu'elle donnât quoi que ce soit à son père ou à sa belle-mère. Malamba détestait tout ce que sa famille représentait : la misère. Elle avait perdu sa mère Bella alors qu'elle n'avait que trois ans. Elle lui en voulait car cette dernière avait refusé d'épouser Kinga, l'homme riche et puissant que sa famille lui avait imposé. Oui, Malamba haïssait la stupidité de sa mère qui avait renoncé à tout pour un homme ; qui avait préféré épouser un homme pauvre, un homme misérable, un veilleur de nuit. Un homme incapable de subvenir correctement aux besoins de sa famille. Bella était issue d'un milieu aisé. Et lorsqu'elle annonça qu'elle était amoureuse d'un homme sans le sou, la famille se fâcha. Cependant la jeune femme était éperdument amoureuse et elle s'enfuit avec son bien-aimé. La colère de la famille fut si grande qu'on la renia. Et lorsque des années plus tard Bella tomba malade, le père de Malamba mit son orgueil de côté et alla trouver les parents de sa femme, car il n'avait pas les moyens de la soigner. Mais la famille était restée insensible au sort de sa fille, « nous ne connaissons plus celle qui a jeté la honte sur nous », avait-on répondu au père de Malamba, et Bella était morte.

A cause de la grande pauvreté de son père, Malamba avait dû renoncer à poursuivre ses études. Elle s'était arrêtée au cours moyen deuxième année. Elle avait pourtant été reçue au concours d'entrée en 6ème. Mais son père ne pouvait lui acheter ni l'uniforme, ni le trousseau scolaire. Le fait de ne pas continuer ses études alors qu'elle était une élève studieuse avait ébranlé la jeune fille. Elle avait pleuré pendant des lustres, imploré le ciel ; puis elle avait réalisé que cela ne servait à rien. Elle se replia alors sur elle-même. Au fil des années son cœur s'endurcit. Malamba s'était construite sa propre épistémologie de la vie : « moi seulement, les autres je m'en moque. »

Malamba s'était juré qu'elle prendrait sa revanche sur la vie. Elle ne se souciait guère de savoir si les actes qu'elle posait étaient bons ou mauvais. Elle voulait gagner beaucoup d'argent afin de quitter le toit paternel et mener une vie de rêve. La jeune fille avait un planning de rencontres. Elle gérait plusieurs hommes à la fois. Malamba avait plus de succès que Tatiana et Méloclie et il lui arrivait même de sortir avec les amants de ses deux amies sans que ces dernières ne soient au courant. Malamba ne faisait pas de sentiments. ♦

*Promesse d'une expérience unique alliant  
luxe insulaire subtil et authenticité  
locale à l'île Maurice*

**Explorez The Grand Mauritian et ses  
chambres Beach Club :**

- Accès direct plage • Boissons en gratuité
- Internet en chambre • Service blanchisserie 2 pièces par personne et par jour
- Déjeuner aux restaurants Brezza et Reflections • Service majordome • Accès au Mandara Spa • Sports nautiques

Life is a collection of experiences. Let us be your guide.

The Grand Mauritian, A Luxury Collection Resort & Spa

Explorez les chambres Beach Club en visitant [thegrandmauritian.com](http://thegrandmauritian.com)  
pour plus d'informations ou toute réservation: [reservations.thegrandmauritian@starwoodhotels.com](mailto:reservations.thegrandmauritian@starwoodhotels.com)

## La librairie du CEDI en RDC

En République démocratique du Congo, la réputation de la librairie du CEDI (Centre d'édition et de diffusion) n'est plus à faire. Son directeur, Mathieu Bosunga, veut conforter l'avenir de la librairie et son activité d'édition et d'imprimeur. Et les idées ne lui manquent pas. **277 signes**

### Commençons par un peu d'histoire. Quelles sont les origines de votre librairie ?

1935 : année de l'ouverture de la librairie des Missions Evangéliques du Congo. Créée sur décision du Conseil Protestant, devenu Eglise du Christ au Congo, cette institution est chargée de diffuser la littérature chrétienne et le matériel scolaire pour l'ensemble des missions protestantes du pays. Avec la fin de la mission institutionnelle protestante au Congo, la librairie a évolué. Puis, suite aux dramatiques événements de 1991-1992 et au départ des missionnaires, tout à nouveau a basculé. Si nous restons une maison de référence en matière d'édition, d'impression et de vente de littérature chrétienne, nous réalisons volontiers des commandes de partenaires extérieurs.

### Quels sont vos objectifs ?

La librairie diffuse aussi bien la production du CEDI que tout autre ouvrage conforme à sa mission : livres classiques, scientifiques, médicaux et de culture générale, littérature congolaise, africaine ou internationale. Mon objectif est de continuer à produire et à diffuser la littérature chrétienne et de culture générale mais également de promouvoir les écrivains et d'encourager les jeunes auteurs. Sans oublier l'approvisionnement de matériel didactique, y compris audiovisuel, nécessaire à l'éducation, les fournitures scolaires et de bureau.



La plus ancienne maison d'édition et de diffusion chrétienne d'Afrique centrale. Une librairie qui a vu des générations d'auteurs et de lecteurs défiler dans ses locaux.

### Etes-vous inquiet pour l'avenir ?

Nous devons tenir tête et tenir bon pour notre avenir. Pour cela, nous avons besoin de commandes d'impression, d'édition et d'achat de fournitures. En tant qu'association sans but lucratif, les ressources financières proviennent essentiellement de notre production. Mais nous avons encore besoin d'aide financière fournie par les dons de partenaires et la quote-part associative des membres ainsi que d'aide matérielle. L'imprimerie fonctionne avec une vingtaine de machines, un studio graphique, un service moderne de PAO (publication

“ La librairie doit maintenir et renforcer sa présence sur le marché du livre chrétien et de culture générale. Je souhaite qu'elle s'ouvre davantage à l'extérieur, qu'elle s'adapte aux nouvelles techniques de gestion, d'édition et d'impression de livres, qu'elle intensifie et diversifie sa production. ”

301 signes

assistée par ordinateur) en quadrichromie et un laboratoire. Mais nous réclamons du papier, des machines d'impression électroniques, des ordinateurs et produits de laboratoire, de la formation pour le personnel cadre, technique et de direction.

L'environnement social actuel handicape ces apports extérieurs et affecte la production interne. Ce qui nous plonge dans une grave crise financière et freine le renouvellement normal de l'outil de production pendant environ deux décennies.

### Les auteurs africains se « vendent-ils » bien ?

Oui, ils sont très demandés et des générations d'auteurs ont défilé ici. À certain moment, leurs ventes égalaient celle des auteurs étrangers. De nombreux titres africains ont fait, avec le temps, des ventes très importantes. Aujourd'hui encore, on continue à acheter la production africaine

272 signes

pour son apport incontestable dans les domaines du droit, de la politique, du travail.

Notre maison d'édition étudie les manuscrits et traite techniquement ceux qui sont sélectionnés. Elle diffuse les œuvres littéraires produites ou celles réalisées en coédition avec d'autres partenaires. A ce sujet, plus d'une centaine de titres totalisant environ trois millions de pages ont déjà été publiés.

### Comment se porte la littérature en Afrique ?

Le public africain a intérêt à se fidéliser à la lecture, notamment à la littérature du monde noir. En cela, la renaissance de l'activité des libraires sur le continent est de rigueur. Il appartient en revanche aux écrivains noirs de produire des œuvres littéraires de qualité et d'en assurer au mieux la publicité. Les jeunes continuent à prouver leur intérêt pour les livres et les libraires. Pourtant je vois une diminution sensible, surtout due à la télévision et à Internet. Je constate une baisse de ventes pour cette catégorie d'âges.

### Des propositions ?

Nous devons continuer à fidéliser clients et revendeurs en usant d'une bonne publicité. Organiser des signatures avec les auteurs. Ce serait une bonne chose et autant de bons souvenirs en perspective. Ce sont des actions qui tissent des liens humains entre l'auteur et son lecteur, le lecteur et son libraire, le lecteur et son bibliothécaire...

Les auteurs, de leur côté, doivent savoir promouvoir leurs œuvres en allant vers les médias, les universitaires, les intellectuels et les étudiants. Envisager des partenariats avec les entreprises et des particuliers, pourquoi pas ?

Propos recueillis par Maurice Kongolo Mutela

CONTACT : LA LIBRAIRIE KINOISE CEDI À KINSHASA, GOMBÉ, AVENUE KALEMIE 209. TEL : 00243 81 503 9127 / 00243 81 5111286

1720 signes

## La librairie des peuples noirs au Cameroun

Constatant qu'il n'y avait pas de véritable librairie au Cameroun pour son peuple, le professeur Mongo Beti, aujourd'hui décédé, fonda « La librairie des peuples noirs » en août 1994. « La demande est croissante », confie son actuelle responsable, Chantal Nyabon. **263 signes**

### Quelle place accordez-vous à la littérature africaine ?

Ici, nous valorisons surtout la littérature africaine parce que le nom même de notre librairie dite « des peuples Noirs » met en exergue la littérature des peuples d'Afrique. Cela se justifie par le fait que le Pr. Mongo Beti a été directeur de la revue *Peuples Noirs, Peuples Africains* pendant plus de vingt ans. Donc la littérature des auteurs africains représente 60 % de notre diffusion.

### Quels sont les titres d'auteurs africains les plus vendus à travers le temps ?

D'abord tous les livres du Pr. Mongo Beti : *Le Pauvre Christ de Bomba*, *Main Basse sur le Cameroun*, etc. Puis viennent les œuvres d'Amadou Hampâté Bâ comme *Oui mon commandant* et d'Amkoullel comme *L'Enfant Peul*, ou encore *Le Soleil des indépendances*, d'Ahmadou Kourouma, *Le Mandat*, d'Ousmane Sembène, *Temps de Chien*, de Patrice Nganang, *Le Roi de Kahel*, de Tierno Monémbo et des livres d'Alain Mabanckou.

### Faites-vous des signatures de livres ?

Oui, les auteurs se rapprochent de nous et ils présentent leurs œuvres devant un public. Nous organisons aussi des séances de dédicaces avec les auteurs, deux à trois fois par mois.

### Comment favoriser la lecture de la littérature du monde noir ?

D'abord ce constat : le Camerou-



“ Au démarrage, nous partions avec moins de 1 000 titres. Aujourd'hui, nous en avons plus de 10 000. ”

100 signes



Chantal Nyabon, responsable de la librairie des Peuples Noirs, située à Tsinga, face au supermarché Max

mais ne lit pas beaucoup parce que son pouvoir d'achat est faible et le livre n'est pas subventionné. Nous manquons de bibliothèques dignes de ce nom. Il faudrait donc apprendre aux enfants à lire, créer des bibliothèques dans les écoles primaires, secondaires et universitaires et encourager la lecture. L'Etat camerounais devrait également subventionner le livre.

Propos recueillis par Rhode Dorette Ekame

CONTACT : BP 12405 - YAOUNDÉ TEL : (237) 221 44 04 / 77 38 54 74 E MAIL : CHANTALMUKE@YAHOO.FR / MONGO.BETI@CAMNET.CM

1761 signes

# Denis Pryen et les librairies-éditions L' Harmattan

L'Harmattan édite en moyenne 2 400 livres par an dont 15% sur l'Afrique noire. Parmi ces 400 livres, 20% concerne la littérature. Ce qui fait dire à Denis Pryen, son directeur général, qu'il est le plus gros éditeur du livre africain francophone.

## Quand et comment ont été créées les éditions L'Harmattan ?

Les éditions L'Harmattan ont été créées en 1975. Elles sont nées du constat que Paris était une capitale internationale, un carrefour des cultures africaine, arabe, asiatique et sud-américaine. C'est ainsi que dès le départ nous avons fait des questions de l'immigration notre priorité. Nous avons très vite été perçus comme un éditeur tiers-mondiste.

## A combien d'exemplaires sortez-vous vos livres ?

Le tirage dépend du type de livre édité. On a des tirages à 300, 500, 1 000, 1 500 et 3 000 exemplaires. Les petits tirages à 300 exemplaires correspondent à des livres très spécifiques qui ont un micro-marché, comme les études

*La maison-mère au 16, rue des Ecoles à Paris. Avec des livres dans des domaines aussi variés que la littérature, les sciences humaines, l'histoire, l'économie, la politique, la linguistique, l'analyse littéraire, le cinéma...*

224 signes

sur les langues africaines, celles sur l'économie d'un pays et les recueils de poèmes. Nous les éditons quand nous pensons qu'ils sont utiles et qu'ils méritent d'exister. C'est pour la même raison que nous éditons des revues et rééditons des ouvrages de référence épuisés. En fait, on a la chance de mener une politique éditoriale qui ignore la question de la rentabilité. Cependant, chaque titre doit payer son coût de fabrication pour que nous ne soyons pas déficitaires !

## Quels sont vos auteurs-phares ?

Axel Kabou dont le livre *Et si l'Afrique refusait le développement* s'est vendu à 25 000 exemplaires. En fait, chez nous, tous les auteurs sont des auteurs-phares. On ne cède pas au parisianisme qui consiste à faire beaucoup de bruit autour d'un auteur. Ce n'est pas parce qu'un auteur vend 25 000 exemplaires qu'il a à nos yeux plus de valeur qu'un auteur qui en vend 300 ou 4 000.

Dernièrement, on a édité dix essais sur la Côte d'Ivoire qui se sont très bien vendus étant donné les événements. Je parlerai d'avantage d'une physionomie d'ensemble que d'auteurs-phares.

## Quels sont les auteurs que vous avez découverts et qui sont aujourd'hui connus, voire reconnus ?

À la fin des années 70 et au début des années 80, on a découvert Maryse Condé puis Axel Gauvin et Kama Kamanda. Puis dans les années 90, Alain Mabanckou. C'est plutôt bien vu le nombre de grands auteurs africains contemporains réellement connus à l'international ! Tout est affaire de médiatisation. Même dans la littérature française contemporaine, seulement 3% des romanciers sont médiatisés. Généralement les auteurs font un ou deux livres chez nous, et après, ils vont ailleurs...

## Quels conseils donneriez-vous à de jeunes auteurs qui souhaiteraient éditer un livre ?

247 signes



“ En Afrique, notre implantation locale permet au livre d'émerger ”

75 signes  
DENIS PRYEN, DIRECTEUR GÉNÉRAL

Je leur donnerai trois conseils : aux poètes, qu'ils forment de petits groupes de poésie avant d'éditer un recueil de poèmes pour se lire mutuellement. C'est important car la poésie ne se fait pas tout seul mais en travaillant avec

d'autres, même si, bien évidemment, il faut avoir la veine poétique ; aux romanciers, je dirai à peu près la même chose. Il faut qu'ils fassent lire leur roman à des professeurs ou à des littéraires. En moyenne, sur dix romans que nous recevons, seul un est positif. La plupart du temps, on demande aux auteurs de retravailler leurs manuscrits ; aux chercheurs et essayistes, je leur dirai qu'il faut que non seulement leurs travaux soient d'un bon niveau mais

qu'ils apportent quelque chose d'inédit. Pourquoi nous dire une x<sup>e</sup> fois que l'Afrique va mal ! Les essais généraux ont peu d'utilité, moins que les monographies, c'est-à-dire des études sur des sujets restreints. J'ajouterai que face au verrouillage des médias, les intellectuels africains doivent sérieusement prendre leur place dans le débat, en décrivant la situation telle qu'elle est réellement. C'est ça qui contribuera à faire progresser l'Afrique !

## Parlez-nous de votre politique d'implantation de librairies L'Harmattan en Afrique francophone. Dans combien de pays êtes-vous présents ?

Dans 11 pays : le Cameroun, le Sénégal, la Guinée Conakry, le Mali, la Mauritanie, le Congo Brazzaville, la République Démocratique du Congo, le Togo, le Bénin, la Côte d'Ivoire et le Burkina Faso. Chaque librairie offre à la clientèle 15 000 titres qui peuvent tenir dans 50 m<sup>2</sup>. Les librairies doivent remplir une

triple fonction de libraire, d'éditeur et d'animation. Par exemple en organisant des signatures d'auteurs et des conférences en partenariat avec les écoles, les universités et le milieu associatif.

## Ces libraires-éditions L'Harmattan en terre africaine sont-elles autonomes par rapport à la maison-mère parisienne ? Quelle est leur politique du livre ?

Chaque librairie est une société autonome régie par le droit du pays où elle est implantée. Néanmoins, elles sont reliées à la maison-mère et nous les aidons dans la gestion et la grille d'analyse. Nous veillons à ce que l'ensemble de nos livres ait un prix de vente au public inférieur d'au moins 40% à celui fixé en France. Notre implantation locale, dans les villes où nous sommes présents, permet au livre d'émerger du côté des lecteurs comme des auteurs. Pour preuve, cette année L'Harmattan-Cameroun a édité 100 titres et L'Harmattan-Kinshasa, 70 titres ! Ces livres édités par nous en Afrique circulent localement et sont traités en France à l'International au même titre que les livres de L'Harmattan France. Des livres du Sud sont ainsi diffusés dans les pays du Nord. Cette vaste entreprise se fait, pour l'instant, sans aucune aide gouvernementale.

## Quels sont vos projets d'extension en Afrique et à Madagascar ?

Une étude de marché est en cours pour étudier la faisabilité de librairies-éditions L'Harmattan dans deux pays anglophones. Là où nous sommes déjà implantés, nous allons renforcer notre présence en ouvrant d'autres librairies dans d'autres villes universitaires. C'est ainsi qu'après Yaoundé nous serons aussi à Douala. À Madagascar, nous allons, pour le moment, nous contenter de renforcer notre collaboration avec les éditions Tsipika de Claude Rabénoro qui font un très bon travail localement.

Propos recueillis par Thierry Sinda

5800 signes

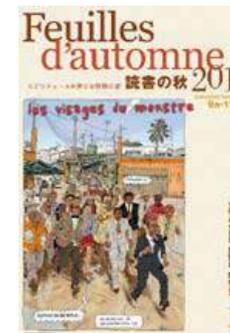
## TOKYO / FESTIVAL

### Feuilles d'automne 2011.

8 octobre – 19h

Ce festival littéraire francophone organisé par l'institut franco-japonais de Tokyo se fait progressivement une place dans le paysage tokyoïte et le public peut y apprécier la diversité de la production littéraire des écrivains de langue française dont un ouvrage au moins a été publié en japonais. Parmi les invités de cette quatrième édition, Dany

Laferrrière. Il vient parler de la catastrophe d'Haïti qui trouve un écho particulier au Japon. Ayant survécu au séisme de janvier 2010, l'auteur témoigne de « choses vues », sans pathos, ni lyrisme. À la question : « Que restait-il lorsque tout tombe », il répond : « La culture et la dignité. » Son livre *Tout bouge autour de moi* a été traduit en japonais par



Hideiro Tachibana qui sera le modérateur de la rencontre.

Infos : <http://www.latitudefrance.org/Festival-de-litterature.html> 829 signes

## ABIDJAN / PRIX LITTÉRAIRE

### Prix Ivoire pour la littérature africaine d'expression francophone 5 novembre

Le jury chargé de sélectionner les ouvrages finalistes du Prix Ivoire 2011, présidé par le critique littéraire ivoirien Michel Koffi, a achevé ses travaux. La liste des cinq ouvrages retenus pour la finale est maintenant connue. Il s'agit de Takia Nafissatou Fall, *Comme un ciel d'hivernage* ; Frédéric Grah Mel, *Félix Houphouët-Boigny, biographie, tome 2 (L'Épreuve du pouvoir) et tome 3 (La fin et la suite)* ; Georges Holassey, *Gorée, les esclaves y pleurent encore* ; Gaston Ouassenan, *Pauvre petite orpheline ; la voix d'une mère dans l'au-delà* ; Fantah Toure, *Des nouvelles du sud*. 40 titres présentés par 16 maisons d'édition, en provenance de plusieurs pays africains dont la Guinée, le Sénégal, le Mali, le Burundi, le Togo, le Cameroun, le Burkina, et la Côte d'Ivoire, étaient en lice. Le Prix sera remis à Abidjan le 5 novembre. Il est doté d'une enveloppe d'un million de francs CFA offert par l'ambassade de France. 925 signes

## PARIS / RENDEZ-VOUS LITTÉRAIRE

### Les rendez-vous du salon de lecture du musée du quai Branly 19 novembre - 14h à 19h

Le 19 novembre, ce salon de lecture aborde la littérature africaine anglophone au travers de la collection britannique « African writers » qui a joué un rôle analogue à « Présence africaine » pour le monde francophone. De nombreux auteurs et connaisseurs de la littérature africaine sont invités à une après-



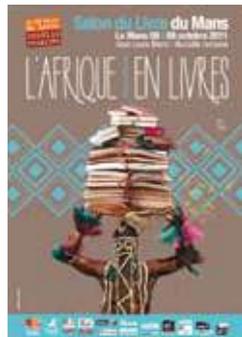
midi de rencontres et d'échanges. Parmi eux : James Currey, directeur de la collection

« African writers » de 1967 à 1984 et auteur de *Quand l'Afrique réplique*, Abdulrazak Gurnah, né en 1948 à Zanzibar et auteur de huit romans dont deux sont traduits et publiés en français, et des universitaires. Infos : <http://www.quai-branly.fr/fr/programmation/les-rendez-vous-du-salon-de-lecture.html> 691 signes

## LE MANS / FESTIVAL

### La 25<sup>e</sup> heure du livre

Samedi 8 et dimanche 9 octobre



Pour sa 34<sup>e</sup> édition, la 25<sup>e</sup> heure du livre invite petits et grands à feuilleter « L'Afrique en livres » avec une escale au Mali à la rencontre des Dogons. Ce voyage à travers littérature, art, histoire et tradition d'Afrique propose tout un programme de conférences, débats, rencontres avec des auteurs africains ou qui s'inspirent de l'Afrique. Vous y

trouverez aussi des spectacles de contes au "Café du Monde".

Parmi les spécialistes : l'ethnologue Geneviève Calame-Griaule, l'auteur et éditeur Moussa Konaté, Kadiatou Konaré, éditrice et fille d'Alpha Oumar Konaré, l'ancien président malien, Marine Degli, spécialiste des arts premiers, les auteurs ou illustrateurs Marko, Marguerite Abouet, Léonora Miano, Wilfried N'Sondé, Sami Tchak, Elizabeth Tchoungui...

**Lieu :** Quai Louis Blanc - Muraille romaine

**Infos :** Association "La 25<sup>e</sup> Heure du Livre" - 02 43 24 09 68 - info@la25heuredulivre.fr Le programme au jour le jour sur : www.la25heuredulivre.fr **955 signes**

## PARIS / FESTIVAL

### Festival du livre et de la presse d'écologie

15 - 16 octobre

Cette année, le Sénégal est invité d'honneur du Festival avec la présence de Haïdar El Ali. Cette grande figure de l'écologie a inspiré l'auteure Bernadette Gilbertas qui a dressé son portrait et son parcours après l'avoir suivi dans ses nombreux périple.

**Lieu :** La Bellevilloise. **Infos :** <http://www.festival-livre-presse-ecologie.org/> **335 signes**



## LIMOGES / FESTIVAL

### Les Francophonies en Limousin

Du 28 septembre au 8 octobre

Jusqu'au 8 octobre ce 28<sup>e</sup> festival propose un tour d'horizon du spectacle francophone avec du théâtre, de la danse, de la musique et des rencontres organisées autour d'œuvres littéraires.

• **Vendredi 4 octobre, 12h15.** Bar du théâtre de l'Union. *Terre rouge* d'Aristide Tarnagda, écrivain et comédien burkinabé. Lecture dirigée par Marie-Pierre Bésanger en présence de l'auteur et des musiciens du Band.

• **Jeudi 29 septembre, mardi 4,**

**jeudi 6 octobre.** Lecture de textes d'Edouard Glissant par Soumaïla Koly, dans le cadre de « Images d'Outremer - Cycle cinéma antillais ».

**Infos :** <http://www.lesfrancophonies.com/festival-francophone/festival-2011> **643 signes**

## MONT-DE-MARSAN / FESTIVAL

### 6<sup>e</sup> festival des arts du sud

Du 16 au 20 novembre

Au programme : des films, des courts métrages, des rencontres avec des personnalités du cinéma et de la littérature, du spectacle vivant, des expositions, des animations... Emil Abossolo-Mbo est un acteur et comédien d'origine camerounaise.

*Champs de sons* est un texte qu'il a lui-même écrit et qui raconte avec profondeur et humour l'histoire de son enfance, qu'il interprétera sur scène.

**Lieu :** Théâtre du Pèglé

**Infos :** <http://www.artsdussuds.com> **444 signes**



## SAINT-DIÉ DES VOSGES / FESTIVAL

### 22<sup>e</sup> festival international de géographie. L'Afrique plurielle : paradoxes et ambitions



Du 6 au 9 octobre

Cette année, le FIG vivra à l'heure africaine. Conférences, débats, films, événements artistiques et ludiques et rencontres avec les écrivains se succéderont durant ces trois jours de rendez-vous annuel. Edem Kodjo est le Président de cette édition 2011. Natif de Sokodé au centre du Togo, il a exercé d'importantes responsabilités politiques dans son pays (notamment comme premier ministre) et à l'échelle de l'Afrique. Il est l'auteur d'un roman *Au commencement était le glaive* et, en 2010, de

*Lettre ouverte à l'Afrique cinquantenaire*. À ses côtés, Alain Mabanckou, romancier et poète franco-congolais, préside le Salon du livre du FIG dans des lieux entièrement réaménagés pour l'occasion. L'Afrique sera au centre des débats et des rencontres littéraires avec, entre autres, une table ronde « Rwanda », un hommage rendu à Kourouma, auteur franco-ivoirien, et prix Renaudot et la présence de nombreux éditeurs qui publient de la littérature africaine.

**955 signes**

**MONT  
BLANC**  
LEGEND  
LE NOUVEAU PARFUM





One watch. Three positions to play with.

# PIAGET

LIMELIGHT MAGIC HOUR

Three-position rotating bezel  
White gold, diamond set  
Piaget Manufacture

[www.piaget-magic.com](http://www.piaget-magic.com)

Bijouterie A. Constant - Côte d'Ivoire / Ambas BE - Cameroun / Akassi - Gabon